LES AMOURS

DE

LOPE DE VEGA.

LA DOROTHÉE.[1]

Dans les deux mille drames de Lope de Vega, il en est un qui se distingue de tous les autres par des différences dont les admirateurs de ce grand poète seraient curieux de connaître le motif : c'est *la Dorotea*. Les drames où Lope a suivi le goût et les conventions du théâtre espagnol sont tous en vers, des mètres les plus variés, divisés en trois journées, et d'une étendue à peu près égale, déterminée par la durée de la représentation ; ceux même qui n'ont jamais été mis sur la scène sont intitulés *comedia famosa*. *La*

(1) Ce travail complète l'essai sur Lope de Vega inséré dans la livraison du 1er septembre 1839; quelques données de cet article ayant pu paraître contestables, M. Fauriel a voulu lever tous les doutes, en nous donnant une étude approfondie de *la Dorothée*.

Dorothée n'est rien de tout cela : elle est en prose d'un bout à l'autre, mais entremêlée de beaucoup de pièces lyriques sur divers sujets détachés du drame, et chaque acte est terminé par un chœur en vers d'un mètre particulier, qui a la prétention d'être antique. Bien que divisée en cinq actes, comme nos tragédies, et intitulée *action tragique, la Dorothée* est d'une longueur qui en rend la représentation impossible, à moins d'énormes retranchemens; d'autres raisons autorisent aussi à douter qu'elle ait jamais été destinée par Lope à subir l'épreuve de la scène. Ce ne sont là cependant que des différences extérieures : on peut en signaler de plus importantes, qui tiennent au caractère et au but de la composition. Les comédies ordinaires de Lope de Vega se distinguent toutes plus ou moins par le romanesque, la variété et la complexité du sujet. Or, il n'y a dans *la Dorothée* ni complexité, ni variété, ni romanesque. Tout y est simple, commun, et parfois même trivial. Une dernière particularité, et la plus remarquable de toutes, c'est que les libertés du théâtre espagnol ont été systématiquement réduites, dans cette pièce, à des limites qui excèdent de peu celles du théâtre français. L'action en a été contenue, par divers artifices dramatiques, dans l'enceinte d'une seule ville, et l'on peut s'assurer qu'elle n'exige, pour s'accomplir, qu'une durée réelle de peu de jours.

Lope composa *la Dorothée* fort jeune, et la retoucha, à ce qu'il paraît, à diverses reprises, avec une prédilection toute paternelle, que le temps n'altéra point. — Voici comment il qualifie son œuvre dans une pièce de vers adressée à l'un des ses amis : « *Dorothée,* la dernière et par aventure la plus chère de mes muses, invoque le grand jour. » — Ces vers devancèrent de peu la publication de la pièce, qui parut à Madrid en 1632, moins de deux ans avant la mort de l'auteur. On peut être tenté d'expliquer ce tendre souci de Lope de Vega pour une production exceptionnelle de sa jeunesse par la haute opinion qu'il s'était faite, à ce qu'il semble, du mérite de cette pièce. Il ne faudrait toutefois pas accorder trop d'autorité à cette hypothèse : il y a sans doute dans *la Dorothée* des beautés dignes de Lope; mais il est également vrai que, sous le point de vue de l'art, cette pièce présente des bizarreries aussi choquantes, des défauts aussi réels, aussi monstrueux sur le théâtre espagnol que sur tout autre. Ainsi donc, en admettant comme un fait que Lope tînt la muse qui lui inspira sa *Dorothée* pour la plus chère de ses muses, ce n'est pas uniquement dans le mérite littéraire de la pièce qu'il faut voir la raison de cette préférence, c'est encore et surtout dans la nature et le motif spécial de cette œuvre.

Ou je m'abuse fort, ou, à part toutes les bizarreries de composition et de forme, *la Dorothée* n'était ni ne pouvait être, pour Lope de Vega, un drame ordinaire; c'était le fruit d'une inspiration beaucoup plus directe et plus personnelle que celle dont relèvent les deux mille autres; c'était la traduction originale et hardie d'impressions éprouvées, et non une simple création de l'art s'évertuant à imiter la nature. Ce n'était point une fiction poétique, un roman inventé de toutes pièces par Lope de Vega, pour l'unique plaisir

d'inventer : c'était une histoire, une biographie, ou du moins un fragment de biographie, et, pour arriver d'un trait au bout de ma conjecture, un fragment de la biographie de Lope de Vega lui-même. Ici, c'est ma persuasion intime, Lope n'a rien eu, ou n'a eu que peu de chose à imaginer : c'est son propre passé qu'il a décrit, ce sont ses propres amours, ce sont les orages, les tourmens, les écarts de sa jeunesse, qu'il a voulu se retracer à lui-même, entraîné n'importe par quels sentimens, par quels regrets ou quels souvenirs. Je chercherai donc dans le drame fort peu connu de *la Dorothée* bien moins un sujet de discussion littéraire qu'un document historique, unique peut-être en son genre, contenant des données originales pour l'étude du caractère de l'un des plus grands poètes du monde, et réfléchissant quelques-unes des plus fortes émotions de sa vie. Je n'ignore pas que cette opinion court grand risque de passer pour un paradoxe. Je sais que les biographes de Lope, pas plus les nationaux que les étrangers, n'ont rien soupçonné ou rien avancé de pareil; mais je sais aussi que Lope n'a pas été heureux en biographes. Les uns, qui connaissaient indubitablement les incidens scabreux de sa jeunesse, ont eu grand soin de les passer sous silence, de peur de compromettre sa mémoire; d'autres, qui les ignoraient, n'ont pu songer à les deviner. Un soupçon des plus naturels me mènera-t-il à réparer en quelque chose la discrétion mal entendue des uns et l'ignorance forcée des autres? C'est une question que j'abandonne au lecteur attentif et sans prévention contre les faits, sous quelque forme qu'ils lui soient présentés. J'entre en discussion sans autre préliminaire; une analyse exacte et des extraits variés du drame de *la Dorothée* donneront à la fois une juste idée de la pièce et les preuves de mon opinion.

Le héros du drame, le personnage sous la figure duquel je pense que Lope a voulu se peindre lui-même, est un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Fernando, poète dans la plus sérieuse acception du mot. Les diverses situations où Fernando est successivement engagé lui inspirent à chaque instant, en dehors du dialogue dramatique, des pièces de vers où il achève de s'épancher, et qui forment comme la doublure lyrique de son rôle. Il vit dans une atmosphère de poésie; ses amis, ses compagnons, sont des personnages tout littéraires, qui, si préoccupé qu'ils le trouvent de ses chagrins amoureux, sont toujours sûrs de le piquer, de l'intéresser par des questions d'érudition et de goût. Ses deux maîtresses, cette Marfise, cette Dorothée, qu'ils nous peint si séduisantes et si éprises, sont deux vraies muses, qui aiment en lui le poète inspiré autant ou plus que le noble et beau jeune homme. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux deux soubrettes de ces muses qui, à force d'entendre parler de vers, de sonnets, de romances, de *villancicos,* ne sachent fort bien ce que c'est, et n'en parlent disertement elles-mêmes dans l'occasion. Certes, de ce que Lope de Vega a choisi une fois pour le héros de ses drames un personnage tout poétique, un véritable poète, il ne s'ensuit point logiquement qu'il ait eu l'intention de se peindre lui-même dans ce

personnage. Le fait est pourtant singulier, et il est difficile de le supposer purement accidentel.

A l'âge de dix-sept ans, don Fernando, orphelin et pauvre, a été recueilli par une dame respectable, sa parente éloignée, et chez elle il a lié connaissance avec Marfise, nièce de la dame, jeune personne aussi aimable que belle. Marfise et Fernando se sont à peine vus qu'ils deviennent amoureux l'un de l'autre, et ils vivent parfaitement heureux jusqu'au jour où la nièce est contrainte d'épouser un vieux jurisconsulte. Heureusement le vieillard la laisse bientôt veuve, libre de retourner chez sa tante et pressée d'y retrouver Fernando. Elle l'y retrouve en effet, mais combien changé! Il a une seconde maîtresse, nommée Dorothée, qu'il aime avec toute l'exaltation de son caractère, et, à vrai dire, cette Dorothée est une véritable enchanteresse, à qui la nature a prodigué tout ce qu'elle peut départir de beauté, de graces et de talens. Dorothée est mariée; mais son mari n'est embarrassant pour personne : il est en Amérique, où il paraît qu'il est allé faire une fin, et elle vit, en attendant, sous le gouvernement de sa mère et de sa tante, deux vieilles commères de mœurs joyeuses et triviales, peu riches, mais faciles sur les moyens de le devenir. Aussi Dorothée a-t-elle eu déjà plus d'un amant de leur choix. Cependant sa dernière liaison avec Fernando a été libre et plus honorable que les précédentes; elle a déjà duré cinq années, lorsqu'elle est soumise à de rudes épreuves. Fernando est pauvre, et Dorothée n'est pas riche. Elle avait pour tout capital quelques diamans et quelques bijoux, qu'elle a vendus successivement, et du produit desquels les deux amans ont long-temps vécu; mais elle n'a plus rien à vendre, et ne sait comment subvenir à leur commune détresse. Tel est néanmoins son amour pour Fernando, qu'elle ne songe pas à le quitter; elle mourra plutôt. Ses tutrices n'entendent pas l'amour ainsi : elles veulent pour Dorothée des adorateurs qui lui donnent des diamans, au lieu d'un amant pour lequel elle soit obligée d'en vendre. Ce désordre n'est plus tolérable; elles sont résolues à y mettre fin.

Ici commence le drame; il s'ouvre par une scène où la mère et la tante, après une ignoble querelle au sujet de Dorothée, se concertent plus ignoblement encore pour la perdre. Gherarda, la tante, la plus habile et la plus perverse des deux, se charge de la partie la plus difficile de la conspiration : elle présentera et fera accepter à Dorothée don Bela, opulent Américain, qui est devenu éperdument amoureux d'elle, et qui a promis de la couvrir d'or, elle et son entourage. Theodora, la mère, intime aussitôt à sa fille, avec des menaces sévères, l'ordre de ne plus voir Fernando. Laissée seule, Dorothée épanche ses douloureuses réflexions dans un monologue fort touchant. Lope y a bien rendu la déplorable situation de Dorothée, jeune personne qui, née avec les inclinations les plus honnêtes, avec les sentimens les plus élevés et l'ame la plus tendre, se trouve livrée à deux infames commères qui ne visent qu'à son déshonneur, pour le faire tourner à leur profit.

Après ce monologue, Dorothée, suivie de sa femme de chambre, part pour se rendre chez Fernando, et lui faire connaître les ordres de sa mère. Fernando vient de se lever, et il est déjà en conversation sérieuse avec Jules, son gouverneur, excellent homme qui aime tendrement son élève, mais qui n'a jamais gouverné personne. Lope semble avoir voulu faire de ce personnage le bouffon de sa pièce, bouffon d'un genre nouveau, niais d'université, sachant par cœur tous les grands noms et maintes sentences de l'antiquité classique, et se trouvant toujours assez sage et assez habile chaque fois que les mésaventures ou les folies de son élève lui fournissent l'occasion d'en citer quelque bribe.

Dorothée arrive chez Fernando au moment où celui-ci achève d'expliquer à Jules un songe qu'il a fait cette nuit, un songe poétique, bien entendu, de ceux dont les romanciers ont souvent besoin, et qu'ils inventent volontiers. Il a vu la mer rouler d'Amérique à Madrid, portant un navire magnifiquement équipé et rempli d'or. Au milieu du navire, il a reconnu Dorothée debout, empressée à recueillir des monceaux de cet or; après quoi elle descend du navire, et, passant devant Fernando, qui la salue humblement, elle se détourne sans lui répondre. C'est dans les sinistres pressentimens où le jette cette vision, que Dorothée trouve Fernando; elle lui déclare qu'ils ne doivent plus se revoir. La scène est piquante, originale, et l'une de celles dont je pense qu'il faut faire honneur à l'invention de l'auteur plutôt qu'aux données positives du sujet. La voici, abrégée de quelques traits peu regrettables. On conçoit qu'arrivée en présence de Fernando, Dorothée soit profondément émue, et quelques momens hors d'état d'exposer les causes de son trouble.

FERNANDO. — Qu'y a-t-il donc, mon amour? Pourquoi me saigner ainsi goutte à goutte? Dis-moi tout court : Fernando, tu es mort; et que Jules s'en aille chercher les croque-morts pour m'enterrer. Ne suspends pas mon supplice au doute : la crainte est plus cruelle à supporter que le malheur. Tant que le mal est dans l'imagination, on reste occupé de l'idée qu'il va venir; s'il est arrivé, on songe au remède.

DOROTHÉE. — Eh! que veux-tu que j'ajoute, mon Fernando, après t'avoir dit que je ne suis plus à toi?

FERNANDO. — Comment cela? T'est-il venu des lettres de Lima?

DOROTHÉE. — Non, mon amour.

FERNANDO. — Eh! qui donc, en ce cas, a le pouvoir de t'arracher de mes bras?

DOROTHÉE. — Eh! n'y a-t-il pas cette cruelle, cette tigresse qui m'engendra, si toutefois je puis être le sang de qui ne t'adore pas? Elle vient de me chercher querelle, de m'outrager; elle vient de me dire que je suis par toi perdue, déshonorée, ruinée sans ressource, et que demain tu m'abandonneras pour une autre. Je lui ai résisté; mes cheveux en ont porté la peine.

Les voici, ces cheveux que tu nommais les rayons de ton soleil, (l'or) don l'Amour fabriqua la chaîne où ton ame resta prisonnière. Je t'apporte ceux qu'elle m'a ôtés, puisqu'elle veut que ceux qu'elle me laisse soient à un autre. Elle me livre à je ne sais quel Indien; l'or l'a vaincue, elle a tramé toute l'affaire avec Gherarda, dès qu'elle a su que, le mois dernier, j'avais vendu la dorure de mon manteau de drap, et avant-hier mon manteau de printemps. Elle dit que c'est pour te donner de quoi jouer, à toi dont toute la dépense consiste en livres de tant de diverses langues! Elle dit qu'avec tes discours de syrène, tu m'entraînes doucement à la mer de la vieillesse, pour y être engloutie dans les désenchantemens et châtiée par le repentir. O mon Dieu! ô Fernando, laisse-moi m'arracher ces yeux, puisqu'ils ne sont plus à toi! Pourquoi les épargner? Mais non : elle se trompe si elle pense qu'un autre m'aura avec eux; cet autre y trouvera ton image, qui saura les défendre... O mon Dieu!

FERNANDO. — Eh! mais, voilà bien des lamentations pour peu de chose, Dorothée! Rassérène tes yeux; retiens les perles qui coulent de leurs prunelles. N'expose point les roses de ton visage à se flétrir, et que l'harmonie de ses traits ne soit point altérée par des émotions violentes. Je te le jure par l'amour que j'ai eu pour toi, je ne respirais plus.

DOROTHÉE. — L'amour que tu as eu, Fernando?

FERNANDO. — Que j'ai eu, oui, et que j'ai encore : l'amour n'est pas une ombre qui s'évanouisse avec son objet. J'ai cru un moment que c'était la requête de quelque jaloux qui te faisait exiler, ou ta mère qui était morte subitement d'un débordement de bile, ou enfin que ton mari était revenu des Indes. Mais encore une fois, tant de lamentations pour une bagatelle! Rends à mon cœur la joie de te voir, que m'avait ôtée la tristesse de tes paroles, et retourne-t'en consolée. J'attends un ami pour une affaire, et il ne serait pas convenable qu'il te vît ici. Ce n'est que dans la maison d'un juge ou d'un lettré qu'une dame, et surtout une dame de ta beauté, peut être rencontrée sans soupçon, et non dans un appartement de garçon où il n'y a que des malles, des instrumens de musique ou d'escrime.

DOROTHÉE. — Je pense que tu ne m'as pas entendue.

FERNANDO. — Quoi! j'ai si mal répété ma leçon, que je te semble ne l'avoir pas comprise?

DOROTHÉE. — Quoi! quand je t'annonce que notre liaison est rompue, tu te consoles si lestement?

FERNANDO. — Pas plus lestement que tu ne m'as annoncé notre rupture.

DOROTHÉE. — Je suis morte!

FERNANDO. — Serais-tu venue morte de chez toi?

DOROTHÉE. — Penserais-tu que j'ai voulu plaisanter?

FERNANDO. —Oh! certes, non : c'est du sérieux que les nouvelles des Indes. Retire-toi, mon ame, il est tard.

DOROTHÉE. — Et tu me chasses de chez toi?

FERNANDO. — Et qu'as-tu à faire chez moi, si, comme tu dis, tu n'y veux plus revenir?

DOROTHÉE. — N'y plus revenir? Et pourquoi?

FERNANDO. — Parce que tu t'en vas aux Indes, et qu'entre nous deux il y a la mer.

DOROTHÉE. — Oh! oui, la mer de mes larmes!

FERNANDO. — Les larmes des femmes sont la doublure du rire : il n'y a pas d'orage de printemps qui passe aussi vite.

DOROTHÉE. — Qu'as-tu fait pour moi, en tant d'années, qui m'ait obligée à feindre l'amour que j'ai eu pour toi?

FERNANDO. — Et toi aussi, tu dis : que *j'ai eu?*

DOROTHÉE. — Et je dis bien, car celui-là ne méritait pas mon amour, qui me perd sans regret.

Dorothée, qui attendait des larmes et des prières de Fernando le courage dont elle avait besoin pour résister aux persécutions de sa mère, se retire désespérée. Fernando, resté seul avec Jules, n'est pas moins malheureux qu'elle. L'orgueil blessé, le dépit, la fureur cessant de le soutenir, il s'abandonne à toute la démence de la douleur. C'est alors, et pour essayer de sortir de cet état, qu'il forme le projet d'aller à Séville chercher, non des consolations, non l'oubli de son mal, mais quelque chose de nouveau, d'inconnu, quelque chose qui ne soit pas Dorothée. Un obstacle l'arrête : il manque d'argent pour le voyage; il se décide à en demander à Marfise, à laquelle il fait accroire qu'il a tué un homme, et qu'il est obligé de fuir au plus vite, pour éviter les poursuites de la justice. Marfise, qui l'aime toujours, bien qu'elle sache à peu près toutes ses relations avec Dorothée, lui donne, faute d'argent, des diamans et des bijoux, avec lesquels il part pour Séville. A peine Dorothée est-elle informée de son départ, qu'elle veut s'ôter la vie, et avale, dans ce dessein, un diamant, ancien présent de Fernando; mais elle échappe à la mort qu'elle désirait, pour tomber dans les piéges combinés de l'infame Gherarda et du Crésus américain.

Le second acte est fort étendu; il comprend six énormes scènes, dans la plupart desquelles il n'y a ni mouvement, ni intérêt dramatique; ce ne sont guère que de longues conversations plus ou moins spirituelles, et n'ayant d'autre motif que celui de dissimuler à tout prix la pauvreté du sujet. De ces six scènes, il n'en est que deux qui entrent vivement et franchement dans l'action, et auxquelles il faut pardonner d'y entrer par ses côtés scabreux. On y voit Gherarda se démener comme un vieux démon pour arranger les affaires de l'opulent Américain avec cette pauvre Dorothée, qu'elle tremble de voir lui échapper.

GHERARDA. — La paix soit sur cette maison, *et omnibus bitantibus in ea.*

CÉLIE. — A ce latin, je reconnais Gherarda; c'est un démon que cette vieille.

DOROTHÉE. — Sois la bienvenue, mère.

GHERARDA. — Et toi, bénie sois-tu, mon ange, bouquet de fleurs, image de l'élégance, type de la beauté!

DOROTHÉE. — Quoi? des complimens! des douceurs! tant de douceurs!

GHERARDA. — C'est que je n'ai jamais entendu de ta bouche un salut si gracieux. Tu me reçois toujours avec un visage autre que celui que Dieu t'a donné. Oh! quel visage! que Dieu en soit béni! Laisse-moi donc, mon ange, laisse-moi t'en donner encore de ces douceurs, laisse-moi t'en rassasier. O prunelle des yeux de l'amour! Oui, fillette, prends-lui son arc, au bambin, et de la corde donne-lui bien les étrivières. Comme il est nu, tu n'auras pas la peine de lui ôter ses chausses. De quoi ris-tu? Ne va pas te le figurer comme un homme, comme un de ces grossiers vauriens qui fréquentent le Manzanarès, et là, en présence de tout le monde, se mettent en état de nature comme une procession de flagellans. Quand j'avais un mari, il ne me permettait pas d'aller à ces sortes de passe-temps, et je me suis fait alors les bonnes pratiques que j'ai gardées. Je m'en vais aux hôpitaux, j'y porte des biscuits et ma jarre pleine, ne manquant jamais de déguster le vin sous la porte cochère, pour qu'il ne fasse de mal qu'à moi, s'il est par hasard trop nouveau. Chaque fois que j'entends chanter la romance : *l'Amour m'a laissé fuir*, il me souvient de la rivière de Madrid et de ses aventures de juillet. On pourrait, certes, bien mettre sur les bains qui s'y prennent une taxe que les yeux malhonnêtes paieraient volontiers.

DOROTHÉE. — Les femmes peuvent bien, ô mère, aller dans des endroits où il n'y ait pas d'hommes, ou même, là où il y en a, passer honnêtement et sans voir.

GHERARDA. — Que veux-tu, mon enfant! nous avons dans l'imagination je ne sais quoi qui, quand nous ne voulons pas regarder, nous dit : Regarde, regarde donc! Mais j'oublie à te voir les douceurs que je voulais te dire encore; je ne saurais t'en dire tant que tes beautés n'en demandent davantage. Oh! que cet habit te va bien! oh! que volontiers chacun se rendrait frère dans cet ordre-là! Certes, si Cupidon te voyait, il ne dirait pas ce qu'il dit à Vénus, quand elle voulait se faire religieuse à Rome dans le temple de Vesta : *Oh! si j'étais moine, ma mère, si j'étais moine!*

DOROTHÉE. — Chère Gherarda, je suis bien triste.

GHERARDA. — Tais-toi, petite sotte, petite poltronne, qui embrases le monde avec la neige de ce vêtement, partagé par ce scapulaire azur, comme le ciel par la zone des signes! Que crois-tu que je t'apporte-là? Regarde, regarde ce joli vase; vois ce Cupidon, ce petit assassin. Prends-le et fouette-le; il le mérite bien pour tout le mal qu'il t'a fait. Mais, par la vie de mon confesseur, tu ne l'auras pas de si tôt : il faut auparavant que tu me donnes quelque chose.

DOROTHÉE. — Qu'il est gentil!

CÉLIE. — Laisse voir, dame.

DOROTHÉE. — Laisse-le donc, Célie; tu le salis. Mais que veux-tu, mère, que je te donne?

GHERARDA. — Rien de plus que de l'accepter, et dire : Je l'accepte.

DOROTHÉE. – Est-ce un mariage?

GHERARDA. — J'ai demandé pour toi bien des choses, et l'on te coupe un manteau de tabis, des garnitures dorées, telles que ne les portait pas Cléopâtre, celle qui faisait moudre des perles pour boire à la santé de Marc-Antoine, ce qui montre clairement la bêtise des anciens, car il eût bien mieux valu, pour boire, une bonne grillade de porc frais.

DOROTHÉE. — Et ce manteau dont tu parles, qui te dit que je l'accepterai?

GHERARDA. — Tu as bien accepté le vase.

DOROTHÉE. — Ce vase est une bagatelle, et l'amour pourrait être offensé si je refusais son image.

GHERARDA, à part. — Les affaires vont à merveille. Les augures que m'ont donnés ce matin ma pantoufle et mes ciseaux ne m'ont pas trompée. Dorothée n'est plus si revêche.

DOROTHÉE. — Que dis-tu là entre tes dents?

GHERARDA. — Je dis que j'envie ta jeunesse et tes graces; je dis qu'il y a dans tes yeux un aimant qui attire l'or et le désir, surtout depuis que leurs prunelles rient de l'espoir du manteau. La beauté est le plus riche fief que la nature ait donné aux femmes : cet Indien y perdra le cœur et les écus dont il a tous ses coffres pleins. Entre nous, mon ange, il m'en a donné bon nombre de ces écus; je ne les montre pas, parce que je les garde pour mon enterrement; ils y figureront avec mon habit gris, et je n'y toucherai pour aucun autre usage, car, vois-tu, mon enfant, ce qui importe, c'est de penser à notre fin, c'est de craindre la mort. Dieu, qui sait nos pensées et jusqu'au nombre de nos cheveux, nous en demandera un compte sévère dans la vallée de Josaphat, où nous irons tous.

DOROTHÉE. — Te voilà bien montée! Mais qu'as-tu là, qui fait du bruit dans ta manche?

GHERARDA. — C'est un petit papier qui se trouvait dans le livre de messe de ce magnifique cavalier. J'ai cru que c'étaient des vers, et bien que je fasse plus de cas d'une figue que des trois cents (couples) de Juan de Mena, je l'ai mis dans ma manche, pour voir si cela ne serait pas bon à quelque chose; fais-moi le plaisir de me le lire.

DOROTHÉE. — *Recette pour endormir un mari attentif.*

GHERARDA. — Ce n'est pas cela; je me suis méprise. Ce sera ceci.

DOROTHÉE. — *Julep fameux pour désopiler une femme grosse au bout de neuf mois, sans qu'on l'entende chez elle.*

GHERARDA. — Ce n'est pas cela non plus. Vois un peu cet autre.

DOROTHÉE. — *Oraison pour la nuit de saint Jean.*

GHERARDA. — Je crois que tu le fais exprès.

DOROTHÉE. — Je lis ce que tu me donnes à lire; mais tu portes tant de paperasses dans cette manche, qu'il faudrait une table pour s'y retrouver.

GHERARDA. — Il ne me reste plus que ces deux-ci. Cette petite bourse a appartenu à une de mes aïeules; elle contient certains papiers en latin qui devaient faire partie de ses dévotions.

CÉLIE. — Tu as hérité de sa piété, Gherarda.

GHERARDA. — Ah! si je lui ressemblais, que me manquerait-il? Il lui arrivait d'être trois jours de suite en extase.

CÉLIE. — Sur ses pieds, mère?

GHERARDA. — Non, endormie.

CÉLIE. — Quelle sainteté!

DOROTHÉE. — *Règles à suivre par un cavalier indien à la cour.* — 1° Il s'établira d'abord dans un bon hôtel, en prenant bien garde que personne ne le sache, et dira partout qu'il est logé chez un ami.

2° Il n'invitera jamais personne.

3° Il n'aura point de voiture, afin de n'être pas obligé de la prêter.

4° Il mettra ses domestiques à la ration.

5° Il se fera pauvre, et racontera à tout propos que son argent a péri sur les galions, ou lui a été volé par la flotte de la reine d'Angleterre.

6° Qu'il ne forme point d'amitié intime avec les grands seigneurs, pour qu'ils ne lui demandent pas à emprunter.

7° Avec les dames, qu'il soit libéral de paroles, sans s'exposer au risque de dépenses extravagantes. Qu'il ne devienne point amoureux, car à la cour nul n'est seul à jouir de ce qu'il a conquis.

8° Là où il entend parler tout bas, qu'il prétexte une affaire et s'en aille.

9° Qu'il ne se couche jamais sans avoir dit ou fait une flatterie utile; c'est la doctrine de la cour. Qu'il ne se lève jamais sans avoir songé aux moyens de conserver ce qu'il possède.

10. S'il veut paraître grand seigneur, qu'il ne paie point ses dettes, ou du moins qu'il tarde tant à les payer, que son créancier en meure de détresse.

DOROTHÉE. — Et c'est là l'homme dont tu me fais l'éloge, mère?

GHERARDA. — Ne vois-tu pas, Dorothée, que ce papier aura été donné à don Bela par quelqu'un de ces charlatans courtiers qui partout entreprennent d'enseigner les novices, de déniaiser les sots, et d'expédier dans toutes les parties du monde des relations et des gazettes?

Ici Gherarda donne à lire à Dorothée une assez longue pièce de vers de don Bela, chef-d'œuvre de ridicule et de mauvais goût.

GHERARDA. — Comment trouves-tu cela?

DOROTHÉE. — Magnifique.

GHERARDA. — Notre don Bela n'est pas, je te l'assure, de ces poètes qui vont toujours en quadrille; il peut bien aller à part.

DOROTHÉE. — Appelle-le tien s'il te plaît, mère; mais sa connaissance n'est pas une religion où tout doive être commun.

GHERARDA. — Je ne te dis point cela; je ne veux que louer son esprit.

Mais les esprits sont comme les instrumens, il faut les toucher pour en connaître le son, et si, avec ton divin talent, tu mettais la main sur ce seigneur, je t'assure que tu découvrirais l'or occulte.

CÉLIE. — Et c'est là ce que tu cherches?

GHERARDA. — Je veux dire l'or de son entendement.

CÉLIE. — Et moi de ses coffres.

DOROTHÉE. — Moi, ni lui ni ses coffres.

GHERARDA. — Dorothée, Dorothée, tandis que tu es jeune, prends pour quand tu seras vieille, car, lorsque tu seras vieille, on ne te donnera plus comme aux jeunes. Ne songe plus à tes folies, songe à ton manteau; il me semble que je t'en vois parée, aussi resplendissante que don Juan d'Autriche, dans la grande bataille navale, au milieu de tous ses vaillans capitaines, honneur de leur nation.

CÉLIE. — L'étrange vieille! Entendez donc les extravagances qu'elle débite!

DOROTHÉE. — Est-ce que tu t'es trouvée à la grande bataille navale?

GHERARDA. — Ne le dites à personne; mais nous y fûmes, pour notre amusement, deux amies et moi.

CÉLIE. — Comment y allâtes-vous, par terre ou par air?

GHERARDA. — Toujours des malices!

CÉLIE. — Mais enfin comment y allâtes-vous?

GHERARDA. — Des capitaines nous y conduisirent.

CÉLIE. — Et d'où vis-tu la bataille? de quelle fenêtre? ou voltigeais-tu de cage en cage, comme le feu Saint-Elme?

GHERARDA. — Ce feu Saint-Elme est une petite étoile comme un diamant.

CÉLIE. — A coup sûr, Gherarda, tu fis alors connaissance avec Uchali et Barberousse.

GHERARDA. — Laisse là tes plaisanteries, Célie, et regarde qui frappe à la porte; ce sera un galant, à en juger par la timidité de ses coups.

CÉLIE. — Ah! mon Dieu, madame, le seigneur don Bela!

DOROTHÉE. — L'Indien?

CÉLIE. — Lui-même.

DOROTHÉE. — Qui lui a donné cette permission? Dis que je ne suis pas à la maison.

GHERARDA. — Ah! ma fille, un tel procédé pour un cavalier de ce mérite!

DOROTHÉE. — C'est toi, Gherarda, qui as arrangé cette visite.

GHERARDA, feignant de mal entendre. — S'il apporte le manteau? Sont-ce là des questions à faire? Est-ce là un de ces hommes qui oublient?

DOROTHÉE. — Ce que je dis, c'est que vous vous êtes concertés, toi et lui.

GHERARDA. — Si les garnitures sont d'or? Comment? il y en a un doigt d'épaisseur!

DOROTHÉE. — Je ne dis pas cela.

GHERARDA. — Ah! mon enfant, l'âge m'a rendue sourde de mes deux oreilles; j'y ai mis hier de la graisse de lapin.

CÉLIE. — Elle entend à merveille, quand on lui donne quelque chose.

GHERARDA. — Vois-tu, Célie, je suis comme les chiens, qui accourent s'ils voient ouvrir la main, et qui s'enfuient quand ils la voient lever, connaissant bien que, dans le premier cas, c'est du pain, et dans le second une tape. Mais, ma fille, ne laisse donc pas ainsi impoliment dans la rue un cavalier qui est déjà à ta porte.

DOROTHÉE. — Tu me feras gronder par ma mère, si elle le trouve ici en rentrant.

GHERARDA. — Ta mère m'en a donné la permission. Entrez donc, seigneur don Bela ; de quoi avez-vous peur? Nous ne sommes ici que trois femmes qui, entre nous toutes, avons cent vingt-cinq ans, dont j'ai à moi seule quatre-vingts.

DON BELA. — Ne me tirez pas ainsi par mon manteau, dame Gherarda; il n'est pas besoin de pousser celui que sa volonté entraîne. (A Dorothée.) Que Dieu garde une si rare beauté comme témoin de sa puissance, n'importe aux dépens de combien ni de quelles vies!

DOROTHÉE. — Un siége, Célie.

DON BELA. — Ne quittez point votre sopha, madame; je ne suis point si grand seigneur que vous deviez pour moi laisser là votre tabouret. Reprenez votre oreiller.

DOROTHÉE. — Quand vous serez assis et m'aurez pardonné de ne pas m'être levée plus tôt à votre approche. Mais votre arrivée a été si soudaine, que mon cœur hésite à se rassurer.

DON BELA. — Aussi long-temps qu'il sera à vous, votre cœur sera tourmenté du souci de trouver qui le mérite.

DOROTHÉE. — Je désire qu'il soit toujours à moi.

DON BELA. — Le cœur a des portes par lesquelles on peut l'enlever.

DOROTHÉE. — Oui; mais s'il y a des gardes à ces portes, il est en sûreté.

DON BELA. — Les yeux n'ont point de gardes.

DOROTHÉE. — Ils en ont au contraire plusieurs : l'honnêteté, la retenue, le devoir et l'honneur.

DON BELA. — Quand ces gardes arrivent du cœur aux yeux, ceux-ci ont déjà regardé.

DOROTHÉE. — Avec vous, du moins, il importera peu de garder les yeux, si vous avez le pouvoir de ravir le cœur par l'oreille.

DON BELA. — Je n'ai point un tel pouvoir, et ne suis point assez heureux pour que la musique de mes paroles attire votre attention.

GHERARDA. — Laissez-moi me mettre entre vous deux, quoique la plus faible. Paix! mes seigneurs, que la paix soit faite! Que porte donc Laurent? Le voilà plus chargé qu'un bardot de couvent.

DON BELA. — Quelques toileries et des garnitures.

GHERARDA. — Décharge-toi donc, Laurent; te voilà comme lié, et ces toiles semblent plus difficiles à enlever de tes bras que de la boutique du marchand. Oh! la magnifique chose! Des fabriques de Milan, n'est-ce pas? Oh! bénies soient les mains qui ont travaillé cela!

DOROTHÉE. — Cela est vraiment très beau.

GHERARDA. — Est-ce un pré que le printemps a fait là? Un poète y aurait-il mis plus de fleurs?

DOROTHÉE. — Que ces œillets nacarat font bien sur le vert!

DON BELA. — Oh! si deux volontés pouvaient s'unir comme ces deux couleurs!

DOROTHÉE. — Le vert signifie l'espérance, et le rouge la cruauté.

DON BELA. — Ainsi la cruauté sera votre couleur, et l'espérance la mienne; mais qui pourra les unir, si elles sont hostiles l'une à l'autre?

DOROTHÉE. — Contraires, oui, mais pas hostiles.

DON BELA. — Vous dites bien : la contrariété et l'inimitié sont deux choses.

DOROTHÉE. — L'espérance est plus vivace, si elle est émaillée de fleurs qui sont plus que le commencement du fruit.

GHERARDA. — Tu n'as jamais rien dit de si à propos.

DOROTHÉE. — Tout beau, Gherarda! Beaucoup d'amandiers ont péri pour avoir porté des fleurs à contre-temps.

GHERARDA.— Tu avais bien dit, ma fille; pourquoi te démentir? Les fleurs, étant la production du beau temps, et non de la témérité de l'arbre, ne peuvent mériter le châtiment du ciel.

DON BELA. — C'est de la gelée, effet de l'inclémence du ciel, et non du fait de l'air que périt un pauvre amandier qui, sur la foi du soleil, s'est vêtu de fleurs; mieux eût valu dépouiller un robuste mûrier.

DOROTHÉE. — On nomme le mûrier discret, parce qu'il est, entre tous les arbres, le dernier à fleurir.

DON BELA. — Je le dirais plutôt malheureux, d'être si peu favorisé par le soleil.

. . . .

GHERARDA, à part. — Que veut-on que la pauvre Gherarda fasse de toutes ces sophistiqueries? (Haut.) Regarde donc, fillette, regarde ces manchettes! Le soleil n'en pourrait-il pas orner les vêtemens de ses planètes?

DOROTHÉE. — Elles indiquent plus de richesse que de bon goût.

GHERARDA. — Quoi! il n'y a pas jusqu'aux manchettes auxquelles tu n'en veuilles, sans doute à cause des mains qu'elles ornent! Eh bien! garde tes mains; qui te les demande jusqu'à présent? Et cependant quelles mains mieux faites pour être demandées, abandonnées et admirées! Elle est en convalescence et les porte sans ornement; mais, seigneur, par la vie de don Bela, prête-lui pour un instant ces deux bagues, et tu en verras l'effet sur cette neige.

DOROTHÉE. — Que tu es sotte, Gherarda! mon Dieu! peut-on être si sotte? Seigneur, tenez vos mains tranquilles.

DON BELA. — Ne dédaignez pas, je vous en supplie, ces deux diamans ou ces deux bagatelles, et permettez-moi de vous les mettre aux doigts.

Gherarda. — Finis donc, enfant; pourquoi recoquiller ainsi les doigts? Quelle impolitesse! Élevée à la cour, toi? jamais.

Don Bela. — Celui-ci va mal à ce doigt; il ira mieux ici. Maintenant, l'autre main, s'il vous plaît.

Dorothée. — C'est assez d'une.

Don Bela. — L'autre se plaindrait, si je ne la traitais pas de même, et je ne veux pas qu'il y ait en vous quelque chose qui se plaigne de moi.

Dorothée. — Je vous cède, pour n'être pas grondée par Gherarda.

Don Bela. — Les bagues font à merveille : on dirait des étoiles à vos mains.

Dorothée. — Si vous dites bien, mes mains représentent la nuit.

Don Bela. — Vos mains, la nuit! Jamais celles de l'aurore n'ont été de si pur cristal, et ce moment où je vois des diamans à vos mains est le premier où j'aie vu des étoiles en plein jour.

Dorothée. — C'est déjà trop regarder mes mains; vous les avez vues ornées, il suffit : reprenez vos bagues.

Don Bela. — O cruelle offense! ne quittez point ces bagues, belle Dorothée; il n'y a plus au monde de mains assez superbes pour les porter après les vôtres.... Montre-nous ces bas, Laurent, en voici seulement quelques paires, Gherarda ne m'ayant point dit la couleur qui est le plus de votre goût. Des souliers, je n'en ai point apporté; je n'en ai pas trouvé d'assez petits; ce n'est point dans une boutique qu'il faut chausser un pied qui devrait être celui du soleil.

Gherarda. — Il n'y aura pas beaucoup d'ambre à dépenser à ses souliers : on la chausserait avec un lis.

Don Bela. — Mère, tu as donc vu le pied de Dorothée?

Gherarda. — Quelle question! Elle a été élevée dans ces bras, et personne n'a vu comme moi toutes ses beautés, et, pour tout dire, malgré sa rougeur, elle a bien aussi reçu de moi quelques fines tapes. Mais, dites-moi, seigneur Bela, et cette pauvre vieille, n'y a-t-il donc rien pour elle dans tout ce magasin?

Don Bela. — On a déjà porté chez toi du drap pour te faire un habit de veuve, et le manteau, on l'a acheté tout fait, parce que tu l'as voulu ainsi.

Gherarda. — Mais tu auras peut-être oublié la garniture?

Don Bela. — Je ne suis pas si négligent pour mes amies : ton manteau aura une triple garniture de velours.

Gherarda. — Tu as deviné ma couleur, mais que ne devine pas l'homme d'esprit, un génie! Rends-lui-en graces, toi, ma chère petite Dorothée, à ce génie, à ce prince.

Au troisième acte, Fernando est de retour à Madrid, après avoir passé trois mois à Séville. Il trouve, comme on s'en doute bien, l'état de ses affaires fort empiré; don Bela triomphe, et Dorothée s'est rendue. Les trois premières

scènes ne se rattachent que très faiblement à l'action principale; mais je ne saurais me dispenser de m'arrêter à la quatrième. Les nombreux détails qu'elle contient, insignifians comme généralités romanesques ou fictions poétiques, ont un sens si vif et si complet comme manifestation de la vie réelle et de la nature humaine, que je ne puis m'empêcher d'y voir des souvenirs personnels. Ludovico, le personnage qui figure avec Fernando dans cette scène, représente indubitablement un ami de Lope de Vega. Au moment de son départ pour Séville, Fernando a fait à Ludovico ses confidences amoureuses, et lui a dit toutes les raisons de ce voyage; la scène en question doit être regardée comme une suite immédiate de cette confidence déjà ancienne; elle est fort longue, et l'aperçu qu'elle donne des mœurs de Madrid n'en est pas la partie la moins curieuse.

LUDOVICO. — Je vous croyais encore à Séville.

FERNANDO. — Bonjour, Ludovico. Combien je suis charmé de vous rencontrer!

LUDOVICO. — Je n'aurais jamais cru que vous vous y arrêtassiez si longtemps.

FERNANDO. — Dieu sait ce que mon séjour m'a coûté d'angoisses!

LUDOVICO. — Ainsi l'absence n'a pas été pour vous, comme pour tant d'autres amans, le vrai Galien?

JULES. — Voilà trois mois que nous avons quitté Madrid, de sorte que, si les amours de don Fernando étaient mis en scène, c'en serait fait de nous et des préceptes de l'art, qui n'accordent pas plus de vingt-quatre heures de durée à une pièce, et qui tiennent le changement de lieu pour absurde.

FERNANDO. — C'est parce qu'elle est véritable, que mon histoire n'admet point ces règles. Aristophane pécha plus gravement que moi (contre l'art) en mettant les grenouilles sur la scène, et Plaute en introduisant les dieux dans son *Amphitryon*.

LUDOVICO. — J'ai fait ce dont vous me chargeâtes le jour de votre départ.

FERNANDO. — Avez-vous fait donner à Gherarda le coup de couteau convenu?

LUDOVICO. — Non : je savais que vous vous repentiriez de me l'avoir commandé; mais pour le surplus, je m'en suis acquitté fidèlement. Puisque, étant allé de Séville faire un tour à Cadix et à San-Lucar, vous n'avez pu recevoir mes lettres, apprenez, Fernando, que je portai à Dorothée les papiers que vous me remîtes pour elle. Je la trouvai au lit et en danger de mort, car la nuit même de votre départ elle avait voulu se tuer en avalant un diamant. Elle remit les papiers à Célie, sa suivante, et murmura quelques paroles au sujet de votre injuste résolution, sans pouvoir me cacher les larmes dont elle les accompagna. Je pris congé, et à peu de jours de là je revins la voir; elle était déjà quitte, bien que faible encore, de la fièvre dont elle avait été assaillie. Je la revis ensuite, convalescente, en pantoufles mignonnes, en cha-

peau plat, en toque de dentelles, et les cheveux en partie découverts, comme par négligence. Enfin la transfiguration fut complète quand on la vit, en signe du vœu qu'elle avait fait, vêtue en blanc et en bleu d'azur; ainsi la vis-je un jour.... Mais je ne voudrais point rouvrir vos plaies.

FERNANDO. — N'épargnez point mes plaies; elles n'ont jamais été fermées.

LUDOVICO. — Nos paysannes portent leur laitage dans de petits paniers de jonc tissu, et il arrive parfois que des bouquets dont elles sont parées il tombe sur ce laitage quelques feuilles de rose. Eh bien! figurez-vous (par-là) le visage de Dorothée : la couleur indécise de la fleur sur la pure blancheur de la neige.

FERNANDO. — On voit bien que vous écrivez des vers, votre prose s'en ressent, à moins peut-être que vous ne veuillez me rendre fou.

LUDOVICO. — Ne cédez pas si vite à votre enchantement, il va vous passer.

FERNANDO. — Eh! quelle grace ce sera pour moi! Mon horreur pour la perfide me tue.

LUDOVICO. — J'allai une nuit sur la côte épier si les Maures n'avaient pas fait de descente, et j'aperçus quelques hommes enveloppés de leurs manteaux, ayant l'air de domestiques qui attendaient leur maître en bonne fortune. Je ne me trompais pas, et plût à Dieu que je me fusse trompé! Il y avait un homme à la jalousie de Dorothée; celle-ci me reconnut, et ma vue ne l'empêcha pas de rire aux éclats. L'idée me vint de leur distribuer quelques coups de poignard, et ils fermèrent la fenêtre par précaution, comme il me sembla. La dernière fois que je l'ai vue, ç'a été huit jours avant votre retour, à la suite d'une neuvaine que j'ai faite à Illescas, et dont il est advenu que je n'ai pu vous rencontrer qu'aujourd'hui. Cette fois-là, j'ai vu chez elle un riche tapis et un sopha neuf. Je demandai de l'eau pour dissimuler ma surprise, et j'eus ainsi l'occasion de voir différentes pièces d'argenterie et deux superbes mulâtresses, l'une avec une cuvette, l'autre avec un essuie-main ouvré d'une blancheur exquise, et dont s'exhalait le parfum suave de diverses pastilles de fleurs. J'avalai donc un aspic dans un vase d'or sans oser faire la moindre question, car demander à une femme jeune et belle d'où lui vient l'opulence de sa maison, c'est la blesser discourtoisement dans son honneur et dans sa beauté.

FERNANDO. — Elle ne demanda pas de mes nouvelles?

LUDOVICO. — Pas cette fois.

FERNANDO. — Eh bien! voilà la réponse à la question que vous n'osâtes lui faire, voilà la cause de l'opulence miraculeuse que vous vîtes chez elle.

Ces détails sont longs; je les ai fort abrégés pour ne citer que les plus intéressans et les plus poétiques. Néanmoins, que signifient ces détails, si on les considère sous le rapport de l'art et comme moyens dramatiques? Qu'un amant espagnol du XVIe siècle, faute d'avoir le temps de donner lui-même à une vieille sorcière qui lui a enlevé sa maîtresse le coup de couteau qu'il

croit lui devoir, charge de ce soin un de ses amis : c'est la chose la plus simple et la plus probable du monde, dans une action théâtrale qui se passe à Madrid; mais, pour une grande imagination, pour celle d'un Lope de Vega, ce serait une pauvre invention qu'un coup de couteau donné par un jeune gentilhomme à une vieille femme. Ludovico, l'ami de Fernando, est un poète; ses habitudes de versificateur nuisent à sa conversation : à la bonne heure! C'est une minutie biographique dont tout auteur dramatique pourra faire usage si elle lui est donnée par la réalité, mais que nul ne songera à inventer. Et la scène nocturne que Ludovico raconte comme s'étant passée derrière la jalousie de Dorothée, n'est-elle pas la plus insignifiante et la plus vague du monde? Quelle autre raison que la vérité de cette scène a pu décider Lope à l'introduire dans son drame? J'en dis autant des autres particularités du même genre que Lope a fait entrer dans son dialogue; toutes s'expliquent et se conçoivent aisément comme souvenirs individuels, comme accidens de la réalité; toutes étonnent et répugnent plus ou moins comme moyens dramatiques de la création de l'auteur. Ce ne sont pas là cependant tous les traits, ni même les traits les plus saillans de l'individualité de Lope qui percent dans la scène en question; voici un autre passage où il m'est impossible de ne pas reconnaître le poète dans le personnage de Fernando.

Ludovico.— A quoi passez-vous votre temps depuis votre retour?

Fernando. — La nuit, je lis quelque histoire ou quelque poète; je me couche avec la terreur de ne pas dormir, et je dors en effet si peu, que je pourrais, comme une horloge, annoncer toutes les heures; ou si, las de batailler avec mes pensées, comme dit Pétrarque, je m'endors un instant, c'est pour rêver des extravagances si noires, que mieux valait rester éveillé.

Ludovico.— Ce sont les effets de la mélancolie.

Fernando.— A l'aube, je vais au Prado ou au Manzanarès, et là, assis sur la rive, je regarde couler l'eau, et je lui livre mes fantaisies pour qu'elle les emporte je ne sais où, en des espaces d'où elles ne reviennent plus.

Enfin voici un dernier fragment de la même scène qui embarrassera probablement quelque peu ceux qui s'obstineraient encore à ne voir dans *la Dorothée* qu'une simple fiction dramatique.

Ludovico.— Il faut absolument que vous vous imposiez quelque occupation honnête.

Fernando.— Je n'aime point la chasse, et je n'ai joué de ma vie.

Ludovico. — Écrivez un poème, ce sera certainement une agréable distraction pour vous.

Fernando.— L'amour m'a ôté le talent.

Ludovico.— Non; dites plutôt que l'amour a maintes fois excité le talent là où il dormait.

Fernando. — Et souvent aussi il l'a étouffé là où il était plein de vie. D'ailleurs quel sujet traiter?

Ludovico. — Un sujet grave. Les grands capitaines espagnols vous man-

quent-ils? Pensez au duc d'Albe; quel excellent général de terre! Voyez le marquis de Santa-Cruz; quel grand homme de mer! qui triompha de plus d'ennemis? Et ce fameux Bazan! qui détruisit plus de flottes? Dédiez votre œuvre à quelqu'un de leurs fils.

FERNANDO. — Je suis trop jeune pour une telle entreprise.

LUDOVICO. — Vous ne serez plus si jeune en l'achevant : l'intervalle est grand de la première ébauche au dernier coup de lime.

FERNANDO. — Un sujet d'amour conviendrait mieux à mes faibles épaules, tel que *la Beauté d'Angélique*.

LUDOVICO. — Un pareil sujet ne vous distraira pas, et c'est de la distraction que je vous souhaite.

La Beauté d'Angélique est un des grands poèmes de Lope de Vega, et en date le premier de tous. J'admettrai, si l'on veut, que Lope ait eu l'intention de peindre un des personnages de sa *Dorothée* dans une position où ses amis puissent raisonnablement lui conseiller de composer un poème épique; mais pourquoi désigner ce poème par le titre de l'un des siens? Pourquoi forcer, en quelque sorte, par là le lecteur à penser qu'il a voulu se représenter lui-même dans le personnage auquel il prête un de ses projets et l'une de ses œuvres? Je n'insiste pas ici sur ces questions; il va s'en présenter d'autres plus sérieuses encore.

La scène cinquième n'a aucune liaison intime avec la précédente. Le personnage qui y figure est don Bela; il se présente chez Dorothée, qu'il trouve occupée et qui ne veut pas le recevoir. Il est congédié par Philippa, la cousine et la confidente de Dorothée, qui fait tout ce qu'elle peut pour réconcilier celle-ci avec Fernando. Elles ne savent rien ni l'une ni l'autre du retour de celui-ci à Madrid, elles le supposent toujours à Séville, et Dorothée, qui brûle de se raccommoder avec lui, vient de lui écrire la lettre la plus aimable et la plus tendre; c'est là l'occupation qui l'a empêchée de recevoir don Bela. Mais, au moment même où elle songe à faire parvenir sa lettre à Fernando, elle apprend qu'il est depuis plusieurs jours à Madrid; la nuit venue, elle l'entrevoit et l'entend chanter sous ses fenêtres. Cette circonstance exaltant en elle l'espoir d'être encore aimée, elle ne soupire plus qu'après le bonheur de le rencontrer. Un matin, au point du jour, sa cousine Philippa la conduit au Prado, voilée et bien enveloppée de son manteau. Elles ne tardent pas à rencontrer Fernando et Jules, qui visitent souvent cette promenade aux mêmes heures. Philippa n'est point connue de Fernando; c'est elle qui se charge de l'attirer et de procurer à sa cousine l'entrevue si désirée. Ici commence, entre les quatre personnages, une longue scène d'un intérêt très complexe, pleine à la fois de détails dramatiques d'une grande beauté, et de données de plus en plus précises sur le véritable objet de la pièce.

PHILIPPA. — Le voilà qui arrive; enveloppe-toi bien.

DOROTHÉE. — Il a passé au large sans nous regarder.

PHILIPPA. — Quelle étrange mélancolie!

DOROTHÉE. — J'ai cru qu'il suivait cette dame là-bas, mais il a pris le chemin de dessous. Appelle-le, puisqu'il ne te connaît pas, et voyons ce qu'il nous dira; je n'ouvrirai pas la bouche.

PHILIPPA. — Oh! cavalier! cavalier!

JULES. — Regarde : voilà des dames qui t'appellent.

FERNANDO. — Laisse là les dames, imbécile! ce n'est pas là le remède à mon mal.

PHILIPPA. — Noble cavalier, point de discourtoisie!

JULES. — Elles sont sorties de grand matin en quête d'aventure, bien qu'à vrai dire elles n'aient pas l'air de beautés délaissées. Va voir ce qu'elles te veulent.

FERNANDO. — Ne sais-tu pas que je n'ai plus rien à dire aux femmes?

JULES. — Cela étant, tu ne guériras point de ton mal... Mon maître dit qu'il ne parle plus aux femmes.

PHILIPPA. — Dis-lui que, si je vais le chercher, je le prends par son manteau et le fais asseoir ici bon gré mal gré.

JULES. — Cette dame est résolue à t'emmener de force. Songe que les femmes suivent qui les fuit, et celle-ci va te poursuivre uniquement parce que tu ne lui réponds pas.

FERNANDO. — De quoi s'agit-il, madame, et que m'ordonnez-vous? Sachez que vous êtes la première femme à qui j'aie parlé depuis près de quatre mois.

PHILIPPA. — Et pourquoi cela, mon prince? Que vous avons-nous fait?

FERNANDO. — Les offenses et la trahison d'une seule m'ont fait abhorrer toutes les autres.

PHILIPPA. — Oh! la belle histoire que nous allons entendre! Asseyez-vous entre nous deux, et vous ferez deux bonnes choses : vous vous reposerez et nous amuserez.

FERNANDO. — Pourquoi cette dame ne parle-t-elle pas?

PHILIPPA. — Elle est brouillée avec les hommes, comme vous avec les femmes.

FERNANDO. — Si elle abhorre les hommes autant que je déteste les femmes, on pourra de nous deux composer un poison pour en finir avec le monde. Me voilà assis.

PHILIPPA. — Comment vous rendez-vous à la promenade si matin, n'y venant point pour voir les petits souliers et les plumes?

FERNANDO. — Je ne dors pas de toute la nuit, je la passe à me débattre contre l'amour le plus stupide et le plus obstiné qui ait jamais régné depuis qu'il y a au monde des fous pour y croire.

PHILIPPA. — Puisque vous nous avez déjà fait la grace de vous asseoir à côté de nous, et puisque nous sommes sûres qu'abhorrant les femmes, vous ne nous importunerez pas de fadaises, vous vous soulagerez vous-même à conter votre histoire, et ceux qui sont malades de votre mal seront charmés de vous écouter.

FERNANDO. — Je naquis dans cette ville, de parens nobles qui me laissèrent peu de fortune. L'éducation qu'ils me donnèrent ne fut pas une éducation de prince : toutefois, voulant que j'acquisse des talens et que je cultivasse les lettres, ils m'envoyèrent à l'université d'Alcala, à l'âge de dix ans.

Tout à l'heure, Lope de Vega attribuait un de ses poèmes au personnage de Fernando; ici il va plus loin, il lui attribue des traits de sa propre vie. En effet, Lope, ayant à parler de sa naissance et de ses premières années, aurait pu dire, sans y changer un mot, tout ce qu'il fait dire ici par Fernando : il était né à Madrid; ses parens étaient nobles et pauvres; son éducation avait été distinguée; il avait été envoyé fort jeune à l'université d'Alcala. Si la date de la naissance de Fernando n'est point marquée expressément dans ce passage, elle est indiquée implicitement par l'âge du jeune homme, au moment où est censée se passer l'action de *la Dorothée*. Il est dit, non pas une, mais plusieurs fois, qu'il avait alors vingt-deux ans : or, vingt-deux ans, à remonter de l'année 1584, mènent juste à l'an 1556, celui de la naissance de Lope de Vega.

On trouve des coïncidences plus remarquables encore dans le passage où Fernando parle de ses études. La précocité, l'éclat et la diversité des études de Lope de Vega firent généralement crier au prodige. On exagère d'autant plus volontiers les prodiges de cette espèce, qu'on a plus de peine à les préciser. Il y a, dans ce que nous disent à ce sujet certains biographes de Lope, des choses qui, fussent-elles mieux attestées, ne laisseraient pas d'être peu croyables. Suivant ces biographes, Lope aurait su lire avant d'être en état d'articuler les mots de ses lectures; il aurait employé le geste avant d'user de la voix; il aurait entendu le latin à cinq ans, et que sais-je encore de non moins merveilleux? Ce que Lope dit de lui par la bouche de Fernando est un peu moins vague et un peu plus vraisemblable; voici comment il s'exprime :

« A l'âge que je viens de dire (dix ans), je savais déjà la grammaire, et je n'ignorais pas la rhétorique. Je montrai un talent plus qu'ordinaire, de la vivacité et de l'ardeur pour toutes les sciences; mais mon aptitude la plus marquée était pour les vers, tellement que les cahiers de mes leçons me servaient pour les brouillons de mes idées (poétiques), et maintes fois je les remplissais de vers latins ou castillans. Je commençai bientôt à rassembler des livres en diverses langues; déjà imbu des principes du grec et très versé dans le latin, j'appris bien le toscan et passablement le français. »

Encore une fois, tout cela est moins merveilleux que les assertions des biographes; mais c'est encore assez merveilleux pour ne convenir qu'au seul Lope de Vega. Qu'a donc voulu faire celui-ci en s'identifiant, par tous ces détails biographiques, avec un personnage de ses drames? Il n'y a pas de milieu : ou il a parlé sérieusement de lui sous le nom de ce personnage, ou il a émis au hasard et sans dessein des choses qui devaient naturellement

faire croire qu'il voulait se désigner. Dans ce dernier cas, Lope n'aurait-il pas un peu l'air d'avoir cherché à mystifier ses lecteurs? Et quel aurait pu être le motif d'une semblable mystification? Ce n'est pas à moi de le deviner. Je passe à l'histoire des amours de Fernando ou de Lope. Ici, comme dans ce qui précède, règne au fond du récit ce je ne sais quoi d'individuel, de vivant, de spontané, qui contraste si bien avec les combinaisons, la symétrie et les prétentions de l'art.

FERNANDO. — Je me rendis à la cour, chez une dame de mes parentes riche et généreuse, qui prit plaisir à me bien traiter. Elle avait une fille de quinze ans et une nièce de près de dix-sept, ce qui était aussi mon âge. J'aurais pu demander l'une ou l'autre pour femme; mon malheur m'empêcha d'en avoir l'idée. La vanité et l'oisiveté, fléau de toute vertu et nuit de l'entendement, ne tardèrent pas à me détourner de mes premières études, et le mal fut encore aggravé par mon attachement pour Marfise, ainsi se nommait la jolie nièce. Notre amour s'accrut dans l'intimité, comme il arrive d'ordinaire, mais sans avoir de suite fâcheuse, grace à ma retenue et à ma courtoisie. Au bout de quelque temps, Marfise fut mariée à un vieux lettré fort riche. Le jour où elle fut emmenée, il me fallut purger soigneusement ses lèvres, pour qu'elle ne tuât pas son mari du venin dont les avaient remplies les appréhensions conjugales. Nous pleurâmes longuement tous les deux, derrière une porte, mêlant inséparablement les paroles et les larmes.

PHILIPPA. — Vous avez l'air d'être un grand pleureur.

FERNANDO. — J'ai les yeux enfans et l'ame portugaise (ferme).

PHILIPPA. — Comment tourna le mariage pour la dame nouvelle?

FERNANDO. — Il tourna de façon que le malencontreux époux, oubliant trop son âge, trop préoccupé de la beauté de sa femme, et suppléant à la force par le bon vouloir, perdit la vie dans l'entreprise, en brave chevalier. Quant à Marfise, elle revint chez elle. Le jour même de sa noce, un de mes meilleurs amis m'avait apporté une invitation de la part d'une dame de cette cour, que je ne sais si je pourrai nommer, car, seulement à y songer, tout mon sang se glace. Je la nommerai...

PHILIPPA. — N'en restez donc pas là.

FERNANDO. — Je la nommerai lionne, tigresse, serpent, aspic, syrène, Circé, Médée, peine, gloire, ciel, enfer... Dorothée.

PHILIPPA. — Avec quelle sequelle de noms injurieux cette pauvre femme débarque de la mer de votre colère!

FERNANDO. — Les ai-je dit tous? Oui, j'ai dit Dorothée.

PHILIPPA. — Reprenez donc votre histoire : quelle invitation vous apporta cet ami?

FERNANDO. — Celle d'aller voir Dorothée, avec laquelle je m'étais déjà rencontré dans quelques réunions, et à qui j'avais plu, j'ignore si c'était par mon air, par ma personne, ou par cela tout ensemble..... Je ne sais quelle

étoile propice aux amans dominait alors; mais, à peine nous fûmes-nous vus et parlé, que nous étions l'un à l'autre.

PHILIPPA. — Mais, dites-moi, est-elle donc si belle?

FERNANDO.— Tout ce qui paraît en elle, la taille, la grace, la vivacité, l'élégance, la parole, la voix, la danse, le chant, son talent sur divers instrumens, tout cela m'a coûté des milliers de vers. Quant à l'étude, elle s'y livrait avec tant d'ardeur, qu'elle me permettait de la quitter pour prendre toute sorte de leçons de danse, d'escrime, de mathématiques et de maintes autres belles connaissances; ce qui n'était pas un faible mérite en nous, si pleins de notre amour. Son époux était alors absent, et l'on n'avait aucune crainte de son retour. Cette absence avait facilité la conquête de la dame à un grand seigneur étranger, chez lequel celle-ci entretenait, grace à d'habiles délais, de magnifiques espérances et des désirs exaltés par des faveurs modérées. Cette liaison ne nous empêcha donc pas, elle et moi, de nous entendre si bien, qu'il semblait que nous nous fussions connus l'un l'autre toute notre vie. — Avec ce grand seigneur dont je vous parle, j'eus de terribles aventures, non par arrogance ni par orgueil, sachant bien que le faible qui lutte contre le puissant doit finir un jour par succomber. Une nuit où je m'étais arrêté à la porte de Dorothée avec plus d'amour que de discrétion, le grand seigneur vint ouvrir lui-même, sans que la mère ni la fille pussent le retenir par leurs prières. Comme il avait reconnu ma voix, il venait l'épée à la main, et, d'une botte furieuse, il me cloua par les garnitures du manteau (que je portais flottant sur le dos) à la porte qu'il m'avait ouverte, et qu'il referma tout d'un coup, tandis que, m'esquivant et m'élançant d'un saut dans la rue, je laissai mon manteau accroché à la porte.

PHILIPPA. — Je vous écoute avec effroi, imaginant quelle nuit dut passer votre Dorothée, si elle sut comment vous fûtes assailli.

FERNANDO. — Je ne pus la faire avertir, de sorte que nous partageâmes la peine entre nous deux.

PHILIPPA. — Comment vous tirâtes-vous du péril d'une telle rivalité? J'en suis inquiète pour vous.

FERNANDO. — J'aurais certainement fini par y laisser ma vie, ayant perdu tout ménagement et toute crainte du grand personnage, si celui-ci n'eût reçu du roi une mission conforme à sa dignité, ce qui fut pour moi un bonheur au-dessus de mes vœux. Il fit des tentatives pour m'emmener avec lui en qualité de secrétaire, non qu'il eût besoin de moi ou que je fusse en âge de lui être utile; il ne voulait que m'enlever à Dorothée. Celle-ci, avant le jour, envoya une de ses servantes pour savoir comment je me trouvais. Nous fêtâmes ma délivrance dans les bras l'un de l'autre à la première occasion qui se présenta de faire d'heureux larcins à la jalousie du galant personnage, et de nous venger de lui par d'amoureuses offenses, assaisonnées de tout ce que les privations et les obstacles pouvaient ajouter aux transports de deux ames éprises l'une de l'autre. Il partit enfin, et je restai possesseur paisible

d'un trésor tel que Crésus, qui se nomma le plus heureux d'entre les mortels, était pauvre en comparaison de moi!

Ni les biographes de Lope, ni Lope lui-même, ne disent un mot qui puisse servir à éclaircir l'aventure du poète avec ce grand seigneur. On ne pourrait avancer à ce sujet que de vagues conjectures. Il me suffira de faire observer que ce passage porte les caractères les plus évidens d'une aventure réelle, d'ailleurs assez mal contée, et présente par là même une sorte de disparate avec ce qui l'entoure.

FERNANDO. — Cependant, au bout de peu de jours, et en dépit de toute cette opulence imaginaire, je commençai à être cruellement tourmenté et à craindre de voir mon bonheur m'échapper, non que je pusse cesser de le mériter, mais uniquement parce que j'étais malheureux et pauvre. Dorothée comprit mon malaise, et, pour me montrer combien elle était à moi, elle se priva de sa parure, de ses joyaux, de son argenterie, et m'envoya le tout dans deux coffres.

PHILIPPA. — Noble femme et noble action!

FERNANDO. — De cette manière, notre liaison dura cinq ans, pendant lesquels Dorothée se dépouilla de tout, et fut obligée, pour l'entretien de sa maison, d'apprendre des travaux qu'elle ignorait. Oh! qui pourrait dire la honte et la pitié que j'en ai fréquemment ressenties! Qui pourrait dire combien de fois, faute de pouvoir couvrir ses belles mains de diamans, je les arrosai de larmes, qu'elle tenait pour des trésors plus précieux que ceux dont elle s'était privée!

PHILIPPA. — Et que faisaient alors vos rivaux?

FERNANDO. — Ils ne faisaient plus la même attention à Dorothée, car là où la parure n'attire pas les yeux des hommes, la beauté n'ose paraître dans son éclat. Finalement, je fus réduit en tel état, que, considérant ses privations, je ne pouvais qu'en être touché, et que, ne résistant plus à l'excès de ma souffrance, j'en devins comme insensé.

PHILIPPA. — Mais que fit-elle enfin?

FERNANDO. — Elle me dit un jour avec résolution qu'il fallait que notre liaison fût rompue, parce que sa mère et ses proches l'en blâmaient et nous signalaient comme la fable de la cour, ajoutant que mes vers n'avaient pas peu contribué au scandale en divulguant ce qui, sans eux, aurait fait moins de bruit.

PHILIPPA. — Que fîtes-vous dans ce changement soudain?

FERNANDO. — Je feignis, chez moi, d'avoir tué un homme la nuit, et je disais vrai; mais le mort, c'était moi. Je déclarai qu'il fallait m'absenter ou tomber entre les mains de la justice. Marfise alors me donna l'or qu'elle avait, y joignant les perles de ses larmes, et avec cela je partis pour Séville.

PHILIPPA. — Résolution courageuse!

FERNANDO. — D'homme d'honneur.

PHILIPPA. — Et comment vous trouvâtes-vous du voyage?

FERNANDO. — Triste à mourir. A chaque pas que je faisais, je me retournais; mais, l'honneur triomphant à son tour, je poursuivais mon chemin, jusqu'à ce qu'ainsi, toujours tombant et toujours me relevant, j'arrivai à Séville.

J'omets beaucoup de passages qu'il ne tiendrait qu'à moi de présenter comme des traits saisis d'après nature, et non tracés d'imagination. J'arrive à la fin de la scène, à la partie où s'accomplit la réconciliation des deux amans: c'est le morceau le plus dramatique de la pièce.

PHILIPPA. — Pourquoi, durant votre absence, n'avez-vous point cherché à savoir des nouvelles de Dorothée?

FERNANDO. — J'en ai eu plusieurs fois l'idée.

PHILIPPA. — Pourquoi ne l'avoir pas fait?

FERNANDO. — Je voulais que Dorothée pensât à moi, ce qu'elle n'aurait pas fait, si je lui eusse écrit.

PHILIPPA. — Mais ne valait-il pas mieux qu'elle pensât que vous l'aimiez?

FERNANDO. — Non, puisqu'elle m'a oublié.

PHILIPPA. — D'où le savez-vous?

FERNANDO. — De ce qu'elle est femme.

PHILIPPA. — Ce n'est pas là le propos d'un homme sensé: toutes les femmes ne sont pas inconstantes, pas plus que tous les hommes ne sont fidèles.

FERNANDO. — Moi seul, j'ai assez de constance pour le reste des hommes.

PHILIPPA. — Et Dorothée pour le crédit des autres femmes.

FERNANDO. — Comment peut-on parler d'elle ainsi quand on ne la connaît pas?

PHILIPPA. — Aux marques que vous m'avez données, je la tiens pour la même personne dont une amie m'a raconté que, la nuit même du jour où partit un cavalier que je crois être vous, elle voulut se tuer de désespoir, ce qui la mit durant plusieurs jours en grand péril.

JULES. — Tu pourrais bien en effet, mon cher maître, te persuader que Dorothée n'était pas de marbre, comme il aurait fallu qu'elle le fût, pour ne pas ressentir la cruauté avec laquelle tu partis. Souviens-toi de tout ce que tu lui coûtes de vie, d'ame et d'honneur; songe qu'il y a méfait à rejeter les biens qui nous viennent de l'amour.

FERNANDO. — Tu dis vrai, Jules: ma jeunesse m'a induit en erreur; j'aurais pu être cause de la mort de Dorothée, j'aurais pu priver la nature de sa plus grande merveille, et le monde de ce qu'il a de plus beau. Pardonnez-moi, madame, je vous en supplie; je ne puis plus contenir les larmes dont mon cœur et mes yeux sont inondés.

JULES. — Y a-t-il un malheur comparable ? Oh ! madame, retenez-le; il va se mettre en pièces.

PHILIPPA. — Pauvre jeune homme! A-t-il eu déjà de pareils accès de douleur ?

DOROTHÉE. — Je n'y tiens plus, Philippa.

PHILIPPA. — Eh bien ! découvre-toi.

DOROTHÉE. — O mon bien ! mon Fernando ! mon premier seigneur ! devais-je naître pour causer de telles infortunes ? O mère tyrannique ! femme barbare ! C'est toi qui m'as fait violence, c'est toi qui m'as trompée, qui m'as perdue; mais tu ne jouiras pas de moi plus long-temps : je me tuerai, ou je deviendrai folle.

PHILIPPA. — Tu l'es déjà, Dorothée. Laisse là tes cheveux; à bas ces mains!... Regarde Fernando : le voilà qui revient à lui, ravivé par tes amoureuses larmes.

DOROTHÉE. — A quoi bon me tromper, Philippa ? Mon Fernando est mort ! Mais non; pose sa tête sur mon sein : je serai sa lionne, mes rugissemens lui rendront la vie.

JULES. — Le remède agit : Fernando ouvre les yeux.

DOROTHÉE. — Est-il vrai, mon bien ? Vis-tu ? respires-tu ? Oh ! parle-moi, parle-moi bien vite!... Si tu tardes, tu ne me trouveras plus vivante.

FERNANDO. — Oui, je respire, Dorothée; tu pus me faire mourir; tu as pu me faire revivre.

DOROTHÉE. — Ah ! quand j'aurais eu envers toi tous les torts que tu as rêvés, la frayeur que tu m'as donnée serait une vengeance au-dessus de l'offense.

FERNANDO. — Je n'ai point voulu me venger de toi.

DOROTHÉE. — Ni moi t'offenser.

FERNANDO. — Je te quittai, parce que tu le voulus.

DOROTHÉE. — Dis plutôt parce que tu ne m'aimais plus.

FERNANDO. — De ma part, te quitter fut amour.

DOROTHÉE. — Ce ne fut que lâcheté.

FERNANDO. — A quoi aurait abouti mon obstination?

DOROTHÉE. — On eût tenté de m'enlever à toi.

FERNANDO. — Et puis, Dorothée?

DOROTHÉE. — Et puis?... qui l'eût tenté serait mort.

FERNANDO. — Je n'ai pas deviné ton goût.

DOROTHÉE. — Il ne s'agissait pas là de goût, mais d'honneur, mais d'amour.

FERNANDO. — Voilà des conseils bien tardifs.

DOROTHÉE. — L'amour ni l'honneur ne demandent point de conseils.

FERNANDO. — Je trouvai sage de ne pas guerroyer contre l'or.

DOROTHÉE. — S'il n'y avait eu personne pour le donner, il n'y aurait eu personne pour le prendre.

FERNANDO. — J'étais parti, je ne vis personne le donner.

DOROTHÉE. — Les vrais amans sont comme les Allemands : de là où ils ont mis le pied, personne ne les repousse.

FERNANDO. — Et les dames fidèles sont comme les Catalans, qui perdraient mille vies plutôt que leurs *fueros*.

DOROTHÉE. — J'ai lu dans un livre de fables : Hercule et Antée, le fils de la Terre, luttèrent une fois l'un contre l'autre; Hercule tenait Antée en l'air, mais dès qu'il revenait à toucher la Terre, celui-ci recouvrait ses forces, et en recouvrait d'autant plus qu'il en avait perdu davantage.

FERNANDO. — Que veux-tu dire par-là?

DOROTHÉE. — Que l'intérêt, invincible géant, luttant près de moi contre l'amour, celui-ci, si tu eusses été présent, aurait recouvré de nouvelles forces pour ma défense toutes les fois qu'il eût jeté les yeux sur moi; mais, quand tu es parti, quand tu m'as laissé sans secours entre les bras d'Hercule, qui mérite d'être accusé?

FERNANDO. — Vous êtes étranges, vous autres femmes! Vous nous outragez, et puis vous nous imputez les outrages que vous nous avez faits.

DOROTHÉE. — Mon amour ne t'a pas outragé.

FERNANDO. — Et les amours?......

DOROTHÉE. — Je fus contrainte.

FERNANDO. — Don Bela n'était pas un roi.

DOROTHÉE. — Il y a de l'autorité ailleurs que chez les rois.

FERNANDO. — Celle des mères, sans doute?

DOROTHÉE. — Et quelle autre plus grande?

FERNANDO. — Charmante obéissance!

DOROTHÉE. — Les premières violences furent exercées sur mes cheveux, et vous fûtes tous contre moi, ma mère par des cruautés, Gherarda par des séductions, toi en m'abandonnant, et un cavalier discret en tâchant de me persuader.

FERNANDO. — Un cavalier discret, Dorothée? Allons-nous-en, Jules, ou nous allons entendre un panégyrique.

JULES. — Ne te lève pas ainsi en fureur; elle ne t'en a pas donné de motif.

FERNANDO. — Don Bela est un sot.

PHILIPPA. — La voilà qui a tout brouillé de nouveau... Pourquoi nommer ce Bela? pourquoi le traiter de discret?

DOROTHÉE. — Pour excuser ma faute par ce qui devait le moins exciter la jalousie de Fernando : je n'ai point dit qu'il eût de l'esprit, ni qu'il fût bel homme.

PHILIPPA. — Eh! mais, seigneur Fernando, il faut pourtant bien que don Bela soit passable en quelque chose.

FERNANDO. — Qu'il ait de l'argent, qu'il ait de l'or et des diamans, qu'il ait de la naissance, mais non de l'esprit, non de la taille.

DOROTHÉE. — Je le déclare un imbécile et le plus laid personnage du monde.

FERNANDO. — C'est trop, Dorothée : cela ressemblerait à un compliment.

JULES.— Le public arrive au Prado; il vaut mieux nous en aller ensemble; nous pourrons parler chez nous sans être observés, et vider ces querelles sans témoins.

DOROTHÉE. — Si Fernando veut me donner le bras, j'irai avec lui, sinon point de paix, et je me mets à pousser mille cris, et à faire mille extravagances dans le Prado.

JULES. — Tout beau, mes maîtres! Au mois d'avril et au Prado, cela n'est permis qu'aux roussins.

FERNANDO. — Quoi! Dorothée, tu m'as écouté?

DOROTHÉE. — Toutes tes paroles se sont gravées dans mon ame. Pourquoi hésites-tu à me donner la main? Donne-la-moi, et je te pardonne le soufflet de ce jeune cavalier de si bel air sur la place et si brave tauréador, ce soufflet que tu pleuras long-temps, et que, la nuit même où je le reçus, tu voulais me voir venger avec ta propre épée, me la donnant pour t'en frapper. »

Cette scène est assurément fort belle, personne, ce me semble, n'en disconviendra. C'est peut-être, de tous les endroits de la pièce, celui où Lope a le mieux concilié l'idéal de l'art dramatique avec la réalité historique du sujet. Je n'en excepte que le dernier trait de la scène, celui du soufflet, où l'on ne peut guère voir qu'une réminiscence du passé, car l'invention d'un pareil détail manquerait tout-à-fait ici de grace, de vraisemblance et d'à-propos.

Les quatre acteurs de cette longue scène qui termine le troisième acte se retirent, il n'est pas dit et l'on ne voit pas clairement où. L'action reste dès-lors complètement suspendue. Au quatrième acte, on voit paraître successivement Ludovico, cet ami particulier de Fernando qui a déjà figuré au troisième acte, et César, personnage nouveau. César est un jeune homme, ami de Ludovico et de Fernando, un compagnon de leurs études littéraires, qui s'est particulièrement occupé d'astrologie. Un troisième personnage vient un moment se joindre aux autres, c'est Jules, qui s'est détaché de Fernando et de Dorothée dans une occasion où il les aurait probablement fort gênés. La scène entière n'a aucun rapport avec le reste de la pièce; elle roule sur des sujets généraux de littérature, sur les poètes célèbres de l'époque, parmi lesquels Lope de Vega est nommé comme le plus jeune; on y commente un sonnet burlesque en *lengua culta,* on y disserte contre le *cultéranisme*. Enfin les discours des trois interlocuteurs rappellent ceux qu'on tenait alors dans les académies espagnoles vers 1584, nullement ceux qu'on pouvait entendre sur les théâtres. Et cette scène académique, il ne faut pas se la figurer courte; elle n'a pas moins de quarante pages, et il y a sur tous les théâtres beaucoup de pièces qui ne sont pas plus longues. Une telle exception aux lois les plus simples de la composition dramatique, fût-elle la seule à noter dans la pièce, suffirait pour constater que *la Dorothée* n'était point destinée au théâtre, que c'est une œuvre de fantaisie conçue dans un but spécial.

L'action se renoue à la scène cinquième entre Gherarda et Theodora, qui s'entretiennent de l'absence de Philippa et de Dorothée, non encore revenues de leur expédition au Prado; Dorothée et Philippa reparaissent durant cette scène, qu'elles animent un peu par quelques reproches reçus et rendus. La scène septième est un peu plus intéressante, bien que peut-être plus défectueuse sous le rapport de l'art. C'est Marfise qui y figure. Marfise ne savait rien encore du retour de Fernando à Madrid; elle vient de l'apprendre par hasard d'un tiers, qui lui a donné en même temps la copie d'une pièce de vers en l'honneur de Dorothée. Blessée au dernier point de se voir ainsi négligée, elle se rend avec sa suivante chez Fernando pour lui faire d'amers reproches de sa conduite, et c'est à sa porte que celui-ci la rencontre, comme il rentrait chez lui. Il est important, pour la moralité de la pièce, de bien savoir le moment précis de l'action où cette rencontre a lieu. Or, le lecteur n'a guère qu'une conjecture à faire à cet égard; il doit supposer que Marfise et Fernando se rencontrent au moment où celui-ci vient de quitter Dorothée, après les premiers transports de leur réconciliation. Quoi qu'il en soit, Marfise adresse de dures paroles à Fernando, qui essaie d'abord de se défendre par des mensonges, mais qui enfin, touché d'un sentiment plus honnête, l'exprime avec vivacité et sincérité.

MARFISE. — Infame! pour qui les as-tu écrits, ces vers? Pour qui? sinon pour Dorothée, pour ta belle dame, celle de l'habit blanc et du scapulaire bleu d'azur, celle du riche Indien auquel elle t'a sacrifié, comme il était juste. Oui, c'est celle-là dont la loyauté, dont la constance et le désintéressement méritaient de telles marques de tendresse! C'est pour être jalouse d'elle que moi, simple et stupide créature, moi, femme sincère, j'ai donné mon innocence et mon or! O nobles femmes! n'allez pas vous figurer que vous méritiez l'amour de pareils hommes; ce n'est point la vertu, ce n'est point la modestie qui les captive : ce sont les perfidies, les offenses, les prétentions jalouses, les contradictions et les dédains! C'est là ce qui excite leur amour, c'est par là qu'ils atteignent à leurs fins, c'est pour cela qu'ils ont des aventures, qu'ils tuent bravement des hommes, qu'il leur faut éviter la justice, fuir de Madrid, courir à Séville! Oh! maudites soient mes pensées et ma constance! maudit soit tout ce que j'ai souffert pour toi de la part de mes oncles!...

JULES. — Les larmes ne l'ont pas laissé achever..... Que ne lui parles-tu? que ne la consoles-tu?

FERNANDO. — Oui, Marfise, tu as raison, je le reconnais, je l'avoue. Honteux, confus et repentant, je me jetterais à tes pieds et je te donnerais cette épée pour m'en percer cent fois le cœur, si nous n'étions pas ici dans la rue. Entre, mon vrai bien; en dépit de mes déplorables extravagances, tu seras mon unique amour, ou je ne serai plus qu'un être sans honneur, je ne serai plus le fils de mes pères! Viens.

MARFISE. — Non, Fernando, cela ne sera point, plus de moqueries. Tu m'as déjà coûté trop de larmes, déjà trop de peines, ô mon doux ennemi! ma

patience ne tient pas contre tant d'outrages. Je te prie seulement, par notre commune éducation et au nom de cette tendresse avec laquelle je t'engageai une foi si mal récompensée par tes pernicieuses fantaisies, que si jamais tu obtiens des nouvelles de ce gage de ton amour exposé par la colère de mes parens, tu m'en donnes avis et l'autorisation de le garder avec moi. Adieu!

Il y a ici un trait à noter. Il n'est pas rare de trouver des enfans, légitimes ou non, dans les romans et dans les drames, mais on ne les y voit pas, comme ici, jetés à la hâte dans un recoin de la pièce, pour y être aussitôt oubliés : ils y font plus de figure.

FERNANDO. — Un moment, mon amie, un moment encore! permets-moi du moins d'essuyer tes larmes.
MARFISE. – Laisse-moi, ou je vais crier.

La scène continue entre Jules et Fernando.

FERNANDO. — Jules, que dis-tu de cette nouvelle mésaventure?
JULES. — Je dis que j'ai grande pitié du mépris avec lequel tu as traité tant de mérite. Je reconnais l'amour que Dorothée a eu et qu'elle a même encore pour toi ; mais après tout Dorothée est à un autre, à un autre qui n'est pas un mari et qu'il faudrait endurer par force : or, c'est une grande honte d'être le second d'un galant.
FERNANDO. — Je prends à témoin le ciel, toute chose créée, toi, Jules, mon honneur, et ce peu de génie qui m'a été donné, de poursuivre auprès de tous ma vengeance sur cette Dorothée, dont je suis enfin dégagé, et de payer ma juste dette à Marfise!
JULES. — Seigneur, point de précipitation. Je te donnerai le moyen de faire que l'amour de Marfise triomphe de celui de Dorothée.
FERNANDO. — En voyant Dorothée soumise, mon amour s'est évanoui.
JULES. — Dis calmé, c'est assez.
FERNANDO. — Anéanti, te dis-je.
JULES. — Tes désirs satisfaits, tu peux penser de la sorte; mais il est impossible qu'un amour aussi extrême se soit éteint si subitement dans la jouissance.
FERNANDO. — En revoyant Dorothée, je ne l'ai plus trouvée aussi belle que je l'imaginais absente; elle n'était plus si gracieuse ni si spirituelle. Quand on veut nettoyer une chose, on la lave : j'ai été ainsi purgé de ma passion par les larmes de Dorothée. Ce qui me tuait, c'était de la croire amoureuse de don Bela ; ce qui me faisait perdre le sens, c'était d'imaginer qu'ils n'avaient, elle et lui, qu'un seul et même désir. Mais quand j'ai su qu'elle était contrainte et désolée, quand je l'ai entendue se plaindre de son tyran, maudire Gherarda, accuser sa mère, s'emporter contre Célie, me nommer son vrai seigneur, son premier et son seul amour, j'ai senti mon ame s'alléger de l'horrible poids qui l'accablait. Ce sont depuis lors d'autres

choses que j'ai vues, d'autres paroles que j'ai entendues, si bien que, quand est venue l'heure de partir, il s'est trouvé que j'en étais plutôt impatient qu'affligé.

Il y aurait des observations graves ou piquantes à faire sur le plan et la marche de ce quatrième acte, et sur la disposition morale où s'y trouve à la fin le héros; mais je m'en tiendrai au point essentiel, pour ne pas me perdre en des digressions trop subtiles. Le véritable dénouement, le dénouement moral du drame, c'est la rupture définitive de Fernando avec Dorothée, c'est son affranchissement spontané de la servitude amoureuse où il semble avoir perdu la raison et le sens moral. Or, au point où nous en sommes, ce dénouement est fort avancé; il est décidé dans l'ame du héros; il ne s'agit plus que de lui fournir l'occasion de se produire, avec plus ou moins d'effet, à la connaissance des personnages intéressés. Cette situation nouvelle offre toutefois une particularité dont il est difficile de rendre une raison satisfaisante : c'est la rapidité avec laquelle s'est opéré le changement de Fernando. En effet, pour oublier cette Dorothée qu'il aimait jusqu'à la démence, il ne lui a fallu que la revoir. Sa passion s'est éteinte brusquement dans les jouissances d'une réconciliation inespérée. C'est lui qui le dit, c'est lui qui le confesse, dans un moment où l'on peut bien soupçonner chez lui un peu d'exagération, mais non la feinte et le mensonge. Cela établi, il y a une contradiction formelle entre la fin du quatrième acte, où l'on suppose la conversion morale de Lope déjà effectuée, et le commencement du cinquième, où elle s'effectue réellement. Il n'y a qu'un moyen de faire disparaître cette contradiction, et, à vrai dire, le moyen n'est ni bien simple ni bien naturel : c'est de supposer que Fernando, impatient de se voir hors des fers de Dorothée, se fait un moment illusion sur ses sentimens actuels, et retombe le moment d'après sous le joug qu'il croyait brisé.

L'acte cinquième n'a pas moins de douze scènes, toutes plus ou moins spirituelles, mais toutes à peu près également dépourvues d'intérêt dramatique. Sans m'arrêter aux deux premières, qui sont purement épisodiques, je passe à la troisième, l'une des plus importantes de la pièce au point de vue où je me suis placé. Elle se passe entre Fernando et César, cet ami astronome ou astrologue qui a déjà figuré dans le quatrième acte. Voici cette scène abrégée de quelques traits insignifians.

FERNANDO. — Qu'êtes-vous devenu ces jours passés, César?

CÉSAR. — Je me suis absenté de la cour, et j'ai été en grand souci de vos brouilleries avec Dorothée. Où en sont-elles aujourd'hui? Si les astres ne me trompent pas, il a dû se passer de terribles choses entre elle et vous.

FERNANDO. — Décidément, vous vous en rapportez là-dessus aux planètes? Moi, je n'ai jamais pu y croire.

CÉSAR. — Je vous en croirai encore mieux vous-même.

FERNANDO. — Eh bien! plus d'amour pour Dorothée.

César. — Impossible! Je croirai plutôt que le mouvement manque aux deux luminaires du jour et de la nuit.

Fernando. — Je vous en supplie, seigneur César, veuillez bien me prêter votre attention. Peut-être la jugerez-vous bien placée, peut-être trouverez-vous bien employée la curiosité que vous aurez mise à connaître les merveilleuses conditions de notre nature, et à considérer par quelles étranges voies le changement et la mobilité pénètrent dans nos plus fermes résolutions.

César. — Vous pouvez compter non-seulement sur mon attention, mais sur ma reconnaissance.

Ce début du cinquième acte semble d'accord avec la fin du quatrième. Dans l'un comme dans l'autre, en effet, Fernando se donne pour guéri de l'amour de Dorothée; mais il faut s'entendre sur cette ressemblance apparente. Au quatrième acte, la guérison s'annonce comme un miracle, tant elle paraît s'être faite aisément, rapidement, à l'improviste. Dans le cinquième, au contraire, nous allons la voir en récit; ce sera une guérison lente, laborieuse, résultat de beaucoup d'accidens divers, de progrès et de rechutes, de mésaventures et d'humiliations. Or tout cela n'a pu se passer en quelques heures : si rapide qu'on la suppose, la succession de tant d'incidens divers a exigé des jours, des semaines, des mois même. Ces incidens n'étaient pas susceptibles, pour la plupart, d'être représentés sur le théâtre, et Lope, suivant en cela forcément la loi de l'art, les a tous groupés et liés dans un récit qui remplit le reste de la scène. Ce récit est un tableau psychologique très curieux de la lutte engagée dans l'ame de Fernando ou de Lope, comme j'aime mieux et crois devoir dire, entre sa raison et sa passion; il fait à celle-ci des concessions fort étranges, on pourrait dire même fort suspectes. Que penser, par exemple, du parti pris d'aimer à la fois Marfise et Dorothée, jusqu'au moment où il se sentira plus fort contre celle-ci? Ne règne-t-il pas dans tout ce récit, et dans les réflexions qui s'y mêlent, un sophisme continu qui tient à ce que, raisonnant contre lui-même et contre sa passion, Lope se ménage autant qu'il le peut et qu'il l'ose? N'a-t-on pas le droit de supposer que, dans des raisonnemens et dans des récits généraux et désintéressés, il aurait montré une morale et une logique plus sévères? Quoi qu'il en soit, voici ce récit; plus on y prêtera d'attention, et plus on en sentira la vérité profonde, manifeste; mieux on s'assurera que l'art n'invente pas de la sorte, à moins qu'il ne veuille expressément se dégrader et se dénaturer.

Fernando. — Vous savez, seigneur César, ce que je vous racontai, à vous et à Ludovico, de ce qui m'arriva au Prado, au mois d'avril dernier, avec Dorothée. A peine me fus-je assuré qu'elle me gardait le même amour dont je l'avais vue éprise avant mon départ pour Séville, que mon cœur commença à se calmer : tous les actes d'un homme revinrent en moi-même à la loi de l'entendement à laquelle les avait soustraits la crainte imaginaire d'être haï. C'étaient comme les pièces bouleversées d'une horloge qui, remises à leur

place, avaient repris leurs fonctions et leur concert. Ainsi, à fur et à mesure que Dorothée me découvrait son ame, la mienne retrouvait sa tranquillité première, et plus lui revenait, dans mes bras, l'ardeur de ses premiers désirs, plus je me sentais glacer dans les siens.

Je vins un jour à réfléchir à la bassesse de ma situation vis-à-vis de Dorothée. Il y a des hommes abjects qui, laissant pour de viles raisons les femmes qu'ils aiment au pouvoir d'autres hommes, se contentent de ce que ces intrus veulent bien leur laisser, sans même permettre de savoir qui ils sont. La honte que j'en eus fut si grande, qu'il me sembla que tout le monde me regardait avec mépris, comme il arrive à celui qui, coupable de quelque délit secret, se figure que l'on parle de lui partout où l'on parle et quoi qu'on dise. Revenu ainsi à moi-même, je résolus de me venger de Dorothée et de me guérir de son amour. Nous avions, Marfise et moi, été élevés ensemble, comme vous me l'avez ouï dire autrefois : elle avait été le premier objet de mes amours au printemps de ma vie; mais son fâcheux mariage et les charmes de Dorothée me firent pendant un temps oublier son mérite aussi complètement que si je ne l'eusse jamais vue. Il est vrai que la mort prématurée de son mari l'ayant ramenée à sa première demeure, nous nous vîmes de nouveau, mais sans aucune des suites que devait, à ce qu'il semble, avoir notre ancien amour. Je cherchais à être aimable pour elle, mais inutilement, car elle avait reconnu bien vite que je la trompais. Cependant elle tolérait tout prudemment pour ne pas paraître se résigner à mon indifférence, si bien qu'entre nous la politesse et la familiarité se produisaient sous les apparences de la tendresse.

César. — Voilà une femme bien discrète ou bien peu jalouse.

Fernando. — Maintenant, César, comme les arts sont les résultats de beaucoup d'expériences, j'avais fait de grands progrès dans celui de l'amour, durant cinq ans passés à son école. Je pris la résolution d'aimer Marfise sans abandonner Dorothée jusqu'à ce que ma guérison et ma réforme fussent assurées par l'habitude.

César. — Singulier moyen de calmer l'amour, d'en cumuler les suites!

Fernando. — Dorothée s'apercevait bien de la diminution de mon amour; elle remarquait bien que mon ardeur de la voir sans cesse n'était plus que le désir calme et serein de la voir quelquefois; mais, comme elle ignorait mon projet, sa jalousie restait assoupie dans le sentiment de l'offense qu'elle me faisait en souffrant l'amour de don Bela. Et en cela elle ne se trompait pas : c'était en effet pour me venger de cette offense que je m'efforçais de la détester en m'armant contre elle de la beauté et de l'esprit de Marfise, qui, sans être douée d'autant de graces, avait quelque chose de plus digne et de plus retenu qu'elle. Dorothée aurait bien voulu n'aimer que moi seul, mais cela ne pouvait être : la nécessité s'y opposait.

Jules. — Et surtout les instigations de Gherarda et des autres femmes qui l'entouraient.

Fernando. — Je ne me plains point de Theodora, sa mère : son tort s'est

borné à laisser faire; les autres ont fait. C'était à l'insu de toutes ces femmes que Dorothée me recevait par l'entremise de sa confidente Célie, fille de bon naturel qui acceptait ou prenait avec une certaine discrétion féminine et non avec une avidité de griffon. Dorothée eut un jour la fantaisie de subvenir, par voie de charité, aux ornemens de ma toilette, et j'acceptai bassement une chaîne d'or et quelques écus d'origine mexicaine : il semblait que nous en fussions déjà aux dépouilles de l'Indien. Comme il y avait des intervalles dans nos entrevues, il était indispensable de nous écrire afin que je pusse me tenir sur mes gardes contre don Bela. Je l'avais blessé une nuit où, s'étant montré jaloux de ma voix, comme moi de ses mains, il avait voulu se donner le renom de bon spadassin auprès de Dorothée, qui l'avait en telle horreur, qu'elle chantait souvent sur la harpe :

Je le souhaite libéral,
Je ne le veux pas vaillant.

Afin donc de maintenir ma liaison avec Dorothée, et de prévenir la vengeance que don Bela prétendait tirer de sa blessure, j'arrivais à la fenêtre, vers dix heures, en habit de pauvre; Célie sortait pour me faire l'aumône, et soit dans le pain, soit avec l'argent qu'elle me donnait, elle m'apportait un billet de Dorothée, et en recevait un de moi pour elle. Cela se faisait du plein gré de Theodora, si bien que l'on me nommait le pauvre de la maison; don Bela en était le riche. Ainsi étaient réparties les destinées. Il m'arrivait souvent de m'entretenir avec Dorothée; je me couchais tout de mon long sous la jalousie de sa fenêtre, qui descendait jusqu'à terre. Là je feignais de dormir; Dorothée venait, et, debout dans l'embrasure de la fenêtre, elle me parlait, et j'élevais mes regards jusqu'à la splendeur de sa beauté. Don Bela me rencontrait parfois dans cette attitude, et, sans prendre garde à moi, il appelait sans gêne et entrait avec assurance. Voilà où m'avait réduit la fortune; dans une maison où j'avais été cinq ans seigneur absolu, on m'accordait à peine, devant la porte, l'espace nécessaire pour y étendre mon corps sur le pavé, ayant pour dais une jalousie.

Dans un tel état de choses, les dangers et les mésaventures ne me manquaient pas. Une nuit entre autres, les gens de police, venant à passer à côté de moi, me firent lever pour me conduire en prison, en dépit de tout ce que leur disait Dorothée, que j'étais un pauvre favorisé dans cette maison : Theodora, Célie, Philippa et les esclaves, accourues au bruit, s'empressaient toutes de confirmer son témoignage; mais depuis que les toiles d'araignée, arrêtant les petites mouches, laissent passer les grosses, ces hommes de police, soumis et rampans devant les puissans, exercent volontiers leur pouvoir sur les misérables. N'ayant donc point d'or à donner à mes sbires, ils me conduisirent comme un voleur à la rue de Tolède, et, m'ayant ôté mon vieux chapeau de mendiant, ils découvrirent ma belle chevelure, qui donna un démenti éclatant à mon costume. Heureusement ils s'arrêtèrent dans un cabaret

pour boire; alors, tandis qu'ils buvaient, je confiai mon salut à mes jambes, et ma réputation à ma bonne poitrine, et je fis si bien des unes et de l'autre, que les sbires restèrent ébahis derrière moi, comme le chien de Ganimède à la vue de l'aigle ravisseur.

Bientôt après, Marfise eut la fantaisie de me faire une chemise avec une garniture jaune brodée, comme il vous souviendra que c'était alors la mode. Elle m'annonça sa résolution par ce billet : « Si tu ne crains pas, Fernando, que dame Dorothée te fasse une querelle à propos d'une chemise que je te brode, permets-moi de te l'envoyer. Je mérite bien que tu me fasses ce plaisir, par tout le sang que j'ai versé de mes piqûres, charmée d'avance de l'idée de t'en voir paré. Cependant si elle devait être un sujet de brouillerie entre vous, je ne l'achèverais pas : je ne veux point t'occasionner de tracasseries; je serais jalouse de la peine que te coûterait ton raccommodement. »

A ces exigences jalouses et à cette recherche dans les vêtemens, j'opposais ma modestie; car, quoique je me mette d'ordinaire avec soin, je n'ai jamais songé à me faire remarquer par-là. Effectivement, si la jeunesse peut faire excuser bien des choses, l'envie n'en épargne aucune, elle s'en prend à l'habit comme à l'esprit, et les hommes les plus exposés à ses morsures sont ceux qui joignent à quelque talent les agrémens de la personne. J'eus beau dire, Marfise l'emporta : la chemise achevée, elle me l'envoya par une esclave, avec un billet. Oh! que de précautions ils exigent les billets! La nuit venue, j'écrivis à Dorothée, et je mis la lettre dans la même poche où j'avais déjà mis celle de Marfise, après l'avoir lue, et ce fut cette dernière au lieu de l'autre que je donnai à Célie. Or, vous allez voir maintenant, César, si l'on n'est pas quelquefois heureux par malheur. Je me couchais à peine, pour attendre la matinée où Dorothée promettait de venir me voir (par le dernier billet que j'avais reçu d'elle et en échange duquel j'avais donné celui de Marfise), lorsque des coups à la fenêtre et la voix de Jules m'avertirent que Philippa et Célie étaient là. Je crus avoir passé toute la nuit dans cette imagination, et que c'était Dorothée qui arrivait au rendez-vous, lorsque Philippa et Célie entrèrent toutes les deux, me montrant le billet de Marfise, soutenant que le trait était de ma part un outrage volontaire, non une méprise, et ajoutant à cette accusation toutes les injures que put leur suggérer leur fureur ou leur permettre ma fierté. J'avouai mon tort, en niant seulement l'intention; mais, rien ne pouvant les satisfaire, je pris le parti de me consoler, et je rendis grace à la fortune, qui, par une voie si étrange, me vengeait de Dorothée.

De part et d'autre, les billets allèrent, les billets vinrent, et l'ultimatum auquel s'arrêta la colère de Dorothée fut que je lui donnasse la chemise ou qu'elle fût déchirée sous ses yeux. Une pareille satisfaction me sembla contraire à tous mes devoirs envers une femme aussi distinguée que Marfise, et la paix, dont je me souciais moins à chaque instant, ne pouvant être conclue à d'autres conditions, elle ne fut point conclue. O temps! ô fortune mobile! ô condition humaine! ô amour vengé!

Enfin, à la plus grande fête de l'année, je sortis paré de la chemise. Dorothée qui m'aperçut, ne pouvant de sa fenêtre s'assurer de la couleur des garnitures, descendit au milieu de la foule ébahie de l'éclat de sa parure, et vint à l'endroit où, avec d'autres amis, je me trouvais à la suite de Marfise et ne songeant plus guère à Dorothée. Vous rapporter notre explication serait vous fatiguer : elle parla avec jalousie, je répondis sans amour; elle se retira honteuse, et je restai vengé, surtout quand je vis ses larmes, qui n'étaient plus des perles, retenues sous ses paupières, comme pour ne pas tomber sur ce visage qui n'était plus un mélange assorti du jasmin et de la rose.

César. — Je ne croirais pas cela d'une autre bouche que la vôtre. Et vous persistez dans l'amour de Marfise?

Fernando. — De tout mon pouvoir. Elle a été le temple de mon refuge, et l'image au pied de laquelle j'ai imploré mon salut.

César. — Se peut-il qu'il ne reste en vous aucun vestige de l'amour de Dorothée?

Fernando. — S'il en restait, ce serait quelque chose de semblable aux cicatrices des vieilles plaies.

César. — Prenez garde à ne pas vous laisser abuser par la satisfaction de la vengeance, et que votre blessure mal guérie ne se rouvre. Si vous revenez à Dorothée, songez bien qu'il n'y a pas de mal qu'elle ne vous fasse : vous serez pour elle une Troie, une Numance, une Sagonte.

Fernando. — J'y prendrai garde, bien que je ne pense pas que Dorothée puisse m'être aussi hostile, lors même que j'en viendrais à ce degré d'infortune.

César. — Et Dorothée n'a-t-elle pas fait de nouvelles démarches pour se réconcilier avec vous?

Fernando. — Elle a réitéré les premières.

César. — Et que lui avez-vous répondu?

Fernando. — Une lettre plus obscure que les vers de Lycophron, afin qu'elle la lût et ne la comprît pas, à peu près comme la poésie de ce temps-ci, que n'entendent pas ses propres auteurs. Faites-moi une grace, César.

César. — Je suis votre ami jusqu'aux autels; en quoi puis-je vous servir?

Fernando. — Construisez une figure astrologique, afin que nous voyions quelle issue pronostiquent ces évènemens.

César. — Les interrogations là-dessus sont prohibées, et rien de plus juste; mais j'ai déjà un thême de votre naissance tout tracé, et il ne me reste plus qu'à l'examiner. Je m'en vais de ce pas chez moi, et, si je ne reviens vous voir ce soir, je serai ici sans faute demain matin...

Jules. — Puisque voilà César parti, à quoi bon donner dans ces pronostics, et si tu reconnais tout cela pour mensonger, pourquoi t'en informer?

Fernando. — Parce que je suis du nombre infini des sots curieux qui brûlent de savoir. Mais, si je te dis que je n'y crois pas, que veux-tu de plus?

JULES. — Je voudrais que tu ne fusses pas curieux de ce que tu ne crois pas.....

César revient en effet, comme il l'a promis, apportant à don Fernando la prédiction que celui-ci a demandée. Cette prédiction remplit toute la huitième scène, sans se rattacher par le moindre rapport à l'action proprement dite, dont elle ne fait que suspendre et retarder un moment la conclusion. C'est de toute la pièce le passage qui en est, au point de vue de l'art, la licence la plus absurde, et qui en détermine le plus positivement le caractère et le but exceptionnels.

FERNANDO. — Quoi! les évènemens annoncés par cette figure sont si tristes, que vous hésitez à me les dire?

CÉSAR. — Oui, si tristes.... Cependant j'en parlerai, mais seulement par curiosité, en laissant de côté tout ce qui touche au respect dû à Dieu. Sachez, don Fernando, que vous serez cruellement persécuté par Dorothée et sa mère dans la prison où vous serez détenu; au sortir de cette prison, vous serez exilé du royaume. Peu de temps avant cette condamnation, vous ferez la cour à une demoiselle qui se prendra d'amour pour vous et pour votre renommée; vous contracterez avec elle un mariage qui satisfera peu vos parens respectifs, et elle vous accompagnera avec beaucoup de foi et de constance dans votre bannissement; elle mourra au bout de sept ans, vivement regrettée par vous. Vous reviendrez alors à la cour, où vous trouverez Dorothée veuve, qui vous offrira sa main, mais inutilement, votre honneur pouvant plus sur vous que sa richesse, et votre vengeance étant plus forte que son amour.

FERNANDO. — Étranges destinées!

CÉSAR. — Vous êtes en effet bien infortuné en amour! Sachez que ce sera pour vous la cause de grandes traverses. Gardez-vous bien surtout d'une certaine personne qui tâchera de vous ensorceler; mais, dans une autre condition que votre condition actuelle, vous pouvez échapper au péril à force de prières, et plaise à Dieu, Fernando, que vous vous comportiez de telle manière que votre volonté triomphe de vos étoiles! Cependant je ne vous tiens pas pour sauvé si vous persistez dans votre projet de pousser à bout la jalousie de Dorothée, en vous donnant tout entier à Marfise; car, bien que Juvénal ne le dise pas, il n'y a point d'animal, si sauvage soit-il, qui se complaise plus à la vengeance que la femme.

FERNANDO. — Je sais bien que la paix de mon ame exige que j'abandonne pour quelque temps ma patrie; c'est pourquoi je projette de quitter les lettres pour les armes, dans cette expédition que notre roi prépare contre l'Angleterre. Mais, puisque vous avez prononcé le nom de Marfise, comment n'est-il pas question d'elle dans tous ces pronostics que vous venez de faire?

CÉSAR. — Je m'étonne de vous entendre demander avec tant de curiosité des choses auxquelles vous ne croirez pas en les apprenant.

FERNANDO. — Nous savons déjà que vous ne pouvez rien trouver dans les étoiles qui ne dépende de la première de toutes les causes. Parlons donc de Marfise, en nous en remettant, comme nous le prescrit la vraie loi que nous professons, à la sagesse suprême, de la connaissance de l'avenir, et à l'omnipotence divine, de la disposition des évènemens.

CÉSAR. — Eh bien! cela convenu, je vous dirai, Fernando, que Marfise se mariera pour la seconde fois à un homme qui sera envoyé hors du royaume avec un honorable office. Elle tardera peu à devenir veuve, et, se remariant avec un homme de guerre de notre pays, elle sera terriblement malheureuse.

FERNANDO. — En quoi?

CÉSAR. — Son mari la fera mourir de la jalousie que lui inspirera un de ses amis.

FERNANDO. — Que vous êtes tragique! que vous êtes cruel! et que fâcheusement vous avez marqué les aspects de ce quadrangle! N'y a-t-il rien qui puisse prévenir de tels évènemens? Oh! je ne vous ferai plus de questions de ma vie. O mon Dieu, quel mal vous me faites! Marfise morte, et loin de la patrie!

CÉSAR. — Oh! comme le mensonge qui flatte est mieux venu que la vérité! Si je vous avais prédit, à vous, un héritage de cent mille ducats, et pour Marfise quelque beau titre, tout en tenant fausse la prédiction, vous m'en auriez su gré.

FERNANDO. — J'ai beau savoir que tout cela est incertain, je ne puis revenir à moi. Le cœur est lâche quand il aime, et le doute est puissant dans l'attente du mal. Moi en prison! moi en exil! Marfise morte!

CÉSAR. — Laissez, Fernando, laissez là ces sottes imaginations, et allons à la messe...

Considérée comme expédient, comme procédé dramatique, cette prédiction est on ne peut plus étrange, et l'on n'en trouverait probablement pas un second exemple dans toute l'histoire du théâtre. Tâchons d'entrer, s'il se peut, dans les motifs et les conséquences d'une fiction si extraordinaire. Par cette fiction, Lope de Vega, s'associant en quelque façon à ses principaux personnages, les a transportés en imagination fort au-delà des limites du drame, dans des relations nouvelles, qui ne sont néanmoins que la conséquence plus ou moins éloignée des relations antérieures établies dans la pièce même; il a introduit un appendice historique dans une composition dramatique. Les personnages qui apparaissent sous ce nouvel aspect sont Fernando, Dorothée, Theodora sa mère, et Marfise. Le poète laisse de côté don Bela et Gherarda; ils sont morts dans le simulacre de tragédie qui précède, et Lope n'en avait plus que faire. Du reste, de ceux même qui figurent dans la prédiction, il ne parle que de la manière la plus fugitive et la plus sommaire;

dans tout ce qu'il dit d'eux, il n'y a pas un mot qui prétende à éveiller la curiosité, qui soit l'indice d'une velléité poétique. Il n'y a, dans tout cela, relativement à Lope, qu'une chose évidente : c'est qu'il regarde les personnages auxquels s'applique sa prédiction comme des personnages réels, c'est qu'il se constitue en relation avec eux, c'est qu'il prend à leurs actions une sorte d'intérêt personnel. Ici comme dans le drame, et bien plus encore que dans le drame, il y a entre Fernando et Lope de Vega une identité impossible à méconnaître; ici, bien plus que dans le drame, les incidens se présentent avec une évidence d'individualité qui exclut tout soupçon d'invention romanesque ou poétique. Ici enfin, il y a des preuves de fait pour confirmer les vraisemblances morales et littéraires. Pour procéder avec méthode dans ma démonstration, je crois nécessaire d'abord de résumer et de préciser aussi sommairement que possible les faits rapportés ou impliqués dans la prédiction dont il s'agit.

Après sa rupture avec Dorothée, Fernando se mariera avec une jeune personne, qui se prendra d'amour pour lui et pour sa renommée naissante. — Quand il sera marié, Dorothée et sa mère se concerteront pour se venger de lui et le persécuter. — Par suite de ces persécutions, Fernando sera emprisonné et exilé de Madrid. — Il sera accompagné et soigné dans son exil par sa femme, qu'il perdra la septième année de son mariage. — Il suivra comme simple soldat l'expédition de l'Armada contre l'Angleterre. — Fernando aura à se garder des piéges d'une séductrice, et finira par changer de condition. — Marfise sera deux fois mariée en pays étranger, et son second mari la fera mourir à force de jalousie. — Dorothée, veuve, proposera de nouveau sa fortune et sa main à don Fernando, qui les refusera. — Entre plusieurs puissans patrons, il en aura un plus constant et plus affectionné que les autres. Pour admettre les particularités enveloppées dans cette prophétie comme des fictions, des traits romanesques, jetés dans *la Dorothée* en guise de moyens dramatiques ou par caprice, il faudrait je ne sais quel vice, quelle infirmité d'imagination que je ne puis combattre, ne sachant point me les figurer. Ces incidens, je le répète, sont tous des faits réels, qui rentrent tous plus ou moins directement dans la biographie de Lope. La prédiction qui les embrasse, et dont ils ressortent tous avec plus ou moins de saillie, n'est qu'une continuation irrégulière et capricieuse du premier projet de Lope, de représenter sous forme de drame les aventures de sa jeunesse. C'est toujours de lui-même qu'il parle, sous le nom de Fernando; c'est toujours à lui qu'aboutissent les fils par lesquels les destinées de Marfise et de Dorothée se prolongent plus ou moins hors de l'action dramatique. La seule différence, c'est que dans l'appendice prophétique les faits sont plus rapprochés que dans le drame.

Et d'abord, ce qui est vaguement prophétisé du mariage de Fernando n'est que l'indice sommaire du premier mariage de Lope. A peine affranchi du joug de Dorothée, c'est-à-dire vers 1584, Lope de Vega entre au service du

duc d'Albe, avec lequel il s'établit à Alava. De là, soit pour les affaires du duc, soit pour les siennes propres, il faisait de fréquens voyages à Madrid; ce fut dans l'un de ces voyages qu'il connut Isabella d'Urbina, fille de don Diego d'Urbina, gentilhomme de la cour de Philippe II. Promptement épris d'elle, il lui fit la cour, la célébra dans ses vers et l'épousa. A peine marié, et heureux par son mariage avec Isabella d'Urbina, Lope de Vega, comme Fernando, fut poursuivi par la justice et jeté en prison, d'où il ne sortit qu'en vertu d'un jugement qui le condamnait à l'exil. Il y a, dans les circonstances et dans les causes de cet emprisonnement et de l'exil qui le suivit, une certaine obscurité dont les biographes de Lope ont à peine tenu compte et qu'ils n'ont jamais éclaircie. C'est une sorte d'énigme qu'il est probablement impossible de deviner aujourd'hui, et ma tâche n'exige pas que je l'essaie. Il me suffit de rappeler le fait dans sa généralité; il n'y en a pas, dans la vie de Lope de Vega, de plus important ni de mieux constaté.

Par une autre réticence, qui tient, selon toute apparence, à la première, aucun des biographes de Lope n'a, que je sache, nommé les auteurs de sa persécution et de son exil. Dans l'appendice prophétique du drame, Dorothée et sa mère sont expressément désignées comme les ennemies et les persécutrices de Lope, et comme l'ayant dénoncé à la justice par des motifs de vengeance personnelle. Lope devait en savoir là-dessus plus que personne, et ce que d'autres purent dissimuler par scrupule et par ménagement pour lui, il n'hésita pas à le déclarer plus d'une fois et sous plus d'une forme, comme nous le verrons tout à l'heure.

Il est prédit, dans le drame, que la jeune épouse à laquelle Lope devait être arraché par les persécutions de la justice sera pour lui la consolatrice la plus tendre, l'accompagnera courageusement dans son exil, et y mourra dans la septième année de son mariage. Ces assertions que Lope ne fait ici qu'énoncer sommairement et sèchement, il les a développées et justifiées dans plusieurs de ses poésies diverses, et spécialement dans une assez longue pièce sur la mort d'Isabella d'Urbina, adressée à don Antonio de Toledo, duc d'Albe. C'est une églogue dans laquelle Lope, sous son nom pastoral de Belardo, et son ami Pedro de Medinilla (sous celui de Lisardo), déplorent à l'envi la mort de doña Isabella sous le nom d'Élisa. Ce n'est pas l'une des pièces de Lope où l'on remarque de nombreuses ni de grandes beautés poétiques; mais on y trouve un témoignage touchant de la tendresse de Lope pour Isabella, et quelques détails sur la vie de cette tendre femme, qui confirment, en les éclaircissant un peu, les paroles de la prédiction. Il y est dit qu'elle s'opposa à la mauvaise fortune de son époux, comme un roc aux fureurs de la mer. On y voit qu'elle habita quelque temps avec lui sur les bords du Tage, peut-être à Tolède, mais principalement sur les rives du Tormès, à Alava ou dans le voisinage. Enfin, il s'y trouve un passage duquel on pourrait conclure que Lope était éloigné d'Isabella lorsqu'elle fut atteinte du mal dont elle mourut, et qu'en la rejoignant il la trouva déjà morte ou mourante. L'époque

de sa mort n'est nulle part précisée par Lope; mais on pourrait aisément s'assurer qu'elle s'éloigne peu du terme marqué par la prédiction.

Quant à la fameuse expédition de la grande Armada contre l'Angleterre, ce n'est point sous forme de prophétie qu'il est dit que Fernando y prendra part en qualité de volontaire : c'est Fernando lui-même qui annonce d'avance comme arrêté dans sa tête le projet de faire cette campagne. Dans un autre endroit de son drame, Lope a déjà fait, par l'organe de Fernando, une première allusion à sa campagne dans la grande Armada. Cette allusion, qui n'était d'abord qu'indirecte et implicite, il la répète ici plus expresse et plus claire, et il n'est pas inutile d'observer qu'il y revient fréquemment, dans ses poésies diverses, avec un intérêt et une vivacité qui attestent combien il était fier de ce souvenir de sa jeunesse.

Parmi toutes ces prédictions relatives à Fernando, et qu'il est indispensable d'appliquer à Lope de Vega, il en est une qui ne manque pas d'intérêt, bien qu'un peu plus obscure que les précédentes. Je crois devoir la répéter telle qu'elle sort de la bouche de César. « Il est vrai, Fernando, vous avez la fortune bien contraire en amour. Apprenez que de cruelles traverses vous attendent de sa part, et gardez-vous bien de certaine femme par laquelle vous serez ensorcelé. Du reste, vous vous sauverez de tout par vos prières et en changeant de condition. » Il s'agit ici de deux faits distincts, mais présentés comme ayant l'un avec l'autre une certaine connexion. Pour ce qui est du changement de condition, il ne peut y avoir d'incertitude : c'est indubitablement à l'entrée de Lope dans le sacerdoce qu'il est fait allusion dans la prophétie. On ne peut dire avec la même assurance quelle fut cette femme qui lui tendit des piéges par ses séductions, mais il est plus que probable que ce fut doña Maria de Luxan. Il est constaté qu'en 1605, aussitôt après la mort de sa seconde femme, Juana de Guardio, Lope se lia intimement avec doña Maria sans l'épouser et en eut deux enfans, une fille et un fils. La première, Marcela, à peine âgée de quinze ans, prit le voile dans un monastère de religieuses trinitaires; le second, Lope Félix Carpio y Luxan, périt à l'âge de quinze ans, dans le service de la marine, où il venait d'entrer. Ces amours de Lope avec doña Maria furent les dernières : capable encore d'être tenté par le monde, il y renonça, et partagea le reste de sa vie entre les devoirs du sacerdoce et la poésie.

Mais revenons à l'analyse du drame; il suffira de quelques mots pour la terminer.— Ayant perdu tout espoir de regagner le cœur de Fernando, Dorothée cède d'abord à sa douleur et s'abandonne à des lamentations touchantes, qui contrastent singulièrement avec les efforts et les plans de Fernando pour se dégager de ses chaînes. A la fin cependant, emportée par un mouvement de désespoir, elle déchire un portrait de Fernando qu'elle tenait à la main; puis, encouragée par Célie, sa confidente, elle se met à brûler à la flamme d'une lampe les lettres, les billets, les pièces de vers qu'elle a reçus de Fernando, ne pouvant s'empêcher d'en relire à la dérobée des traits, des pages ou des

lignes, avec le même accompagnement de larmes et de soupirs, et malgré toutes les impatiences de Célie. Au milieu de l'incendie survient Gherarda, d'abord charmée quand elle en sait l'objet, mais bientôt détrompée par la confidence que Dorothée lui fait du véritable état de ses sentimens.

DOROTHÉE. — Ah! mère, à quoi sert de dissimuler avec toi? La vérité est que je me meurs. Mais que faire avec un traître qui m'a trompée, qui m'a réduite à l'aimer, en attendant l'occasion de se venger à propos de don Bela?

GHERARDA. — Mais don Fernando étant si pauvre, qu'en voulais-tu faire?

DOROTHÉE. — Sa figure, son esprit, son amour, ses tendres manières, tout cela avait formé en moi un lien qu'il faut rompre pour m'en dégager.

GHERARDA. — Que de sottises tu as apprises avec ce Fernando! Mais enfin, si tu te trouves dans l'état que tu dis, il faut te guérir et te venger.

DOROTHÉE. — Et comment?

GHERARDA. — Que me donnes-tu? Je t'amène l'infidèle soumis comme un mouton.

Là-dessus, Gherarda laisse entrevoir qu'elle sait un peu de sorcellerie qu'elle est prête à mettre au service de Dorothée; mais celle-ci recule d'horreur à la proposition. Les choses en sont là, lorsqu'arrive à son tour Laurencio, le serviteur de don Bela; il apporte à Dorothée un billet avant-coureur d'un désastre imminent. Dorothée, restée seule avec Célie après le départ du valet, se livre d'abord à quelques réflexions mélancoliques, et finit par s'égayer un peu en chantant au son de la harpe des vers de sa composition. Elle est interrompue par Gherarda, qui revient ivre, se traînant à peine, d'un déjeuner que lui a offert une de ses amies. C'est une scène de ce genre que les Espagnols nomment *picaro;* il y règne la gaieté la plus originale et la plus bouffonne. Bientôt Laurencio revient de son côté, mais fort mélancolique, et apportant la nouvelle imprévue de la mort de don Bela. Cette nouvelle a pour moi toutes les apparences d'un fait réel, et, dans ce cas, elle offrirait un échantillon curieux des mœurs et de la police de Madrid vers la fin du XVI[e] siècle. Don Bela avait un superbe cheval arabe nommé *Pied-de-Fer,* que deux gentilshommes de ses voisins avaient bien voulu lui faire l'honneur d'emprunter pour briller dans une fête publique, et qu'il avait été obligé de leur refuser, l'animal ayant été blessé au ferrage. Les deux gentilshommes, tenant son refus pour une offense, le défient d'abord par un billet, après quoi ils se présentent tous les deux à sa porte, pour s'expliquer avec lui sur son procédé. Il descend seul, en robe de chambre et sans armes; les deux frères se jettent sur lui, et il tombe en pleine rue, victime d'un véritable assassinat.

On se figure aisément le trouble que cette nouvelle jette dans la maison. Dorothée s'évanouit; Gherarda, ivre, s'agitant et se démenant pour la secourir, se laisse tomber dans la cave, et la pièce finit dans les lamentations

qui se confondent au sujet de cette double mort. C'est sans doute à raison de ce dénouement que Lope a donné à son drame le titre d'*action tragique;* il ne s'agit pas ici d'examiner si ce titre convient, ni jusqu'à quel point l'assassinat de don Bela et la chute de Gherarda dans la cave sont des incidens dramatiques dignes d'être pris au sérieux.

Les passages de ses poésies diverses où Lope de Vega parle de lui-même ne sont pas à beaucoup près les seuls qu'on puisse appliquer à l'interprétation de son drame. Il en est plusieurs autres qui offrent des allusions plus ou moins précises, plus ou moins curieuses, à des faits développés dramatiquement dans *la Dorothée*. Je me bornerai à en citer deux, les plus importans selon moi et les plus significatifs de tous. Le premier se rencontre dans une épître fort intéressante de Lope à don Antonio de Mendoza.

« Dans mes tendres années, je quittai mon pays et mes parens pour affronter les rigueurs de la guerre, et, abordant par la mer profonde les royaumes étrangers, je servis d'abord de l'épée avant de consacrer ma plume aux tendres illusions. Mais à peine entré dans la carrière des armes, mes goûts m'en détournèrent, et les muses me firent une plus douce vie; je ne leur résistai pas, j'étais né plein d'elles. Et le fils de l'oisiveté, l'amour, m'inspira à la fois désirs et vers, l'amour en âge tendre, dont les triomphes aboutissent à *l'exil et à la tragédie,* avec plus de souvenirs que n'en peuvent effacer deux Léthés. »

Ces vers ne sont pas exempts de vague ni d'obscurité; il n'y a pas pourtant deux manières de les entendre. Les deux premiers tercets se rapportent indubitablement à une première campagne que Lope dut faire à l'âge de quinze ans, et dont les biographes n'ont rien dit. Les deux tercets suivans sont également une allusion certaine et même une allusion vive et pittoresque, bien qu'un peu trop concise, à ces amours de sa jeunesse qui devaient être pour lui le sujet d'un drame.

Parmi les poèmes divers dans lesquels Lope de Vega a retracé quelques souvenirs de sa vie, il en est un qui jette une lumière plus vive encore, tant sur l'ensemble de sa biographie que sur l'épisode dont il s'agit ici. Ce poème, intitulé *Philomela,* est tout ce que l'on peut imaginer de plus bizarre pour le motif et pour la forme; il se divise en deux parties, sinon indépendantes l'une de l'autre, au moins très distinctes. La première est un récit des aventures et des infortunes mythologiques de Philomèle et de sa métamorphose en rossignol. La seconde, la seule qui nous intéresse ici, est un récit allégorique, dans lequel Lope de Vega, transformé en rossignol, chante sa vie entière, depuis sa naissance jusque vers ses dernières années. Il raconte son origine asturienne, sa naissance à Madrid, les jeux de son enfance, ses premières études et ses premières amours, et tout cela il le raconte, ou, pour mieux dire, Philomèle le chante, avec une certaine suite et des détails pittoresques souvent pleins de grace et de poésie. Je me bornerai aux traits qui se rapportent à sa liaison avec cette jeune enchanteresse déjà connue de

nous sous le nom de Dorothée, et qu'il va nommer Élise, sans qu'il puisse y avoir la moindre incertitude sur l'identité des deux personnages.

« Déjà le printemps ranimait dans les rudes troncs des arbres dépouillés leurs ames verdoyantes; les oiseaux donnaient de la musique aux fleurs, et une fontaine babillarde contait leurs amours à la nuit, lorsqu'une nymphe cruelle de la verte forêt, une nymphe que j'aimais, et que puisse l'amour changer en écho, m'abandonna pour un autre oiseau plus grand et plus brillant. C'était un oiseau des bocages qui se dressent sur le Manzanarès comme des pavillons ombreux, un loriot, je pense, paré de plus riches plumes et de plus vives couleurs que moi, mais ne chantant pas si mélodieusement ses amours, bien que les chantant d'or. La nymphe se nommait Élise, et elle était si ravissante et si belle, que le soleil l'avait choisie pour son étoile. Je me vengeai d'elle en aimant Nise, Nise qui m'adorait, et pour laquelle je chantais tous les jours aussitôt que l'aube se levait entre ses deux sourcils. Elle, de son côté, pour satisfaire à son courroux, ordonna à un chasseur de me prendre dans ses filets. Il me prit, et, sans que j'eusse en rien failli, m'arrachant de mon nid natal, il me retint longuement dans sa prison, car jamais captivité ne fut courte; et, comme il arrive parfois aux juges de se laisser tenter par la colère, par l'avarice ou la faveur, une vengeance d'amour travestie en justice vint à bout, par d'iniques imputations, de m'exiler de mes forêts et de mes prairies. Je pris alors en pleurant congé des bergers et des troupeaux, qui pleurèrent aussi, une fois surtout qu'ils m'entendirent chanter, avec plus de soupirs et de gémissemens que de paroles, cette chanson douloureuse : *Pour cette fois seulement*, etc. »

Si bizarre qu'il soit dans la forme, ce morceau ne laisse pas d'être précieux pour la biographie de Lope de Vega; il n'est pas douteux que toutes les aventures chantées par sa *Philomèle* ne soient le récit allégorique, parfois suffisamment circonstancié, des siennes propres, et ce que je viens de traduire touche dans le vif à l'histoire de ses jeunes amours. La nymphe qu'il aime et qui le trahit ne peut être que Dorothée. Le loriot, cet autre oiseau de brillant plumage et qui chante assez mal ses amours, bien qu'il *chante d'or*, est la figure bien caractérisée de don Bela. Le premier mariage de Lope fut effectivement une espèce de vengeance qu'il tira de ce qu'il nommait la trahison de Dorothée. Ici comme dans le drame et dans l'appendice prophétique qui le termine, Dorothée est expressément désignée comme la cause immédiate de l'emprisonnement et de l'exil du poète; elle se venge d'avoir été abandonnée pour Isabelle d'Urbina. Que cette imputation de Lope soit vraie ou non, je n'ai ni envie ni besoin de la garantir; mais elle est grave, et Lope la répète sous deux formes très disparates et dans deux situations très distinctes : elle se rattache à l'évènement le plus fâcheux de sa vie, à son exil de sept ans; il n'en faut pas tant pour la rendre très significative quand il s'agit de déterminer les rapports qu'il peut y avoir entre les ouvrages du poète et les accidens de sa vie. Enfin, il n'est pas jusqu'à ce congé que Lope dit ici

avoir pris des bergers et des troupeaux de son pays natal qui n'offre quelque intérêt comme détail biographique. Lope achevait pour le duc d'Albe son roman poétique de *l'Arcadie*, lorsqu'il se rendit en exil, et il inséra dans ce roman un chant très gracieux sur son départ. Ce chant forme entre *la Dorothée* et le roman de *l'Arcadie* un point de contact d'autant plus remarquable, qu'il provoque assez naturellement un soupçon de quelque intérêt pour l'histoire du drame. On sait que le roman de *l'Arcadie* n'est qu'un récit sérieux et détaillé des jeunes amours du duc, sous le nom pastoral d'Amphryse, avec une grande dame de la cour sous celui de Belisarde. Or, il se peut très bien que la fantaisie d'écrire sa biographie dramatique soit venue à Lope tandis qu'il s'essayait à une œuvre du même genre, à la biographie pastorale du duc.

Ce n'est pas, on le voit, sur quelques traits superficiels, c'est sur un ensemble de preuves nombreuses et variées que s'appuie mon opinion. J'aurais pu prolonger et multiplier encore ces rapprochemens entre les fictions supposées de *la Dorothée* et les faits réels de la vie de Lope de Vega; mais les passages que j'ai cités me paraissent plus que suffisans pour constater l'intention toute personnelle, tout individuelle, dans laquelle Lope écrivit ce drame. Nous pouvons maintenant suppléer au silence volontaire ou forcé des biographes sur les amours du poète. Cette lacune importante, c'est lui-même qui l'a comblée. *La Dorothée* est toute l'histoire de sa jeunesse : c'est une révélation précieuse sur une des périodes les plus dramatiques et les moins connues de sa vie.

FAURIEL.

MISÉ BRUN.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

IV.

Deux mois environ s'étaient écoulés, on était à la fin de septembre. époque des vacances du parlement et de l'Université. La noblesse de robe était dans ses terres, la haute bourgeoisie habitait ses maisons de campagne, et les étudians des trois facultés se délassaient aussi, aux champs, des travaux de l'année scolaire. La ville d'Aix, à peu près déserte, attendait dans une morne inaction que novembre lui ramenât sa magistrature, ses riches bourgeois et la jeunesse tout à la fois studieuse et turbulente qui fréquentait ses écoles. Aussi le jour de la rentrée du parlement était-il vivement désiré par les gens de boutique et les petits bourgeois que les hautes classes faisaient vivre, et dont l'industrie chômait pendant les vacances.

Pendant cette morte-saison, le vieux Brun, qui depuis le mariage de son fils n'était pas retourné à la ville, entra inopinément, un matin, dans la boutique de Bruno Brun. C'était un petit vieillard sec et sen-

(1) Voyez la livraison du 1er septembre.

tencieux, fort pénétré de la bonne renommée qu'il avait acquise par soixante ans d'une vie exemplaire et d'une irréprochable probité. Intelligent, laborieux et doué de l'esprit d'ordre qui répare les mauvaises affaires et fait fructifier les bonnes, il avait nourri et élevé une famille nombreuse, dont le dernier enfant, qui était Bruno Brun, avait survécu seul, et après avoir amassé un petit bien qui suffisait à le faire vivre, il s'était retiré, laissant son fils en voie de prospérité et lui abandonnant tout-à-fait la direction du commerce d'orfèvrerie que la famille Brun exploitait depuis quatre générations.

— Eh bien! Bruno, dit le vieillard après avoir embrassé sa sœur et sa belle-fille, serré la main de son fils et reçu l'accolade de Madeloun, eh bien! comment vont les affaires?

— Tout doucement, mon père, répondit l'orfèvre; on ne vend rien pour le moment.

— Ça ne m'étonne pas; depuis le jour de saint Lazare jusqu'à celui de la rentrée du parlement, on pourrait fermer boutique; mais, après la messe du Saint-Esprit, les bénéfices recommencent. En attendant, on se contente de petits profits. Gagnes-tu quelque chose sur la fonte des galons?

— Je n'en sais rien, mon père; je verrai à la fin de l'année, répondit tranquillement Bruno Brun.

Le vieil orfèvre fit un geste de mécontentement à ce mot, et, se levant en silence, il alla dans la boutique, où son fils le suivit. Madeloun, qui, pour le moment, gardait le comptoir, revint trouver les deux femmes dans l'arrière-boutique.

— Bonne sainte Vierge! dit-elle, mon maître a ouvert le coffre de la belle orfèvrerie, le tiroir des montres, l'armoire des ornemens d'église, et il n'a pas l'air content.

— Depuis trois ans, Bruno n'a point fait d'inventaire, dit misé Marianne; je ne suis pas fâchée que son père mette ordre à cela.

Un moment après, le vieux Bruno rentra dans l'arrière-boutique, le visage pâle et bouleversé; l'orfèvre le suivait tout tremblant.

— Je te dis que je n'ai pas besoin de visiter tes livres pour voir où en sont tes affaires, dit le vieillard en s'asseyant. — Madeloun, va pousser le loquet de la boutique et reste au comptoir. — Ma sœur, ma belle-fille, ajouta-t-il en se tournant vers les deux femmes qui le regardaient d'un air surpris et effrayé, il faut que vous sachiez la vérité : les affaires de Bruno, qui sont aussi les vôtres, vont mal. Il n'y a pas trois cents livres chez lui, et du 1er au 15 du mois prochain il doit payer près de deux mille livres.

— Je ferai d'autres billets, dit l'orfèvre; j'ai du crédit.

— Par les cornes du diable, voilà une grande idée! interrompit le vieux Bruno, hors de lui à ce mot; c'est de l'argent qu'il faut faire, et non pas des billets, de l'argent! entends-tu bien?

— Oui, mon père; mais pour cela il faut vendre, et, à moins que j'aille trouver les juifs...

— Tais-toi, interrompit encore le vieillard, tais-toi; tu n'as ni prudence, ni jugement, ni ressources dans l'esprit, ni résolutions dans l'ame. Comment! tu ne vois pas d'autre moyen de te tirer d'affaire? tu ne trouves aucun expédient, rien absolument?

Et comme Bruno Brun hochait la tête d'un air confus et semblait réfléchir, le vieux Brun ajouta en haussant les épaules :

— Tiens, voilà Madeloun qui te dira comment on peut vendre en vingt-quatre heures pour deux ou trois mille livres de montres et de joyaux, sans avoir affaire à cette postérité de Judas qui donne son argent au poids de l'or.

— Oui, je le sais, s'écria la servante en se redressant comme un invalide au souvenir de ses campagnes; une fois, à la foire d'Apt, nous avons vendu dans une après-midi pour douze cents écus de marchandises.

— C'est cela même. Quand le chaland ne vient pas, il faut l'aller trouver, reprit le vieux Brun d'un ton de décision et d'autorité. Le jour de saint Michel, il y a une grande foire à Grasse; Bruno, tu feras deux caisses, l'une d'horlogerie, l'autre d'orfévrerie et de bijoux, et tu iras tenir boutique là-bas pendant trois jours. Ta femme t'accompagnera pour t'aider à la vente. Moi, je resterai ici et garderai la maison avec ma sœur et Madeloun; les vieilles gens ne sont plus bons qu'à cela.

— Et à tirer d'affaire par leurs conseils ceux qui manquent d'expérience, de sagesse et de jugement, ajouta d'un air rogue la tante Marianne.

— Il s'agit d'emballer aujourd'hui même la marchandise et de partir après-demain, continua le vieil orfèvre; nous n'avons pas de temps à perdre. Allons, Bruno, à la besogne!

L'orfèvre obéit sans observations; mais on voyait clairement, à son air inquiet et effaré, que l'idée de ce voyage lui plaisait fort peu, et qu'il l'entreprenait avec toutes sortes de craintes et de mauvais pressentimens. Il n'osa rien manifester à son père; mais, en allant et venant, il dit à la tante Marianne : — Je devrais faire mon testament et me mettre en état de grace avant de partir; les chemins ne

sont pas sûrs du côté où nous allons; on n'entend parler que des vols et des assassinats commis sur cette route par la bande de Gaspard de Besse.

— Ce n'est pas ta faute, mais tu es poltron comme une poule aveugle, répliqua dédaigneusement la vieille fille; va, sois tranquille, ton père a parcouru vingt ans les grands chemins sans faire jamais aucune mauvaise rencontre.

— Et Rose? qu'en ferai-je là-bas, bonté du ciel! Une femme qui ne peut pas se montrer sans que tout le monde la regarde! C'est gênant, et sur un champ de foire surtout, au milieu de tous ces fainéans, de tous ces débauchés qui fréquentent ces endroits-là. Si j'avais épousé la fille de misé Magnan, je ne me verrais pas dans de tels embarras.

De son côté, la jeune femme était dans une agitation extrême; la seule pensée de sortir encore une fois de son immobilité, de revoir les champs, de respirer le grand air, faisait bondir son cœur de joie. Madeloun aidait, en soupirant, l'orfèvre, et considérait d'un œil attristé ces préparatifs de départ qui lui rappelaient ses anciennes caravanes.

— Nous avons été deux fois à Grasse, dit-elle avec emphase; c'est un paradis terrestre; on ne voit que fruits et que fleurs. Les bourgeois y sont riches, et ils paient comptant, sans marchander.

— Est-ce bien loin d'ici? demanda misé Brun.

— A trente-cinq lieues environ, sur la route d'Italie et touchant à la frontière.

— Du côté de Nice? près des bords du Var?

— A une demi-journée de marche, tout au plus.

— Ah! pensa misé Brun, c'est du côté de Galtières que nous allons!

Le vieux Brun et son fils se mirent à disposer dans des coffres solides les montres d'or et d'argent, les joyaux, les pièces d'orfévrerie, la meilleure partie, enfin, du fond de boutique qui faisait toute leur fortune, car la dot de la jeune femme y avait été employée.

— Bruno, je t'enverrai tantôt quelque part, dit tout à coup le vieux Brun; il faudra que tu ailles chez M. le marquis de Nieuselle.

— Oh! oh! fit l'orfèvre d'un air ébahi.

— C'est un homme des plus affables; comme je suis à un petit quart de lieue de Nieuselle, je me promène parfois dans la grande allée du château; à plusieurs reprises, j'ai rencontré M. le marquis et il m'a fait toute sorte de politesses. Ce matin même, comme je me

mettais en route, il s'est trouvé par hasard sur le chemin, et il m'a arrêté pour me demander où j'allais. Lui ayant répondu que je me rendais à Aix pour visiter mon fils, lequel tenait une des belles boutiques d'orfévrerie de la ville, il m'a fait l'honneur de me dire : Parbleu ! cela se trouve bien ; j'ai quelques emplettes à faire, j'irai vous voir demain. Or, tu sens que je ne veux pas qu'il vienne pour trouver la boutique dégarnie; tu iras le prier d'attendre ton retour.

— Tout de suite, mon père, répondit Bruno Brun, qui savait vaguement que le marquis avait une détestable réputation et des créanciers qu'il ne payait point, bien qu'il fût fort riche. Mais il n'eut pas le temps de faire cette prudente démarche, car au moment où il prenait son chapeau, Nieuselle entra dans la boutique, l'air suffisant, la tête haute, comme il avait coutume de se présenter partout.

— Bonjour, mon voisin, dit-il en donnant familièrement la main au vieux Brun, qui se confondait en témoignages de respect et se hâtait d'avancer une chaise; bonjour. Vous voyez que je suis homme de parole; au lieu d'attendre à demain, je viens aujourd'hui même.

— C'est bien de l'honneur pour moi, monsieur le marquis, répondit le digne homme; mais je suis mortifié de vous montrer la boutique dégarnie comme vous la voyez. Nous venons d'emballer ce que nous avons de plus beau.

— Ah! ah! est-ce que vous quittez le pays? vous ne m'aviez pas parlé de cela ce matin.

— Si vous aviez le temps de m'écouter, monsieur le marquis, je prendrais la liberté de vous expliquer la chose, répondit le vieux Brun.

— Parlez, parlez, dit Nieuselle en s'installant d'un air aisé et en affectant un ton de protection familière; vous êtes un brave homme, mon voisin, et je m'intéresse à tout ce qui vous regarde.

Alors l'ancien orfèvre raconta comment son fils et sa bru devaient aller à Grasse tenir la foire de Saint-Michel. Nieuselle écouta cette explication avec beaucoup d'attention et de patience. Il conserva le plus parfait sang-froid à l'aspect de Madeloun, qui, l'apercevant tranquillement assis au coin du comptoir, recula de trois pas avec une figure irritée. Ce qu'il venait d'apprendre modifiait le projet qui l'avait amené chez l'orfèvre. Quand il fut suffisamment renseigné, il se retira fort content de sa visite et l'esprit préoccupé d'un nouveau plan non moins hardi ni moins ingénieux que celui qui avait si déplorablement échoué à l'auberge du *Cheval-Rouge*.

Depuis près d'une année, le marquis de Nieuselle nourrissait pour

misé Brun un de ces féroces caprices que conçoivent les hommes corrompus et blasés, lorsque des obstacles à peu près insurmontables aiguillonnent leur convoitise. Cette fantaisie avait pris, chez lui, les formes d'une passion. Tous ses mauvais instincts s'étaient irrités à la poursuite d'un succès si difficile, et il avait depuis long-temps résolu de tout entreprendre, de tout risquer pour venir à bout de son dessein. Il fallait cependant l'audace, la folle et méprisable témérité d'un roué pour recourir aux moyens que méditait Nieuselle. Les privilèges de la noblesse n'allaient pas jusqu'à assurer de l'impunité celui de ses membres qui commettait un crime. Tous les coupables étaient égaux devant la loi, et le parlement de Provence avait récemment appliqué ce principe en condamnant à mort un grand seigneur dont le nom a encore, dans le pays, une horrible célébrité. A la vérité, il y avait beaucoup de chances d'échapper à la justice par l'incurie de ses agens subalternes; souvent les plus audacieux méfaits demeuraient sans châtiment, parce qu'on n'en découvrait pas les auteurs. Certaines localités isolées avaient acquis un triste renom par les attentats fréquens et toujours impunis qui s'y commettaient. C'était ce qui enhardissait Nieuselle. Il résolut de recommencer la tentative qui avait si mal réussi une première fois. Le hasard semblait amener des circonstances plus favorables; il y avait sur la route d'Aix à Grasse plusieurs défilés semblables aux environs de l'auberge du *Cheval-Rouge*, et des campagnes désertes où l'on ne risquait guère de rencontrer la maréchaussée. Le marquis eut la précaution de dire à tout le monde qu'il s'en retournait à Nieuselle, et vers le soir il prit avec ses deux confidens la route d'Italie.

V.

Le lendemain, au petit jour, une espèce de carriole, garnie en dedans avec un vieux lé de tapisserie et recouverte d'une toile cirée posée sur des cerceaux, était arrêtée à la porte de l'orfèvre. L'ancien orfèvre, aidé de Madeloun, achevait d'arranger les coffres sous la banquette où devaient s'asseoir les voyageurs. Misé Marianne, debout au seuil de la boutique, adressait ses dernières admonestations à la jeune femme, laquelle considérait d'un œil impatient et ravi le modeste équipage qui allait l'emmener. Bruno Brun regardait autour de lui d'un air de tristesse effarée, et semblait dire adieu, à son grand regret, aux tranquilles habitudes du logis. Un gros paysan qui devait

mener la carriole se tenait à la tête du cheval et sifflottait en faisant claquer son fouet.

— Vous voilà prêts; allons! dit le vieux Brun en se rangeant afin de laisser passer Madeloun, qui apportait une chaise pour remplacer le marche-pied. Mais la jeune femme s'élança légèrement à sa place sans s'aider de ce point d'appui, et dit en frappant dans ses mains avec une joie et une vivacité d'enfant : — Allons! allons! Bruno! il faut partir.

— Quelle évaporée! murmura la tante Marianne en présentant sa joue sèche au baiser d'adieu de l'orfèvre; ah! mon neveu, je n'eusse pas été de trop là-bas pour surveiller ta femme. Elle va se trouver bien exposée à ton côté. Enfin, à la garde de Dieu!

L'orfèvre fit un grand soupir en serrant une dernière fois la main de sa tante, celle de son père, et prit place près de misé Brun.

— Que Dieu conduise à bon port le marchand et la pacotille! dit le vieux Brun; allons, Michel!

Le rustre sauta sur le brancard en fouettant son cheval, la carriole partit au bruit retentissant de ses ferrailles, et traversa au petit trot les rues désertes. Mais en arrivant à la porte de la ville le cheval prit une allure moins glorieuse et manifesta l'invariable habitude qu'il avait d'aller au pas sur les grands chemins.

Misé Brun, qui avait témoigné au départ une satisfaction si animée, était devenue tout à coup silencieuse : l'aspect des champs au lever du jour, les ineffables harmonies qui résonnaient dans l'air, à mesure que la création entière s'éveillait, la frappaient d'une admiration mêlée d'attendrissement. Elle contemplait, dans une muette extase, les vastes horizons qu'elle avait si souvent rêvés à l'ombre des murailles qui lui laissaient apercevoir à peine un coin du ciel. L'orfèvre, renversé en arrière sur la lanière de cuir qui servait de dossier, semblait sommeiller malgré les cahots et le grincement des roues. Les beautés du paysage le frappaient très peu; il n'admirait rien dans la nature champêtre, qu'il n'avait guère vue du reste, et les aspects nouveaux qui se succèdent dans les contrées montagneuses ne le distrayaient pas de l'ennui de la route. Une fois, cependant, comme le chemin côtoyait un riche vignoble, il ouvrit ses yeux à demi comme pour regarder les ceps, qui ployaient sous des grappes semblables aux fruits de la terre promise.

Michel, le conducteur, s'apercevant de ce mouvement, lui dit avec admiration : Voilà du beau raisin de Malvoisie! L'orfèvre hocha la tête et parut réfléchir. Une demi-lieue plus loin, il rompit le silence

et répondit : Je crois que c'est du raisin muscat de Frontignan. Et après avoir fait cette profonde observation, il se rendormit.

Misé Brun passa cette première journée dans une sorte de ravissement; les ressorts paralysés de son ame se détendaient; le grand air, le mouvement, la jetaient dans une sorte d'ivresse douce et réfléchie; elle se sentait vivre avec bonheur dans cette atmosphère pure et lumineuse à laquelle ses regards n'étaient pas habitués. Il y avait dans ses sensations quelque chose de semblable à l'indicible joie du prisonnier qui passe des ténèbres éternelles de son cachot à la lumière du soleil.

Mais avant la fin du jour des pensées inquiètes se mêlaient déjà aux douces impressions du voyage. Une folle espérance s'emparait peu à peu de son cœur; il lui semblait qu'elle devait rencontrer encore une fois M. de Galtières, et qu'elle allait au-devant de lui sur ce chemin qui conduisait au lieu de sa naissance. Son cœur palpitait lorsqu'elle apercevait, sur la ligne blanche et poudreuse qui serpentait au flanc des collines ou s'allongeait dans les vastes plaines, un point noir qui grandissait rapidement, en venant à sa rencontre. Lorsqu'elle pouvait reconnaître enfin que celui qu'elle avait pris de loin pour un élégant cavalier était un pauvre colporteur monté sur un maigre roussin, ou bien un lourd villageois qui trottait fièrement sur son jumart, orné de grelots et de pompons de laine comme une mule andalouse, lorsqu'elle voyait combien elle s'était abusée, elle se détournait en souriant et en soupirant à la fois. Chaque nouvelle rencontre lui causait une nouvelle émotion; son cœur se plaisait à ce jeu, et allait au-devant de cette illusion, dont elle était si tôt détrompée.

Les grandes routes, à cette époque, étaient moins fréquentées et plus mal entretenues que nos plus humbles chemins vicinaux; il fallait une journée pour faire dix lieues à travers d'effroyables ornières et sur des pentes dangereuses, qu'il eût été imprudent de descendre autrement qu'au petit pas. Le surlendemain de leur départ, les voyageurs arrivaient à Fréjus, l'ancienne cité romaine, et ils avaient encore une forte journée de marche avant de se trouver enfin à Grasse.

Jusqu'alors, Bruno Brun avait poursuivi sa route sans paraître inquiet des mauvaises rencontres auxquelles il était exposé; mais, au moment d'entrer dans les solitudes montagneuses qui séparent les deux villes, il fut assailli tout à coup par des souvenirs peu rassurans. Les bois de l'Esterel avaient une effrayante célébrité; des bandes de malfaiteurs y avaient souvent trouvé, pendant des années entières,

un refuge contre la maréchaussée. En ce moment même, la bande du fameux Gaspard de Besse s'y était, disait-on, réfugiée, après avoir impunément désolé la Provence par ses brigandages. La célébrité terrible de ces lieux était passée en proverbe, et le peuple, dans son langage énergique et figuré, dit encor de nos jours, d'un homme qui se trouve dans un grand péril : — Il passe le pas de l'Esterel. De loin en loin à la vérité, la justice parvenait à s'emparer de quelque malfaiteur dont elle faisait clouer la tête dans ces dangereux défilés; mais ces trophées hideux épouvantaient bien plus les voyageurs que les bandits, et chaque exécution était suivie d'affreuses représailles.

Les voyageurs s'étaient arrêtés, pour la couchée, dans une auberge aux portes de Fréjus. Le gîte n'était pas magnifique, et malgré la pancarte, ornée d'une image des plus fantastiques, représentant l'adoration des rois, il était permis de soupçonner que l'hôtellerie des Trois Mages n'offrait pas des appartemens mieux décorés que les cabarets voisins auxquels une branche de pin servait simplement d'enseigne. Mais bien que le logis semblât peu achalandé, misé Brun vit avec quelque surprise que tous les fourneaux s'allumaient dans la cuisine, et que l'aubergiste s'agitait de l'air important et affairé d'un homme qui a du monde dans sa maison. L'espèce de bouge qui servait de salle à manger était désert cependant, et rien n'annonçait de nouveaux hôtes. Tandis que l'orfèvre, aidé de Michel, montait dans sa chambre, avec toute sorte de mystère et de précaution, les deux coffres qu'il n'eût pas été prudent en effet de laisser dans la carriole, misé Brun vint s'asseoir timidement au coin de la table et dit à l'aubergiste :

— Voilà bien des préparatifs; est-ce que vous attendez encor des voyageurs ce soir?

— Quand même mon propre père viendrait me demander un lit pour cette nuit, je serais obligé de le renvoyer, répondit le rustre en se rengorgeant, mon auberge est pleine.

— Mais vous n'aviez personne tantôt, quand nous sommes arrivés, puisque vous nous avez ouvert vos trois chambres, observa misé Brun.

— Il est vrai; mais un gentilhomme qui ne se plaisait pas dans l'auberge où il était descendu vient de prendre son logement chez moi, répliqua glorieusement l'aubergiste, il a avec lui un domestique et deux chevaux; ensuite il est venu un autre voyageur de moindre conséquence : j'ai du beau monde, comme vous voyez.

— Tant mieux, dit naïvement misé Brun.

Or, ces nouveaux hôtes, c'étaient le marquis de Nieuselle et ses deux acolytes.

Les chambres de l'auberge des Trois Mages s'ouvraient sur un étroit corridor dont les murs, barbouillés de toute sorte d'hiéroglyphes au charbon, étaient aussi minces que ceux d'un château de cartes. On pouvait, de cette espèce d'antichambre commune, entendre aisément tout ce qui se disait dans les trois galetas mal clos et tapissés de toiles d'araignée que l'aubergiste appelait pompeusement ses appartemens. Tandis que Bruno Brun arrangeait ses coffres, le marquis de Nieuselle et Vascongado, qui occupaient les deux chambres voisines, prêtèrent l'oreille.

— Voilà les coffres en sûreté, dit l'orfèvre; à présent, il s'agit de souper et de se coucher au plus vite, afin de se réveiller demain avant le jour : entends-tu, Michel?

— Soyez tranquille, répondit le lourdaud; au point du jour, nous mangeons l'avoine; avant le soleil levé, nous partons, et je vous promets qu'à la nuit tombante nous serons sortis depuis long-temps du bois de l'Esterel.

— J'espère bien que non, murmura Nieuselle en se retirant dans sa chambre, pour tenir conseil avec Vascongado et Siffroi. Ce dernier, déguisé en paysan, était venu se loger à l'auberge des Trois Mages sans dire qu'il appartenait au marquis. Il s'était donné pour le valet d'un maquignon qui se rendait à la foire de Grasse, et il avait expliqué ainsi comment on l'avait vu arriver monté sur un beau cheval du Mecklembourg, lequel ne semblait pas fait pour porter un homme de sa sorte. Nieuselle n'eut garde de se montrer; il se fit servir à souper dans sa chambre, et ne laissa pas non plus paraître Vascongado; misé Brun ne se douta pas qu'elle était sous le même toit que cet homme, dont l'insolence et l'audace lui avaient causé, dans une première rencontre, tant de crainte et de mépris.

Le lendemain, à l'aube, l'orfèvre et sa femme étaient prêts à continuer leur voyage. Tout le monde semblait dormir encore dans l'auberge. La lampe accrochée au mur fumait et s'éteignait en projetant d'incertaines lueurs dans l'étroit passage qui servait de vestibule. Un coq familier, qui perchait dans la cuisine, saluait de son cri perçant les premières clartés du jour et annonçait l'heure à défaut de l'horloge, depuis long-temps dérangée et muette. Bruno Brun, frappé d'une certaine inquiétude, se hâta de gagner une cour intérieure, sur laquelle donnait l'écurie. La carriole était devant la porte, les

brancards relevés, comme elle avait été laissée la veille, et l'on entendait au fond de l'écurie la voix de Michel, qui remplissait l'air de lamentations et de jurons effroyables : son cheval, étendu sur la litière, refusait de se relever et paraissait agonisant. L'orfèvre, voyant le déplorable contre-temps qui s'opposait à son départ, fit deux fois à grands pas le tour de l'écurie, comme un homme absorbé dans ses pensées, et dont le cerveau travaille à résoudre quelque proposition embarrassante; puis il s'assit sur une borne, allongea les mains sur ses genoux, et dit avec un grand soupir :

— Il faudrait arriver à Grasse demain au plus tard; c'est fini, notre voyage est manqué.

— Manqué! s'écria misé Brun; non, non, je vais voir, je vais m'informer s'il serait possible d'avoir un autre conducteur et un autre cheval.

— C'est une assez bonne idée, répondit Bruno Brun aprés réflexion.

Tandis que ceci se passait dans la cour, Vascongado montait quatre à quatre les degrés et entrait chez son maître. — Monsieur le marquis peut se lever et prendre les devans, dit-il en entr'ouvrant les rideaux; il n'y a pas de temps à perdre : la drogue a fait merveille; le cheval est sur le flanc, l'équipage en fourrière, et nos voyageurs dans le dernier embarras. La jeune femme parle de se procurer un autre cheval, et Siffroi va se présenter avec Biscuit.

— C'est bien! s'écria Nieuselle; ah! ah! ils donnent dans le panneau; voyons un peu.

Il se rapprocha de la fenêtre et regarda dehors avec précaution, en se cachant derrière le simulacre de rideau qui flottait devant le châssis dépourvu de vitres. — Bon! reprit-il, voilà Siffroi qui est en pourparler avec misé Brun. Le drôle la rançonne, je crois. Pauvre agnelet! elle se livre sans la moindre défiance.

— C'est fini, ils sont d'accord, elle lui a donné des arrhes, dit Vascongado triomphant. Monsieur le marquis va les voir partir. Siffroi amène Biscuit; il le met sous le brancard. Quel honneur pour cette méchante carriole!

— Allons! s'écria Nieuselle avec un transport de joie, allons! à cheval! Il faut que je les devance au logis de l'Esterel.

L'orfèvre n'avait conçu aucune défiance; il se trouvait au contraire fort heureux d'avoir rencontré si à propos ce grand garçon, qui pour assez peu d'argent lui fournissait un cheval et consentait à conduire son équipage. Mais d'un autre côté, il n'avait pas la même

sécurité, et la seule pensée qu'il allait tenter le formidable passage où tant de voyageurs avaient été arrêtés et détroussés lui donnait le frisson de la peur. Le pauvre homme prit ses précautions comme s'il eût été certain de faire quelque mauvaise rencontre. Il se sépara de la grosse montre qui depuis vingt ans peut-être n'avait pas quitté son gousset, et il la cacha, ainsi que tout ce qu'il avait d'argent sur lui, dans le sac de foin où misé Brun appuyait ses pieds. Ensuite il passa bravement dans sa ceinture un grand couteau à gaîne, tout frais émoulu, et boutonna du haut en bas sa veste à la matelotte, ce qui était chez lui un signe manifeste de parti pris et de résolution.

Au soleil levant, les voyageurs entraient dans les montagnes de l'Esterel. Un tableau de la plus sombre magnificence s'offrit alors aux regards de misé Brun. Le chemin qu'elle allait suivre montait toujours en serpentant entre les collines confusément amoncelées autour de la montagne, qui est le point culminant de cette région sauvage. Au-dessous de cette rampe, les vallées formaient d'immenses gouffres de verdure au fond desquels s'écoulaient d'invisibles torrens et surgissaient des sources dont les ondes glacées arrosaient des prairies où aucun pâtre n'avait jamais conduit son troupeau. Ce paysage avait deux teintes uniformes et pures seulement, l'azur limpide du ciel et le vert foncé des bois, baignés par la rosée et les froides ombres du matin. Mais lorsque le soleil s'éleva sur l'horizon, les monts et les vallées se diaprèrent de plus vives nuances, et de légers nuages, voilant les profondeurs bleuâtres de l'éther, présagèrent une matinée tiède et nébuleuse. A mesure que les voyageurs avançaient, de plus fraîches émanations s'élevaient de la forêt et tempéraient l'haleine enflammée du vent, qui, après avoir passé sur les plages brûlantes du golfe de Fréjus, venait s'éteindre au fond des humides vallées de l'Esterel. Cette température suave, ces calmes perspectives, le silence et la paix de ces solitudes, jetaient l'ame de misé Brun dans un attendrissement mélancolique. Recueillie dans une muette contemplation, le cœur gonflé de langueur et d'amour, elle mêlait aux impressions présentes le souvenir des émotions passées, et amenait à travers ces poétiques paysages l'image de M. de Galtières. Pour Bruno Brun, il se souciait peu de regarder autour de lui, et restait enfoncé dans la carriole les yeux fermés, la tête penchée sur sa poitrine, comme un homme décidé à s'endormir bravement au milieu du danger.

La jeune femme descendit de la carriole et se mit à gravir légère-

ment l'âpre montée tracée dans la forêt. Au-dessus de sa tête, les pins balançaient avec un doux bruissement leur verte couronne, et les chênes étendaient d'un côté à l'autre du chemin leur feuillage immobile. Parfois une clairière s'ouvrait entre les arbres, semblable à l'agreste jardin d'un ermite. Là s'épanouissaient dans toute leur beauté native les fleurs cultivées dans nos parterres; les corymbes dorés de l'immortelle, les croisettes roses de l'œillet sauvage, s'y mêlaient à la noire scabieuse et livraient aux vents leurs exquises senteurs. Plus loin, dans les ravins, le myrte mariait ses tiges élégantes et ses bouquets blancs aux rameaux vigoureux de l'arbousier, dont les fruits d'un rouge éclatant ressemblent de loin à d'énormes perles de corail.

Misé Brun avançait hardiment et explorait du regard tous les sites. Elle avait tout-à-fait oublié de quels évènemens sinistres ces lieux furent témoins, et elle ne se souvenait guère non plus de Gaspard de Besse et de sa bande. Au lieu d'avoir peur, comme son mari, à chaque détour de la route, à chaque massif d'arbres, elle s'écriait ravie : — Que cet endroit est beau ! qu'il ferait bon vivre ici, mon Dieu !

— Oui, en compagnie des voleurs et des loups, murmurait l'orfèvre en haussant les épaules; sainte Vierge ! qu'il me tarde d'être loin de ces affreuses montagnes, et de ces arbres, et de ces fleurs, et de tout ce qu'on voit dans ces parages maudits !

Cependant, après deux heures de marche environ, Bruno Brun eut une légère diversion à ses frayeurs et à ses pénibles réflexions. Au moment où la carriole atteignait un des plateaux qui formaient comme les degrés du gigantesque escalier dont le sommet apparaissait dans l'éloignement, les voyageurs aperçurent deux têtes plantées sur des poteaux au bord du chemin, devant une de ces clairières embaumées où s'épanouissait une si riche moisson de fleurs. Misé Brun, qui allait un peu en avant, se détourna avec un cri d'horreur et continua rapidement sa marche, tandis que Bruno Brun arrêtait la carriole et disait d'un air de satisfaction : — Je suis bien charmé de voir là-haut ces deux figures; cela prouve qu'il y a une justice pour les malfaiteurs. Ah ! ah ! ceux-ci font une piètre grimace maintenant; leurs camarades pourront les revoir en passant et se dire que leur tour viendra aussi de faire peur aux oiseaux. Mais regarde donc, mon garçon; ils ne bougent plus à présent, et les honnêtes gens passent devant eux en toute sécurité.

— J'aurais presque autant aimé me trouver face à face avec quelqu'un de leurs camarades, murmura Siffroi, qui, bien qu'un déter-

miné scélérat, n'était pas exempt de certaines répugnances; je ne puis pas voir ces masques-là; le cœur me tourne...

— Si je les regardais de plus près, je les reconnaîtrais peut-être, reprit l'orfèvre en clignant les yeux pour mieux voir; ils sont certainement de la bande des six qui furent roués dernièrement. L'arrêt portait qu'on en mettrait deux à Bonpas, deux au bois des Taillades, et deux à l'Esterel. Aussi le bourreau arrangea les têtes dans un panier et ne nous remit que les corps.

— On vous a remis les corps? répéta Siffroi.

— Oui, et j'ai de mes mains aidé à les ensevelir par charité, répondit l'orfèvre d'un air d'humilité glorieuse; je suis de la confrérie des pénitens bleus qui enterre les suppliciés. Messieurs du parlement nous ont taillé beaucoup de besogne cette année.

— Pouah! j'aimerais mieux tuer un homme que de mettre la main sur ces corps qu'a maniés le bourreau, dit Siffroi en fouettant son cheval avec un juron énergique.

Après six heures d'une marche interrompue par de courtes, mais fréquentes haltes, les voyageurs arrivèrent au point le plus élevé du passage. La route, en cet endroit, devenait presque impraticable, et ressemblait au lit desséché d'un torrent. Les monts au pied desquels elle tournait étaient couverts d'un manteau de verdure que trouait çà et là quelque roc chauve et dentelé. De minces filets d'eau murmuraient sur ces pentes rapides, dont ils entretenaient la fraîche végétation, et formaient de petites cascades qui bondissaient dans la mousse et baignaient les touffes de capillaires éparses entre les rochers. De tous côtés, la vue se perdait dans les verts horizons de la forêt, et nul autre bruit que celui du vent et des eaux ne troublait le silence de ces lieux sauvages. Pourtant une colonne de fumée qui s'élevait derrière les arbres annonçait le voisinage de quelque habitation.

— Il y a du monde ici! s'écria l'orfèvre en considérant avec une satisfaction mêlée d'inquiétude la spirale de fumée que misé Brun venait de lui faire apercevoir. Mon brave garçon, ajoûta-t-il en s'adressant à Siffroi, sais-tu bien où nous sommes?

— Certainement; nous allons arriver au logis de l'Esterel; c'est un endroit que je connais comme la maison de mon père, et où je suis sûr d'être bien reçu, répondit froidement l'audacieux coquin.

— Nous y voilà, dit misé Brun en montrant une assez grande maison que l'on apercevait tout à coup en tournant un bouquet de chênes verts qui l'abritait contre les vents du nord.

Le logis de l'Esterel était un bâtiment à deux étages, élevé au bord du chemin, sur un monticule isolé. Au premier coup d'œil, cette habitation ressemblait à celles des paysans de la plaine. La façade, irrégulièrement percée d'étroites fenêtres, n'avait jamais été crépie, et le toit, presque plat, était couvert de tuiles rouges, grossièrement assujetties par des pierres qui menaçaient de rouler sur la tête des passans; de misérables lucarnes donnaient seules du jour aux chambres de l'étage supérieur, et le rez-de-chaussée avait tout-à-fait l'aspect extérieur d'une écurie. Mais, en y regardant de plus près, on s'apercevait que ces grossières constructions étaient d'une solidité que n'avaient pas les maisons du bas pays. Les murs épais, les fenêtres garnies de barres de fer, la porte à double vantaux de chêne, témoignaient des précautions qu'on avait prises contre les gens suspects qui fréquentaient cette route. La maison s'élevait isolée entre le chemin et la forêt. Un guichet, pratiqué dans la porte même, permettait de reconnaître sans danger les hôtes qui se présentaient. D'étroites ouvertures donnaient obliquement sur l'embrasure de la porte et offraient un moyen commode de faire le coup de fusil contre les gens qui se seraient annoncés d'une manière hostile. A moins d'un siége en règle, il eût été impossible de pénétrer dans le logis de l'Esterel une fois que les portes et les fenêtres étaient closes.

Siffroi arrêta la carriole, et, montrant avec le manche de son fouet l'écriteau sur lequel on lisait en grosses lettres noires : *A l'auberge de l'Esterel, on loge à pied et à cheval*, il dit à l'orfèvre d'un air de bonhomie :

— Si vous voulez m'en croire, vous entrerez là un moment pour vous rafraîchir tandis que je donnerai l'avoine à mon cheval, et que je le laisserai souffler un peu.

La proposition ne parut pas déraisonnable à Bruno Brun, bien qu'il eût été résolu, avant de partir, qu'on franchirait sans s'arrêter ces passages dangereux.

— Nous n'avons rien pris depuis le coup de l'étrier, et je ne serais pas fâché de déjeuner, dit-il à sa femme; ici nous trouverons peut-être une omelette et une tasse de café. Entrons. Qu'en dis tu?

—Moi, je le veux bien, répondit-elle par complaisance, car elle aurait mieux aimé déjeuner en chemin avec les fruits et le pain bis qu'elle avait dans son panier.

Siffroi avait déjà frappé à la porte, qui restait fermée à toute heure. Une petite servante noire et déguenillée se présenta aussitôt, et invita d'un geste assez brusque les voyageurs à entrer. Il pouvait être alors environ midi.

L'aspect intérieur du logis de l'Esterel rappela tout-à-fait à misé Brun l'auberge du *Cheval rouge*. La grande chambre du rez-de-chaussée avait la même destination, et offrait le même coup d'œil que la salle enfumée où elle avait passé la soirée près de M. de Galtières, tandis que les cavaliers de la maréchaussée étaient attablés autour d'un broc de vin cuit, et que le marquis de Nieuselle soupait seul dans sa chambre. Elle s'assit pensive au coin de la table, et l'orfèvre, tandis qu'on lui servait à déjeuner, se mit à questionner la servante.

— Est-ce que beaucoup de voyageurs s'arrêtent ici? lui demanda-t-il.

— C'est selon le temps, lui répondit-elle d'un ton bref et farouche.

— Aujourd'hui vous n'avez personne, ce me semble?

— Plus tard il peut nous venir du monde.

— Comment! sur le soir?

— Oui, pour la couchée.

— Dieu du ciel! il y a des gens qui osent dormir au milieu du bois de l'Esterel? s'écria l'orfèvre.

— Pourquoi pas? répliqua la maritorne provençale; ma maîtresse et moi, nous y dormons bien toutes les nuits de notre vie.

—Ta maîtresse et toi, dis-tu? Vous êtes donc toutes deux seules ici?

— Tout-à-fait seules.

— Dieu du ciel! Et vous n'avez pas peur?

— Non, répondit laconiquement la servante en lui tournant le dos.

Un moment après, l'hôtesse entra. C'était une vieille femme sèche et robuste, à l'air peu prévenant, au parler rude; elle essaya pourtant de prendre un visage agréable et d'adoucir le son de sa voix pour aborder les nouveaux venus, et se mit à les servir avec empressement.

Siffroi ne reparaissait pas cependant, et, au bout de vingt minutes, l'orfèvre, impatient de repartir, sortit pour le chercher. Le drôle était tranquillement assis dehors, sur le brancard de la carriole, tandis que Biscuit mangeait sa ration dans l'écurie.

— Tu as dételé! s'écria l'orfèvre avec un mouvement de surprise et d'inquiétude; ce n'était pas la peine. Allons, il faut partir.

— Dans un moment, s'il vous plaît, répondit flegmatiquement Siffroi; je viens de m'apercevoir d'un accident.

— Un accident qui nous arrête ici? interrompit Bruno Brun avec une impatience mêlée d'effroi.

— Pour une demi-heure encore, pas davantage; mon cheval a laissé deux fers en chemin. Pauvre bête! C'est, sauf votre respect,

comme si vous aviez perdu vos souliers : vous ne sauriez marcher ainsi.

— Ah! mon Dieu! et qui va ferrer cet animal à présent?

— Moi-même, dès que la petite servante aura trouvé ce qu'il me faut pour cela.

L'orfèvre fut complètement dupe de cette excuse; il recommanda à Siffroy de faire diligence, et alla retrouver sa femme, laquelle apprit sans défiance et sans inquiétude l'accident qui l'empêchait de repartir, et sortit tranquillement pour se promener aux environs de la maison.

Tandis que ceci se passait en bas, l'hôtesse était furtivement montée à l'étage supérieur, où Nieuselle l'attendait. Le marquis, arrivé depuis environ deux heures, s'était installé, avec Vascongado, dans une espèce de grenier dont la lucarne, placée à un angle du bâtiment, offrait un moyen commode de faire le guet sans être aperçu. En ce moment, il observait Bruno Brun, qui rôdait autour de l'auberge d'un pas inquiet et s'arrêtait de temps en temps devant la façade pour tâcher de voir l'heure à une montre solaire dont la pluie avait depuis bien des années effacé le cadran.

L'hôtesse entra familièrement, car elle ne savait ni le nom ni la condition de son hôte, et pensait peut-être avoir affaire à un roturier. — Eh bien! dit-elle avec un sang-froid qui prouvait qu'elle n'était pas femme à embarrasser Nieuselle par ses scrupules, ces gens-là sont ici. Que voulez-vous faire maintenant?

— Rien, lui répondit-il; il s'agit seulement de les retenir jusqu'à ce soir avec des prétextes capables de les tranquilliser.

— Et ce soir? demanda l'hôtesse.

Nieuselle la regarda avec une espèce de sourire, et dit en se balançant sur l'escabeau qui lui servait de siége :

— Ce soir, tu iras te coucher de bonne heure, ainsi que ta servante, et tu ne bougeras plus, à moins que je ne t'appelle.

— C'est entendu, répondit-elle après un moment de réflexion et de silence; mais vous savez ce que je vous ai dit : s'il vient des voyageurs pour la couchée, je ne peux pas les renvoyer, cela me ferait une mauvaise affaire.

— Au diable tes chalands! Mais qui donc peut venir sans une absolue nécessité prendre gîte dans cette taupinière?

— Des gens comme vous, qui ne se soucient pas que la justice puisse mettre le nez dans leurs affaires et qui cherchent les endroits où la maréchaussée ne passe pas souvent, répondit audacieusement la vieille.

Nieuselle fronça le sourcil et réfléchit à son tour. — Écoute, dit-il, je vois à peu près quelle espèce de gens tu héberges et qui tu attends peut-être ce soir. Or, je t'avertis qu'il n'y aurait pas le moindre profit à m'égorger cette nuit. Sauf l'argent que je t'ai compté après nos accords, je n'avais pas pris sur moi un petit écu, et ma défroque ni celle de mes gens ne valent la peine qu'on nous tue pour s'en emparer.

— C'est clair, répondit l'hôtesse toujours avec le même sang-froid; mais il ne s'agit pas de cela. On se figure que les gens faisant métier de prendre par force le bien d'autrui tuent par plaisir ceux qui tombent entre leurs mains. Point du tout; ils ne demandent pas mieux que de laisser aller la bête après avoir pris le harnais, et si parfois il y a quelqu'un de mort, ce n'est pas leur faute.

— Je n'en doute pas, répliqua Nieuselle; mais où veux-tu en venir?

— Dans ce que vous allez faire, il ne s'agit que d'une amourette? dit l'hôtesse en changeant brusquement de propos.

— Parbleu! certainement; ne t'avise pas de soupçonner autre chose, répondit le marquis avec une susceptibilité cynique; je ne suis pas homme à aller sur les brisées de l'honorable compagnie qui fréquente ta maison.

— Notre homme s'impatiente, dit l'hôtesse en observant par la lucarne Bruno Brun, qui courait çà et là en appelant Siffroi et revenait d'un air désespéré vers la carriole, dont il soulevait et secouait le brancard comme s'il eût voulu s'y atteler lui-même.

— Descends et tâche de le calmer, dit Nieuselle; invente toutes les excuses possibles pour lui faire prendre patience. Que Siffroi, afin de le contenter, fasse semblant de mettre son cheval en état de repartir et brise une des roues de la carriole.

— On pourrait au besoin les laisser se remettre en route et verser la carriole au fond du premier ravin, à deux pas d'ici, dit l'infernale vieille.

— Il ne sera pas besoin de chercher tant de prétextes, dit Vascongado, qui depuis un moment observait l'état du ciel; dans une heure peut-être, il fera un temps à ne pas risquer un chien sur le chemin de l'Esterel.

En effet, une longue barre de nuages montait rapidement sur l'horison; les brumes opaques qui depuis le matin flottaient aux cimes de la forêt se déchiraient brusquement, et à travers ces trouées lumineuses passaient d'humides rayons qui s'éteignaient presque aussitôt dans l'immense nuée, dont les flancs s'abaissaient et semblaient ba-

layer la croupe des montagnes. Le vent était tout à coup tombé, et un morne silence enveloppait toute la création, comme si elle se fût préparée par ce moment de repos aux assauts furieux de l'orage prêt à éclater.

— Voilà un beau temps pour nous, s'écria Nieuselle. Au premier coup de tonnerre, notre homme se résignera à rester ici. Tout vient à point pour mon entreprise. Dieu me confonde si elle échoue cette fois!

L'hôtesse secoua la tête d'un air soucieux.

— Ce mauvais temps peut vous contrarier plus que vous ne pensez, dit-elle; si quelque voyageur est maintenant dans la montagne, il ne rebroussera pas chemin, en voyant venir l'orage; il ne tentera pas non plus de gagner l'autre côté du passage, il viendra se remiser ici pour le reste de la journée et peut-être pour la nuit. Que feriez-vous alors? Ceux que j'attends ne sont pas gens à se mêler malgré vous de vos affaires. La maison est grande d'ailleurs, et j'aurai soin de les mettre dans un endroit où ils ne gêneront personne; mais je ne réponds pas de même des voyageurs que le hasard peut amener, et que je ne connais pas.

— Diable! fit Nieuselle entre ses dents, si le mauvais temps amenait un détachement de la maréchaussée comme à l'auberge du *Cheval Rouge!* — Écoute, reprit-il en se tournant vers l'hôtesse après un moment de réflexion, je ne te demande pas l'impossible. En cas d'évènement, arrange les choses de ton mieux; mais retiens bien ce que je vais te dire : si rien ne m'empêche d'accomplir le dessein pour lequel je suis venu chez toi, tu recevras avant huit jours un rouleau de beaux écus de six francs, pareil à celui que je t'ai déjà donné; je t'en donne ma parole, ma parole de gentilhomme.

A ce dernier mot, la vieille s'inclina machinalement, un peu éblouie par le ton et les grandes manières de Nieuselle.

— Soyez tranquille, monsieur, lui dit-elle avec un geste solennel, quoi qu'il arrive, vous serez content.

Là-dessus, elle se retira.

— La vieille masque! dit Vascongado, je suis sûr que sa maison est une caverne de voleurs. Bruno Brun est tombé dans un double guet-apens : monsieur le marquis lui prendra sa femme, et les gens qui s'hébergent ici, ses bagages.

— Tant mieux, cela m'arrangerait fort, s'écria Nieuselle; de cette manière, tout ce qui arrivera peut leur être attribué. Ne serait-il pas plaisant que cette aventure-ci passât aussi sur le compte de

Gaspard de Besse? Dieu me damne! je rirais bien en me l'entendant raconter.

Pendant ce colloque, misé Brun attendait patiemment que son mari l'appelât pour repartir. Après avoir un peu marché, elle était revenue s'asseoir près de la maison, dans le jardinet que cultivait l'hôtesse, vrai parterre de cabaret où le tournesol et l'œillet d'Inde fleurissaient orgueilleusement au milieu des salades. La petite servante l'avait suivie et la regardait de loin à la dérobée avec une sorte d'étonnement. La pauvre créature, accoutumée à la grossière laideur de l'hôtesse, ainsi qu'aux traits rudes et basanés des gens qui fréquentaient le logis de l'Esterel, contemplait le gracieux et frais visage de misé Brun avec le même étonnement et le même plaisir qu'elle aurait ressenti à l'aspect de quelque fleur miraculeuse ou de quelque oiseau d'un plumage merveilleux. La modeste toilette de la belle voyageuse lui plaisait beaucoup aussi; elle ne se lassait pas d'admirer son casaquin à grandes raies et le ruban rose vif noué sur sa coiffe de linon brodé. Misé Brun l'aperçut et devina peut-être ses impressions.

— Approche donc, petite; est-ce que je te fais peur? lui dit-elle en souriant.

La servante vint s'asseoir familièrement à ses pieds, et continua de la regarder en dessous avec un petit rire qui marquait son contentement.

Cette enfant, qui pouvait avoir quinze ans environ, eût été jolie, si la plus rude existence n'eût flétri et détruit sa beauté avant même qu'elle fût en sa fleur. L'ardeur du soleil, les intempéries de l'air, avaient donné à sa peau des tons calcinés; son teint, comme ses cheveux et ses yeux, étaient d'un brun fauve. Son vêtement répondait à sa figure : une jupe de drap, semblable à un lambeau d'amadou, flottait sur ses hanches grêles, et les mèches rebelles de sa chevelure s'échappaient d'un bonnet d'indienne, rattaché sous le menton par des cordons de fil écru.

— Tu te reposes volontiers un moment, n'est-ce pas? lui dit misé Brun; ici, comme partout, on a bien du mal à gagner sa vie, ma pauvre petite. Tu travailles beaucoup?

— Comme ça, répondit-elle avec insouciance. Je balaie la cuisine, j'aide à l'écurie, et, quand je n'ai rien à faire dans la maison, je vais au bois. — Et vous? ajouta-t-elle en regardant les mains fines et blanches de misé Brun; vous êtes une dame de la ville, vous ne faites rien?

— Je ne suis pas une dame, et je travaille du matin au soir comme toi, mais sans jamais bouger de place, répondit la voyageuse, que son imagination ramena en ce moment dans l'obscure arrière-boutique où l'attendaient son siége vide et sa quenouille, debout entre la fenêtre et le mur. Va, tu es bien heureuse de vivre au grand air dans ces montagnes, et je voudrais de tout mon cœur être à ta place....

— Bah! fit la jeune fille avec un mouvement d'incrédulité et en jetant un coup d'œil dédaigneux sur sa propre personne, vous voudriez être comme moi? Eh bien! moi, je voudrais de toute mon ame être comme vous.

— Tu ne sais pas ce que tu désires, dit tristement misé Brun.

— Je serais bien blanche, bien belle, bien habillée, continua la fillette, et je me plairais tant à moi-même, que je ne ferais que me regarder du matin au soir.

Ce naïf compliment fit sourire la jeune femme; elle passa la main sur les cheveux incultes de la petite paysanne comme pour les lisser et les arranger.

— Simplette que tu es! dit-elle; tu ne te figures rien de plus beau que mon ajustement. Que serait-ce, bonté divine! si tu voyais de grandes dames avec leurs chaînes d'or, leurs perles et leurs pierreries!

— Tout ça ne me plaît pas beaucoup, répondit la servante avec un sérieux comique et un geste de dédain qui fit rire misé Brun.

— Ah! tu n'aimes pas ces belles choses? dit-elle d'un ton d'ironie enjouée; mais, en fait de joyaux, tu n'as sans doute jamais vu que les bagues de laiton et les croix d'étain que vendent les colporteurs?

La petite servante hocha la tête avec un imperceptible sourire, et dit en regardant le nœud rose attaché sur le bonnet de misé Brun :

— Les rubans me semblent bien plus jolis que l'or et l'argent.

— Cela se trouve bien, dit la jeune femme avec une adorable bonne grace; je n'ai ni or ni argent à te donner, mais je puis te faire présent de ce beau ruban rose qui te plaît si fort.

A ces mots, elle détacha le nœud de sa coiffe et le plaça sur les cheveux de l'enfant, qui la laissa faire d'un air glorieux et ravi.

Cette petite scène fut interrompue par l'arrivée de Bruno Brun, lequel, depuis un moment, observait avec épouvante les signes précurseurs de l'orage.

— Ma femme! s'écria-t-il, qu'allons-nous faire, qu'allons-nous devenir? Voilà un mauvais temps qui se prépare.

— Eh bien! nous attendrons qu'il soit passé, répondit-elle avec une calme résignation.

— Mais nous sommes dans le bois de l'Esterel!

— C'est un endroit plus terrible de loin que de près.

— Dieu du ciel! un coupe-gorge où l'on ose à peine passer en plein jour! Nous sommes menacés d'y rester jusqu'à la nuit tombante, et peut-être jusqu'à demain matin.

— Patience! cela vaudrait mieux que de s'aventurer dans des chemins noyés par la pluie, et où nous resterions peut-être au fond de quelque ornière.

La tranquillité de la jeune femme finit par rassurer un peu Bruno Brun. Il était d'ailleurs dans une de ces situations qui donnent de l'énergie aux plus faibles; ne pouvant avancer ni reculer, il prit le parti de rester résolument en place.

— Rentrons, dit-il à sa femme; s'il plaît à Dieu, nous en serons quittes pour arriver à Grasse tout juste pour l'ouverture de la foire.

En ce moment, le tonnerre gronda, et bien que l'air fût si calme qu'on n'entendait plus frémir le feuillage sonore des pins, un bruit semblable à celui des vents en furie s'élevait des profondeurs de la forêt : de livides éclairs jaillissaient incessamment de l'obscure nuée suspendue au-dessus de la montagne; on sentait de toutes parts les forces aveugles des élémens prêts à se heurter et à briser la création dans leur épouvantable choc. La jeune femme s'était arrêtée. Immobile, le visage tourné vers les régions d'où venait la tempête, elle frémissait d'admiration et de terreur en écoutant les voix formidables qui résonnaient autour d'elle. Le cœur pénétré d'une émotion religieuse, l'imagination saisie par la poésie sublime de cette grande scène, elle ne pouvait trouver des paroles pour formuler les impressions de son ame, et murmurait, les yeux levés au ciel : — Mon Dieu! mon Dieu! que vos œuvres sont belles! que vous êtes puissant!

— Ma femme! cria l'orfèvre arrêté au seuil de l'auberge, j'ai senti une goutte d'eau; dépêche-toi de rentrer.

Elle revint lentement vers lui et le suivit en silence dans la chambre où il avait déjà transporté son bagage. Cette pièce, située au rez-de-chaussée, ressemblait plutôt à une cave qu'à un lieu d'habitation. La fenêtre, pareille à un soupirail, s'ouvrait à hauteur d'homme et était défendue par deux barres de fer en croix. Une couchette sans rideaux, un grand coffre qui pouvait au besoin servir de siége, une table grossière, formaient tout l'ameublement. L'as-

pect de cette espèce de prison réjouit pourtant Bruno Brun. — Nous serons bien ici, dit-il à sa femme. La pièce étant voûtée et close de tous côtés, nous n'entendrons guère le bruit du tonnerre. La porte est munie en dedans d'un bon verrou, et, quand elle sera fermée, nous pourrons être tranquilles.

Misé Brun s'assit en silence sur le coffre, et, tirant son tricot de sa poche, elle se mit à travailler. L'orfèvre s'étendit sur la couchette, le visage tourné vers la muraille et les yeux fermés, pour ne pas voir les éclairs. Au dehors, l'orage éclatait avec furie : la pluie ne tombait encore que par rares ondées; mais le tonnerre grondait sans intervalle, et les régions inférieures de l'atmosphère étaient traversées par des tourbillons de vent qui renversaient les arbres et s'engouffraient dans les gorges de la montagne avec un bruit rauque et affreux.

Chaque fois qu'une raie de feu éblouissait les regards de misé Brun, elle faisait le signe de la croix en murmurant quelque prière; puis elle reprenait son travail.

Bruno Brun s'agitait, se retournait sur sa couchette, et de temps en temps s'écriait d'une voix entrecoupée de profonds soupirs :

— Si je pouvais faire un somme! Qui sait l'heure qu'il est?... Dieu fasse que le temps se relève! Bonté du ciel! je donnerais bien vingt-cinq louis, si je les avais, pour être maintenant dans la rue des Orfèvres, tranquillement assis à mon établi... Maudits soient les voyages! on y perd le repos et la santé. Que je revienne sain et sauf de celui-ci, et, par le saint suaire! je promets de ne plus perdre de vue les remparts de la ville d'Aix.

Pendant un de ces soliloques, misé Brun crut entendre dans le chemin le trot d'un cheval; elle prêta l'oreille et reconnut que quelqu'un arrivait en effet au logis de l'Esterel; mais la présence de ce nouvel hôte n'occasionna aucun tumulte dans la maison. La jeune femme entendit seulement grincer la porte qui se refermait. Un moment après, il lui sembla qu'un bruit de pas retentissait dans le long corridor, à l'entrée duquel sa chambre était située. Cette circonstance ne la frappa point : elle ne jugea pas à propos de faire part à l'orfèvre de ses remarques, et continua de travailler en écoutant les voix de l'orage qui s'élevaient toujours plus lamentables et plus furieuses.

La nuit approchait cependant; un froid crépuscule se répandait dans la chambre, qui s'assombrit promptement. De rares éclairs déchiraient maintenant les nuages, qui fuyaient emportés par le vent

d'ouest. La jeune femme avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux, et s'abandonnait aux tristes et chères pensées qu'elle emportait partout dans son cœur. Bruno Brun s'était assoupi enfin et rêvait probablement qu'il disait les vêpres dans la chapelle des pénitens bleus, car il remuait les lèvres par moment, et faisait entendre une sorte de psalmodie sourde et nasillarde.

Au milieu de ces ténèbres et de ce silence, misé Brun fut tout à coup saisie d'un mouvement de puérile frayeur; elle se leva vivement pour aller demander de la lumière; comme elle ouvrait sa porte, l'hôtesse se présenta une lampe à la main.

— Je venais voir à quelle heure vous voulez souper, lui dit-elle; car c'est fini, vous passerez la nuit ici. S'il vous plaisait, en attendant, de passer dans la salle, vous y trouveriez bon feu : la soirée est fraîche.

Misé Brun allait se rendre à cette invitation lorsqu'elle aperçut derrière l'hôtesse la petite servante, qui d'un geste inquiet et rapide lui dit de refuser. Il y avait dans le visage de l'enfant une expression d'effroi et de sollicitude si étrange, que misé Brun, surprise et troublée, se hâta de rentrer dans sa chambre en disant à l'hôtesse qu'il lui fallait attendre le réveil de son mari. Un instant après, on gratta doucement à la porte : c'était la petite servante qui revenait; cette fois, elle était seule. Elle prit misé Brun par la main et l'emmena dans le corridor.

— Que me veux-tu, mon enfant? lui dit la jeune femme étonnée.

— Je veux vous avertir, lui répondit-elle d'une voix brève. Vous ne vous doutez de rien, n'est-ce pas? Eh bien! on veut vous enlever à votre mari... Les gens qui ont ce dessein sont ici depuis ce matin. Ils s'étaient cachés; mais à présent ils sont là dedans... Tenez, les voyez-vous?

En parlant ainsi, elle avait entraîné misé Brun jusqu'à l'extrémité du corridor, en face d'une porte entr'ouverte. La jeune femme ne jeta qu'un coup d'œil dans la salle et recula, tremblante, stupéfaite : elle venait de reconnaître Nieuselle assis près de la cheminée, et donnant ses ordres comme à l'auberge du *Cheval-Rouge*.

— Ce n'est pas tout, reprit la petite servante; ce soir, dans un moment peut-être, il viendra encore du monde, des gens qui prendront votre argent, vos effets, tout ce que vous possédez, et qui tueront votre mari, s'il veut faire résistance.

— Nous sommes perdus! murmura misé Brun avec le morne sang-froid que les êtres les plus faibles manifestent parfois dans un péril soudain, inévitable.

— Je ne vous aurais pas avertie, si je ne savais un moyen de vous sauver peut-être, dit l'enfant en ramenant misé Brun à l'autre extrémité du corridor. Écoutez-moi bien : là-bas, dans une chambre, au fond de ce passage, il y a quelqu'un qui pourrait prendre votre défense...

— Le voyageur qui est arrivé cette après-midi? interrompit misé Brun.

— Oui. Ceux que vous avez vus là, dans cette salle, ignorent qu'il est ici. Allez le trouver, jetez-vous à ses pieds, dites-lui ce que veulent ces méchantes gens. Vous êtes si belle, qu'il n'aura pas le cœur de vous voir pleurer. Il vous prendra sous sa protection, et alors.... C'est un lion; il se battra, il vous sauvera, j'en réponds... Venez.

— Tu connais donc cet homme? demanda misé Brun en se laissant conduire au milieu des ténèbres.

— Oui, je le connais. Vous voici à sa porte : entrez... Il n'y a pas un moment à perdre. On m'appelle en bas : entendez-vous?

En effet, la voix de l'hôtesse retentissait dans l'éloignement. — Écoutez, reprit la petite servante en serrant fortement les mains de misé Brun, quoi qu'il arrive, ne dites pas que c'est moi qui vous ai avertie; ne le dites pas, on me tuerait. — Elle s'en alla à ces mots avec l'agilité prudente d'un chat qui cherche sa route dans l'obscurité. La jeune femme resta environnée de ténèbres. Seulement, une ligne lumineuse tracée sur le sol lui indiquait la porte où elle devait frapper. Dans cette situation extrême, il n'y avait pas à hésiter. Elle heurta un léger coup contre le panneau, et entra toute tremblante, sans pouvoir articuler un mot et sans oser lever les yeux. Au bruit qu'elle fit en s'avançant, l'homme dont elle venait implorer le secours se retourna à demi et dit sans la regarder : — Eh bien! le courrier d'Italie et son escorte ont-ils passé enfin?

En entendant cette voix, misé Brun jeta un cri et se précipita les mains jointes, le visage inondé de larmes, devant celui qu'elle venait de reconnaître. — C'est vous, c'est vous, dit-elle; ah! béni soit le ciel!...

L'excès de son émotion l'empêcha de continuer; elle s'appuya défaillante contre le siége que l'étranger venait de quitter, et tendit les mains vers lui avec un mouvement inexprimable d'espoir, de confiance et de joie. A l'aspect de misé Brun, il s'était levé pâle d'étonnement, et, debout en face d'elle, il la considérait dans une silencieuse stupéfaction, comme s'il eût douté de ce qu'il voyait et hésité à croire que c'était bien elle qu'il retrouvait en ces lieux.

— Oui, c'est bien moi, reprit-elle en souriant au milieu de ses larmes; est-ce que vous ne me reconnaissez pas? est-ce que vous ne remettez pas ma figure?

Il porta la main sur sa poitrine avec un geste énergique, comme s'il eût voulu lui dire, en montrant son cœur, que son image était là; puis, tâchant de dominer la violence de sa propre émotion, il força doucement misé Brun à s'asseoir, et resta devant elle, une main appuyée sur la table où il écrivait quelques instans auparavant. Il y avait sur cette table des papiers, les restes d'une légère collation et des armes.

— Est-il possible que je vous rencontre ici? dit-il d'une voix altérée; comment y êtes-vous venue? pourquoi vous y êtes-vous arrêtée?

Cette question rappela tout à coup à misé Brun le danger qu'elle venait d'oublier un moment. Elle se tourna vers la porte avec un geste de terreur, et répondit en baissant la voix : — Mon mari se rend à Grasse pour ses affaires; il a voulu m'emmener. Aujourd'hui, un accident nous a fait entrer ici, et le mauvais temps nous a forcés d'y rester. Je n'avais ni crainte ni défiance. Je me croyais en sûreté, lorsque par hasard j'ai su..... j'ai vu..... Oh! quelle iniquité! quelle honte! On nous a attirés dans un piége. Nous ne sommes pas seuls ici. Un homme, dont j'ai repoussé les insolentes galanteries, est venu m'y attendre. Il a gagné l'hôtesse sans doute, et je suis à sa merci dans ce coupe-gorge.

Tandis qu'elle parlait, une secrète fureur éclatait dans le regard de l'étranger et faisait pâlir sa lèvre hautaine; mais aucun autre signe ne manifesta les violences intérieures auxquelles il était en proie. — Ah! c'est le marquis de Nieuselle qui est là! murmura-t-il comme se parlant à lui-même et en saisissant ses armes.

Il allait sortir; misé Brun se jeta au-devant de lui, les mains jointes et comme égarée.

— Où allez-vous? s'écria-t-elle; que voulez-vous faire? Cet homme n'est pas seul; il doit avoir aussi des armes. Vous exposeriez votre vie en voulant me défendre. Non, non, je ne le veux pas! Vous seul contre tous! ils vous tueraient peut-être!

Il secoua la tête avec un geste inexprimable de défi, d'assurance, de mépris du danger.

— Ne craignez rien, laissez-moi faire, répondit-il; il faut que je vous délivre de cet homme. Qu'importe qu'il ne soit pas seul! Je viendrai à bout de lui et des siens. Restez ici tranquille; bientôt tout sera fini.

A ces mots, il repoussa doucement la jeune femme, et l'obligea de se rasseoir devant le foyer où brûlait un feu clair; puis il sortit rapidement, en refermant la porte derrière lui. Misé Brun resta affaissée sur son siége. Ses forces l'abandonnaient, une mortelle pâleur couvrait son visage, ses tempes étaient baignées d'une sueur froide, un souffle lent et pénible soulevait sa poitrine oppressée. Pourtant elle avait conservé toute la netteté de ses perceptions; elle entendait battre son cœur au milieu du silence lugubre qui l'environnait, et elle distinguait dans leurs moindres détails les objets sur lesquels son regard errait machinalement. Par un singulier phénomène de mémoire locale, l'image de ces lieux, qu'elle parcourait des yeux sans les voir, resta gravée dans son souvenir, et elle fut frappée, en se les rappelant plus tard, d'un étonnement qu'elle n'avait point éprouvé à leur aspect. Elle ne prit pas garde en ce moment au contraste étrange que faisait l'ameublement élégant de cette chambre avec le reste du logis; elle ne s'aperçut pas qu'elle était assise sur un fauteuil en brocatelle, près d'une table dont les pieds sculptés ressortaient entre les franges d'un magnifique tapis. Elle ne remarqua pas non plus que la cheminée était ornée d'une pendule, et que deux médaillons enchâssés dans une riche garniture étaient suspendus aux côtés de la glace. Dans ce trouble affreux, elle ne pouvait même plus prier. Deux ou trois fois elle essaya de se relever, mais ses genoux fléchirent, elle ne put avancer : elle n'eut que la force d'attendre.

Heureusement cette situation terrible ne se prolongea pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure environ, des pas rapides se firent entendre dans le corridor : c'était l'étranger qui revenait. Misé Brun leva les mains au ciel avec un élan de reconnaissance, et s'écria d'une voix éteinte :

— Eh bien ! M. de Nieuselle?...

— Vous n'avez plus rien à craindre de lui, répondit-il du ton le plus calme, — et après un moment de silence il ajouta : — Vous n'avez rien entendu?

— Rien, murmura-t-elle en frissonnant.

Un long silence suivit ces paroles; l'étranger s'assit en face de misé Brun et déposa sur la table ses pistolets. Il était très pâle, mais aucun trouble dans sa physionomie, aucun désordre dans ses vêtemens, n'annonçaient une lutte récente. La jeune femme, pénétrée d'une indéfinissable crainte, n'osait l'interroger encore. Son premier mouvement avait été de croire qu'une catastrophe venait d'arriver, mais

bientôt cette supposition lui parut absurde. Elle se tranquillisa, convaincue que Nieuselle, après s'être rendu à merci, allait passer la nuit sous clé dans quelque cave de l'auberge. L'étranger paraissait avoir oublié déjà ce qui venait de se passer; accoudé sur la table et le front penché sur sa main, il regardait la jeune femme avec une joie pensive et comme recueilli dans une impression de bonheur qu'il savourait lentement. La pâleur de misé Brun s'effaça sous ce regard ardent; elle baissa la vue, et dit en soupirant : — Je ne sais comment vous rendre graces, monsieur, pour le secours que vous m'avez donné. Que Dieu vous récompense... A présent, je passerai la nuit ici sans crainte... Elle s'interrompit tout à coup, frappée d'un souvenir subit, et s'écria en se dressant avec un geste d'épouvante :

— Mais que dis-je, mon Dieu! il y a un autre danger plus grand.

— Lequel? interrompit l'étranger.

— Cette maison est un repaire de bandits, répondit-elle d'une voix étouffée; cette nuit, dans un moment peut-être, l'hôtesse, d'accord avec eux, nous livrera...

— Vous en avez été avertie? demanda l'étranger sans paraître ému de cette révélation.

Elle fit un geste affirmatif, et reprit avec véhémence :

— Ne songez pas à résister, ce serait une tentative folle et inutile. Il ne s'agit plus d'un lâche qui tremble et s'humilie à la première menace d'un homme de cœur, il s'agit d'une troupe de bandits résolus et accoutumés au meurtre. Ils vous tueront si vous essayez de vous défendre; mais vous ne vous défendrez pas; vous leur laisserez prendre tout ce que nous possédons. Eh! qu'importe, pourvu que la vie soit sauve?

Tandis qu'elle parlait ainsi, l'étranger la considérait d'un air calme et attendri qui contrastait étrangement avec l'effroi qu'elle manifestait. — Vous ne me croyez pas! dit-elle désolée; il vous semble que la peur me tourne l'esprit; plût à Dieu que cela fût ainsi! Mais vous le verrez : cette nuit, nous serons dépouillés par la bande de Gaspard de Besse.

— Il faudrait alors que je lui ouvrisse moi-même la porte de cette maison, répondit l'étranger, car en voici les clés, et il n'y a pas moyen d'y pénétrer sans mon consentement.

— Ah! nous sommes sauvés! murmura la jeune femme avec un élan de reconnaissance et de joie. Puis ses yeux se remplirent de larmes, et elle demeura un moment immobile, le visage appuyé sur

ses mains jointes. — Je vais donc passer ici cette nuit sous votre sauvegarde, dit-elle enfin; demain je repartirai, certaine de ne plus vous revoir, mais je n'oublierai jamais votre nom dans mes prières.

— Mon nom? dit-il étonné.

— Le nom de M. de Galtières, répondit misé Brun.

— Qui vous l'a appris? s'écria-t-il en tressaillant.

Elle lui raconta alors tout ce que lui avait dit Madeloun, ainsi que la triste fin de la Monarde. Il l'écouta, concentré dans une pénible attention, et après il lui dit avec un sourire amer : — Oui, tels ont été les tristes commencemens de ma vie, des fautes et des malheurs!

— Et à présent? demanda la jeune femme avec un accent ineffable et en arrêtant sur lui son regard pénétrant et doux.

— A présent, répondit-il en baissant la voix, mon existence est celle d'un homme condamné à passer et à repasser sans trève ni repos sur un abîme où il doit tomber et périr enfin.

— La miséricorde de Dieu ne permettra pas qu'un pareil malheur s'accomplisse, murmura misé Brun en levant les yeux au ciel.

— Une autre existence serait possible, reprit-il après un silence; j'y avais songé; je m'y préparais. — J'allais quitter pour toujours le royaume lorsque je vous ai rencontrée.

Elle le regarda fixement à ce mot, et lui dit avec une altération dans la voix qui démentait le calme et la fermeté de ses paroles : — Vous devez accomplir ce projet; si je croyais avoir quelque empire sur votre esprit, je vous supplierais de quitter pour toujours ce pays, où votre vie n'est pas en sûreté, et dans lequel aucun des motifs qui attachent le cœur de l'homme aux lieux où il est né ne peut vous retenir.

— Il est vrai, répondit-il; j'ai perdu tout ce qui fait le bonheur et l'orgueil des autres hommes : ma place au foyer paternel, mon rang dans le monde; je ne rentrerai plus dans la demeure où j'ai passé les tranquilles années de mon enfance et de ma première jeunesse, mon nom a été rayé du livre de famille, et je suis mort pour tous les miens. Pourtant je suis resté.... je suis resté dans l'espoir incertain de vous revoir.

Elle se leva en pâlissant et voulut fuir, car elle sentait que les voix auxquelles elle avait coutume d'obéir se taisaient en elle, et que la religion, le devoir, l'honneur, étaient vaincus, sinon trahis. Mais M. de Galtières la retint avec une sorte de violence suppliante : — Écoutez, lui dit-il, c'est ma vie, mon salut et votre propre bonheur

qui sont entre vos mains... Sais-tu ce que j'ose te proposer? de t'abandonner à moi, de me suivre! — Que laisserais-tu derrière toi? Qui pourrais-tu regretter? Ta jeunesse se flétrit et se consume dans un horrible ennui, dans un cruel isolement. — Tu n'as point de famille non plus, car ton cœur n'a pas adopté celle où tu es entrée. Peut-être es-tu arrêtée par la crainte de laisser après toi un nom déshonoré? Mais si tu disparaissais cette nuit, on croirait que tu as péri dans le bois de l'Esterel, et ta mémoire resterait sans tache. Considère ce qu'a fait le sort en nous réunissant ici. Ne semble-t-il pas qu'il ait voulu nous donner l'un à l'autre, tant les circonstances qui nous environnent sont propices? La nuit commence à peine; demain matin, nous pourrions avoir passé la frontière; une fois à Nice, la mer est devant nous, et peut nous porter jusqu'à l'autre extrémité du monde. Veux-tu que je t'emmène si loin, que tu n'entendras jamais parler du pays que tu auras quitté pour me suivre? Ou bien préfères-tu rester sur la côte d'Italie, au bord de quelque plage d'où tu puisses encore apercevoir les montagnes de Provence? Décide, ordonne; en quel lieu de la terre que je te conduise, va! nous serons heureux!....

Tandis qu'il parlait ainsi, la jeune femme, droite devant lui, le regard fixe et les mains serrées contre sa poitrine, semblait livrée à quelque lutte intérieure, dans laquelle ses forces s'épuisaient de moment en moment. Entraînée, vaincue à demi, elle comprit qu'il fallait fuir, qu'elle était perdue, si elle écoutait encore une seule de ces paroles qui subjuguaient sa volonté; et, faisant un suprême effort, elle dit, sans ostentation de vertu, de fermeté, mais d'une voix suppliante, brisée, et les yeux baignés de larmes : — N'essayez pas de me détourner de mon devoir. Ayez pitié de moi; au nom du ciel, ne me retenez plus, car si je restais, je serais perdue, perdue en cette vie et dans l'éternité!.... Il n'y a point de refuge contre les reproches d'une conscience tourmentée, ni de bonheur dans une vie coupable. Quand même je pourrais cacher ma faute aux yeux des hommes, Dieu me verrait... Je vous en supplie, ne me parlez plus, ne me regardez plus, laissez-moi vous quitter!

Il se détourna, vaincu par cette humble résistance, et misé Brun, après lui avoir fait de la main un signe d'adieu, s'éloigna lentement.

L'orfèvre sommeillait encore. Au bruit que fit sa femme en rentrant dans la chambre, il se souleva sur le coude et promena autour de lui un regard étonné.

— Oh! oh! fit-il, j'ai un peu dormi, je crois. — Ma femme!

— Je suis là, répondit-elle sans s'avancer.

— Quelle heure est-il?

— Je ne sais pas; il fait nuit depuis assez long-temps.

Bruno Brun se prit à réfléchir; puis il dit d'un air convaincu :

— Mieux vaut passer la nuit ici qu'au milieu des bois; nous ferons bien d'y rester jusqu'à demain matin. Je ne me sens pas le moindre appétit : qui dort dîne, dit le proverbe. Ma femme, verrouille bien la porte et viens te coucher.

Elle obéit machinalement. Toutes ses facultés étaient dans une sorte d'engourdissement et de stupeur. C'était l'anéantissement et non le repos qui succédait aux émotions violentes qu'elle venait d'éprouver; elle passa la nuit immobile, les yeux ouverts à côté de son mari, qui de temps en temps s'éveillait en sursaut pour lui demander si elle n'avait pas entendu quelque bruit et s'il pleuvait toujours.

Un peu avant l'aube, elle ouït marcher le long du corridor; il se fit un certain mouvement dans la maison; puis le pas d'un cheval battit le sol au dehors. Elle comprit que c'était M. de Galtières qui partait, et, cachant son visage sur l'oreiller, elle pleura silencieusement. Quand le jour parut, Bruno Brun se leva et ouvrit sa porte en appelant à haute voix. La petite servante accourut, fatiguée, défaite et pâle sous sa peau bronzée.

— La carriole est attelée; tout est prêt, dit-elle; il ne reste plus qu'à charger vos bagages.

— Où est le drôle qui nous conduit? demanda l'orfèvre.

— Qui le sait? répondit-elle froidement; mais ne vous inquiétez pas : vous avez là un autre cheval et un autre conducteur.

— Comment! s'écria-t-il, quel conducteur?

— Soyez tranquille; on vous répond de lui. L'autre est un ivrogne qui a disparu après le souper, et Dieu sait quand on le retrouvera!

En disant ces mots, elle fit un signe d'intelligence à misé Brun, qui murmura :

— Oui, c'est un misérable, et nous sommes heureux d'en être délivrés.

L'orfèvre était trop pressé de partir pour chercher de plus amples explications; il se contenta de celle qu'on lui donnait, et se hâta de tout disposer pour se remettre en route. Tandis qu'il arrangeait ses coffres, la servante, qui était restée un peu en arrière avec misé Brun, dit à voix basse, et en lui glissant entre les doigts un très petit paquet cacheté :

— On m'a chargé de vous remettre ceci. Sainte Vierge! quelle nuit terrible nous avons passée! Je savais bien ce qui arriverait.... Vous pouvez aller tranquille à présent.

— Ma femme, en route! cria l'orfèvre.

Misé Brun n'eut que le temps de serrer la main de la petite servante et de lui dire :

— Que le ciel te récompense du service que tu m'as rendu hier soir!... Mon enfant, quitte au plus tôt cette maison... Crains Dieu, et ne sers que d'honnêtes gens!

Un léger vent d'ouest avait balayé les nuages; la matinée était fraîche et sereine; déjà le soleil levant dardait ses clartés vermeilles sur la façade du logis de l'Esterel. Misé Brun avait repris sa place dans l'humble équipage qui allait l'emmener. Au moment de partir, elle tourna une dernière fois les yeux vers ces lieux d'où elle emportait des souvenirs qui devaient préoccuper et remplir le reste de sa vie. Alors, son regard plongeant à travers une des fenêtres grillées de l'étage inférieur, elle entrevit dans la pénombre d'un rayon de soleil qui traversait obliquement la salle obscure, comme une forme humaine étendue la face contre terre. La jeune femme frémit sans être sûre cependant qu'elle venait d'apercevoir un cadavre; puis, se souvenant de ce qu'avait dit la petite servante, elle pensa que c'était Siffroi qui peut-être dormait couché sur le sol, près de l'endroit où M. de Galtières avait enfermé le marquis. Cet incident cessa bientôt de la préoccuper, et elle demeura plongée dans la morne agitation de ses souvenirs et de ses réflexions. Elle tenait toujours dans sa main le paquet que lui avait remis la petite servante; parfois effrayée de posséder cette preuve, ce gage d'amour que lui avait laissé M. de Galtière, elle s'imaginait que Bruno Brun allait surprendre son secret, et elle cachait sa main en frissonnant; mais l'orfèvre était bien loin de soupçonner le trouble, les angoisses de sa femme, et, joyeux d'avancer rapidement vers le but de son voyage, il disait de temps en temps à son nouveau conducteur, qui poussait le cheval au grand trot sur les pentes de la montagne :

— Nous allons un train de poste! Voilà comment on doit voyager! Tu auras un bon pour-boire, mon garçon.

Au bas de la dernière descente, après avoir franchi entièrement le passage de l'Esterel, il fallut pourtant s'arrêter un moment. Il y avait en cet endroit quelques maisons et un poste de la maréchaussée. Tandis que Bruno Brun exhibait ses papiers, la jeune femme s'assit à l'écart sous un bouquet de châtaigniers qui ombrageait le chemin,

et elle décacheta d'une main tremblante le mystérieux paquet. L'enveloppe cachait un médaillon que la jeune femme se rappela aussitôt avoir vu suspendu à la cheminée de cette chambre où elle avait passé, le soir précédent, les momens les plus terribles et les plus doux de sa vie. Le cercle d'or guilloché du médaillon contenait d'un côté des lettres initiales tracées délicatement sur vélin, et de l'autre un portrait en miniature de la plus admirable ressemblance. Par un mouvement spontané, involontaire, misé Brun pressa ce portrait sur ses lèvres, puis elle le cacha dans son sein. Quelques heures plus tard, les voyageurs arrivaient à Grasse. Bruno Brun, en mettant pied à terre, dit avec satisfaction :

— Dieu soit loué! nous avons fait le voyage sans aucune mauvaise rencontre, et nous arrivons à temps pour l'ouverture de la foire.

VI.

Huit jours plus tard, la famille Brun, réunie de nouveau dans la maison de la rue des Orfèvres, faisait la veillée autour de la table que Madeloun achevait de desservir. Bientôt misé Brun, prétextant une extrême lassitude, monta dans sa chambre, et l'orfèvre resta seul vis-à-vis de son père et de la tante Marianne.

— La foire a été bonne, et j'ai bien mené mes affaires là-bas, dit-il d'un air capable; de toutes manières, j'ai sujet d'être content.

— Ta femme me paraît triste, observa le vieux Brun.

— Ce n'est rien; c'est le voyage qui l'a fatiguée. En partant, elle était ravie; il lui semblait qu'il n'y avait rien au monde de si agréable que de courir les grands chemins, mais elle a été bientôt lasse de tout cela. Au retour, quand nous avons passé dans le bois de l'Esterel, elle n'a plus mis pied à terre pour cueillir des fleurs et s'arrêter devant chaque buisson à entendre chanter les oiseaux : elle est restée tranquillement au fond de la carriole. Quand nous avons été au logis de l'Esterel, elle a un peu avancé la tête pourtant, afin de demander des nouvelles de ce grand coquin de conducteur que nous y avions laissé; mais l'hôtesse et la servante avaient abandonné la maison : il n'y avait plus personne. Pendant le reste du voyage, elle n'a plus manifesté la moindre curiosité, et je crois qu'elle s'est sentie fort soulagée en se retrouvant ici ce matin.

— Et à Grasse, comment les choses se sont-elles passées? demanda la tante Marianne.

— Eh! eh! c'est à cette question que je vous attendais, répondit-il en se frottant les mains; figurez-vous que j'avais la plus belle boutique de la foire, et que les gens faisaient foule à l'entour. C'était comme une fureur pour voir Rose; le monde se battait, afin d'aborder jusqu'à elle. Chacun la célébrait : on a fait des chansons à sa louange; mais je dois déclarer qu'elle ne s'est guère souciée des complimens et des propos aimables de tous les freluquets qui assiégeaient notre étalage. Au lieu de les écouter d'un air agréable, elle semblait toute contristée, et plus d'une fois elle avait les larmes aux yeux.

— Il ne faut pas trop se fier à ces apparences, murmura la tante Marianne en secouant la tête; les femmes qui n'ont aucune inclination cachée ne sont ni gaies ni tristes, et l'humeur mélancolique de la tienne me donne beaucoup à penser.

Le dimanche suivant, l'orfèvre, qui était allé faire ses dévotions à la chapelle des pénitens bleus, rentra son tricorne avancé sur les yeux et les mains au fond de ses poches, ce qui était chez lui le signe d'une grande agitation d'esprit.

— Vous me voyez saisi, dit-il en abordant sa femme et la tante Marianne; savez-vous la nouvelle qui court dans la ville? Un jeune homme qui m'avait fait dernièrement l'honneur d'entrer dans ma boutique, le marquis de Nieuselle, a été assassiné au logis de l'Esterel....

— Il est mort! s'écria misé Brun en pâlissant.

— A mauvais sujet, mauvaise fin, murmura Madeloun.

— Il s'était apparemment arrêté dans ce coupe-gorge, reprit l'orfèvre; son corps a été retrouvé au fond d'une salle basse, le visage contre terre. Il avait une balle dans la tête. On ne met pas en doute qu'il n'ait été assassiné par Gaspard de Besse ou par quelqu'un de sa bande. Grand Dieu du ciel! la nuit que nous étions au logis de l'Esterel, nous pouvions avoir le même sort!

— Tu peux brûler un cierge à l'autel de la sainte vierge Marie, dit la tante Marianne frappée de l'impression profonde que la nouvelle de ce malheur produisait sur misé Brun; va, Bruno, tu as peut-être plus de bonheur encore que tu ne crois!

Ce fut ainsi que la jeune femme apprit la terrible preuve de dévouement que lui avait donnée M. de Galtières. Elle en ressentit une impression étrange, mêlée de reconnaissance et d'horreur. Son esprit revenait sans cesse sur toutes les circonstances de cette nuit fatale et les commentait avec une horrible et involontaire persévérance. Elle s'expliqua alors pourquoi M. de Galtières avait quitté le

logis de l'Esterel avant le jour, et elle comprit les dernières paroles de la petite servante. Elle se rappela en frissonnant ce qu'elle avait vu, lorsque, prête à repartir, elle avait encore une fois tourné ses regards vers ces lieux funestes. Au milieu de ces angoisses, elle remerciait pourtant le ciel, qui permettait qu'on imputât le meurtre de Nieuselle aux bandits embusqués dans les défilés de l'Esterel.

Ces affreux souvenirs s'affaiblirent enfin. La jeune femme tomba dans une sorte d'engourdissement moral qui ressemblait au repos. Un jour que le père Théotiste l'interrogeait, inquiet de l'anéantissement où il la voyait, elle lui répondit doucement : — Il me semble que je suis tranquille, mon père; mais je n'ose regarder au dedans de moi-même, ni réfléchir sur ma situation. J'ai peur de toucher à mon mal... Pourtant il faudra que j'aie le courage de vous parler un jour.

— Quand vous le pourrez sans peine et sans effort, ma chère fille, répondit le bon moine.

Mais après cette période d'affaissement, les facultés de la jeune femme se réveillèrent plus puissantes; les passions fougueuses et rebelles recommencèrent à gronder dans son cœur, et elle s'abandonna, dans le secret de son ame et de sa pensée, aux ardeurs qui la dévoraient. Il y avait une heure dans la journée où l'horrible contrainte que lui imposait son entourage cessait pendant quelques instans; c'était l'heure à laquelle misé Marianne passait dans la boutique pour aider Bruno Brun à arranger l'étalage. Alors elle tirait furtivement, de l'endroit où elle le tenait caché, le médaillon de M. de Galtières, et le contemplait en versant des larmes silencieuses. Ce portrait rendait admirablement les traits frappans de l'original. Le front haut et légèrement fuyant avait un caractère singulier de courage et d'audace. Déjà les rides qu'une pensée inquiète semblait y avoir laissées creusaient entre les sourcils deux traits ineffaçables. Le nez était finement accusé, et les lèvres, minces et vermeilles, ressortaient comme une ligne de carmin sur les tons pâles et mats de la peau. Ce front hautain, ce teint bilieux, cette bouche dont les commissures s'abaissaient effacées, auraient décélé une nature violente, impitoyable, si l'expression n'en eût été tempérée par un de ces contrastes qui mettent en défaut la physiognomonie et défient la science des plus habiles disciples de Lavater : les plus beaux yeux s'ouvraient sous ce front austère, le plus doux regard éclairait ce sombre visage. L'orbite, très saillant, était couronné de blonds sourcils; la paupière, large et mollement prononcée, comme dans le

portrait de la Joconde, était bordée de longs cils, et les yeux, d'un noir de velours, avaient l'expression d'exquise finesse, de riante sérénité qu'on trouve aux yeux divins de Mona Lisa.

Misé Brun adora cette image avec les mystiques transports d'une ame pure et exaltée. Elle s'abandonna au vain et dangereux bonheur d'aimer pour le seul bonheur d'aimer, et bientôt elle retomba dans les abîmes de l'abattement et du désespoir. Sa chimère ne lui suffisait plus; elle avait horreur de l'existence immobile et murée qu'elle était venue reprendre pour toujours; elle faillit intérieurement à toutes ses résolutions : un jour enfin, elle regretta de n'avoir pas suivi M. de Galtières. Quand elle en fut venue là, elle n'osa déclarer au père Théotiste de quels sentimens, de quelles pensées elle était coupable, et, séduite peut-être par quelque espérance éloignée, elle dissimula ses douleurs et attendit vaguement sa délivrance.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. L'hiver passa, la belle saison revint et ramena l'époque des cérémonies qui attiraient de si loin les étrangers dans la ville d'Aix. Misé Brun vit approcher la veille de la Fête-Dieu avec des agitations inexprimables; tantôt elle avait le pressentiment que M. de Galtières ne manquerait pas à cette espèce de rendez-vous, tantôt elle se figurait qu'il avait cédé à ses conseils et quitté le royaume. D'abord elle avait cru fermement qu'il viendrait, mais à mesure que le temps avançait, elle sentait sa conviction et son espérance faiblir. La veille de la Fête-Dieu, à l'heure où les trompettes qui précédaient la cavalcade se firent entendre, lorsque Bruno Brun cria à la porte de l'arrière-boutique qu'il était temps de sortir, la jeune femme s'avança, calme, comme impassible, et prit place entre la tante Marianne et Madeloun. Elle ne comptait plus que M. de Galtières vînt, comme l'année précédente, se mêler à la foule qui se pressait dans la rue des Orfèvres. Pourtant, lorsqu'elle leva les yeux, elle l'aperçut à la lueur des torches. Il était là, debout au même endroit que l'année précédente et les yeux fixés sur elle. Quand leurs regards se rencontrèrent, il sourit faiblement et mit une main sur sa poitrine, comme pour attester que chaque fois qu'elle se montrerait ainsi, elle le retrouverait à la même place. Misé Brun imita machinalement ce geste, cette muette promesse; puis elle baissa la tête, et ses mains retombèrent inertes sur ses genoux.

— Qu'est-ce que vous faites donc? dit brusquement la tante Marianne; vous avez l'air de l'effarée de Figanières, qui prenait le chapeau de saint Christophe pour le clocher de son village. Tenez-vous tranquille et regardez la cavalcade.

Dix minutes après, le cortége disparaissait au fond de la rue, et Bruno Brun se levait en disant avec un soupir d'admiration et de regret : — C'est fini pour jusqu'à l'an prochain; rentrons, ma femme.

— Dans un an! murmura misé Brun en repassant le seuil de sa maison.

Quelques mois s'écoulèrent encore. La jeune femme, triste, agitée, le cœur dévoré d'amour, sentait passer avec une morne lenteur chaque jour, chaque heure de sa vie. Pourtant rien dans sa manière d'être ne décelait les secrets désordres de son ame. Elle était impérieusement gouvernée par les habitudes de son intérieur, et parcourait, sans témoigner ni fatigue ni dégoût, le cercle étroit des occupations domestiques. On la voyait toujours calme, soumise, assidue au travail, et lorsqu'elle s'asseyait, le matin, devant la fenêtre de l'arrière-boutique, pour recommencer la tâche accoutumée, misé Marianne elle-même lui trouvait un visage tranquille et ne s'apercevait pas qu'elle avait passé la nuit dans l'insomnie et dans les larmes.

Un dimanche, l'orfèvre, qui était sorti dès le matin, rentra radieux : — Je vous annonce une grande nouvelle, s'écria-t-il; l'assassin du marquis de Nieuselle est arrêté!

— J'en suis bien aise, dit tranquillement la tante Marianne.

Misé Brun releva la tête et regarda son mari fixement, en remuant les lèvres comme si elle parlait, mais sans faire entendre aucun son. Il y avait dans ce regard, dans ce mouvement muet de la bouche, une telle expression de désespoir et d'horreur, que l'orfèvre en fut effrayé.

— Eh bien! eh bien! s'écria-t-il, est-ce que tu n'es pas contente qu'on ait arrêté Gaspard de Besse?

A ce mot, qui la rassurait tout à coup si complètement, misé Brun ne put dominer la violence de son émotion, et, cachant son visage dans ses mains, elle fondit en larmes. La tante Marianne arrêta sur elle son regard clignottant, et dit à l'orfèvre, qui se taisait tout étonné de l'effet que produisaient ses paroles : — Bruno, j'ai dans l'idée qu'on regrette ici ce mauvais sujet qui s'appelait de son vivant le marquis de Nieuselle.

— Je n'ai guère souci d'un galant qui est à trois pieds sous terre, répliqua-t-il en haussant les épaules.

Misé Brun, revenue déjà de son premier mouvement, essuya ses yeux, et dit avec douceur à la vieille fille : — Dieu nous garde de mal parler des morts!

— Toute la ville est en émoi, reprit Bruno Brun, les rues sont

pleines de monde comme un jour de grande fête; c'est cette après-midi qu'on amène Gaspard de Besse et deux scélérats de sa bande qui ont été pris avec lui; je vais les voir arriver, cela me récréera.

— Oh! murmura la jeune femme, des malheureux si chargés de crimes, et qui vont en subir le châtiment!

— Leur procès ne sera pas long, ajouta l'orfèvre; bientôt nous aurons de la besogne à la confrérie.

Huit jours plus tard, une certaine agitation régnait dès le matin dans la maison de l'orfèvre. Bruno Brun était sorti de bonne heure pour se rendre à la chapelle des pénitens bleus, et les trois femmes, réunies dans l'arrière-boutique, prêtaient une morne attention aux clameurs qui, de temps en temps, s'élevaient au dehors.

— Il est inutile d'arranger l'étalage, dit la tante Marianne à Madeloun : on ne vendra rien aujourd'hui; entr'ouvre seulement les vantaux, afin qu'on puisse voir ce qui se passe dans la rue. Il y a foule déjà, j'en suis sûre.

Un moment après, Madeloun revint : — Entendez-vous, entendez-vous les cloches? Gaspard de Besse monte à Saint-Sauveur pour faire amende honorable avant de mourir. Dans un instant, il va passer. Tout le monde court pour le voir, on s'étouffe dans la rue.

— Sortons un moment sur la porte, dit la tante Marianne en se tournant vers misé Brun.

— Oh ciel! pour voir ce malheureux! répondit la jeune femme d'une voix altérée, non, non, le cœur me manque rien que d'entendre les cloches qui sonnent son agonie. Je vais prier Dieu pour lui.

— Allons, venez, insista Madeloun, quand ce ne serait que pour voir le monde qu'il y a là dehors, et rentrer tout de suite. C'est un coup d'œil comme la veille de la Fête-Dieu.

A ce mot, la pensée que M. de Galtières était peut-être parmi cette foule s'offrit subitement à l'esprit de misé Brun, et, par un mouvement spontané, elle suivit la servante, qui l'entraînait par le bras.

Une multitude compacte remplissait la rue, et précédait le triste cortége qui s'avançait lentement. Un morne silence régnait dans cette foule, mais çà et là des voix enrouées, qui devaient parvenir jusqu'à l'oreille du patient, criaient une complainte sur la mort de Gaspard de Besse. Lorsque les baïonnettes de la maréchaussée parurent au fond de la rue, une rumeur sourde circula parmi les spectateurs pressés en haie contre les maisons, et de tous côtés on entendit : — Le voilà! le voilà! — Le condamné s'avançait d'un pas ferme, presque rapide. A sa droite, et le crucifix à la main, marchait le père Théo-

tiste; à sa gauche, un peu en arrière, était le bourreau. Après venaient les pénitens bleus, qui devaient entourer l'échafaud et porter sur leurs épaules la bière du supplicié.

Misé Brun cherchait toujours M. de Galtières dans un groupe nombreux arrêté en face de sa maison; mais, lorsque le condamné ne fut plus qu'à quelques pas, elle tourna involontairement les yeux sur lui. Ses yeux se fermèrent aussitôt; elle ne le vit pas, et elle le reconnut pourtant, car ses genoux fléchirent, et elle se retint au bras de Madeloun, qui, pâle, éperdue, murmura : — M. de Galtières!... c'est lui!...

Comme elle disait ces mots, le fatal cortége avait déjà passé. Misé Brun rentra dans sa maison, et alla machinalement s'asseoir à sa place accoutumée. La tante Marianne se mit devant l'autre fenêtre, et, ouvrant son livre de messe, commença les prières pour les morts; ensuite les deux femmes prirent leur travail, et la journée s'acheva comme les autres journées.

L'orfèvre, en rentrant dans l'après-midi, se hâta d'ouvrir sa boutique et de reprendre son travail; mais le soir, à la veillée, il eut le temps de raconter les bonnes œuvres auxquelles il avait participé ce jour-là. — Je puis rendre témoignage des derniers momens du fameux Gaspard de Besse, dit-il avec satisfaction; il est mort très courageusement. La torture ne lui avait rien fait avouer : il n'a déclaré devant la justice ni son origine ni sa vie; mais, avant de se remettre entre les mains du bourreau, il a fait sa confession au père Théotiste, qui lui a donné l'absolution et n'a cessé de le consoler et de l'exhorter jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier souffle.

Misé Brun écouta ces détails d'un air triste et calme; son mari remarqua seulement qu'elle était plus pâle que de coutume.

Le lendemain matin, elle se sentit tout à coup malade. La tante Marianne et Madeloun la mirent au lit. Le soir, elle était à l'agonie; mais le ciel ne permit pas qu'elle fût si tôt délivrée : elle vécut quelques années encore dans les pratiques d'une austère dévotion. Ce ne fut que long-temps après le supplice de Gaspard de Besse qu'elle reçut des mains du père Théotiste le missel qu'elle avait donné dans le cloître de l'église de Saint-Sauveur, et dans lequel le condamné avait fait ses dernières prières.

— Ma fille, dit le bon moine en le lui rendant, Dieu nous appelle à lui par des voies différentes; le repentir et la vertu mènent également au ciel.

M[me] CH. REYBAUD.

DE

LA LITTÉRATURE MUSULMANE

DE L'INDE.

Il fut donné à l'islamisme de renverser ou au moins d'humilier tout ce qui avait vieilli dans l'ancien monde, des rives du Danube aux monts Himalayas; d'émouvoir, d'exciter jusqu'à l'exaltation, en les ralliant à un seul cri, les races auxquelles il manquait un symbole, et cela au milieu du désert africain comme dans les steppes de l'Asie centrale; de s'établir partout où s'étaient développées les civilisations primitives; de galvaniser les peuplades mortes, comme aussi de mettre l'enthousiasme et le fanatisme au cœur de hordes insouciantes et presque sans culte; de les saisir dans leur mouvement de migration vers l'ouest et de les transformer en nations; enfin de faire briller sur les ruines d'un passé mystérieux et solennel l'éclat d'une splendeur extraordinaire qui désormais s'éteint de toutes parts. Durant neuf siècles, de puissans empires se formèrent çà et là dans les vastes contrées que dominait le croissant; puis, en se déplaçant, en s'absorbant les unes les autres, en transportant sur divers points alternativement le siége d'un pouvoir qui grandissait de jour en jour, les dynasties musulmanes de l'Arabie, de l'Égypte, de la Perse, de la Turquie, de l'Hindostan, accomplirent dans tout l'Orient

cette œuvre d'assimilation que le christianisme opérait en Occident. Ces dynasties, tantôt fanatiques et ignorantes, tantôt éclairées et favorables aux lettres, firent sentir successivement, d'une extrémité à l'autre de ce monde nouveau, ou le joug tyrannique d'une oppression qui brise les nationalités, ou les bienfaits d'une civilisation qui les efface aussi en les modifiant d'une façon plus douce.

Cette double action dut se trahir de bonne heure dans les langues, dans les littératures de l'Orient; les peuples anciens, abdiquant leur passé, arrêtés soudainement dans la route suivie depuis tant de siècles, ne purent garantir leurs idiomes d'un mélange inévitable; avec une religion étrangère, la conquête introduisait nécessairement un nouvel ordre d'idées, et par suite de nouvelles formes de langage. Les peuples barbares, au contraire, fixés tout à coup dans leur marche incertaine par l'islamisme, qu'ils avaient adopté, n'eurent qu'à gagner à cette transformation; ils s'enrichirent par ce contact avec les nations plus policées dont ils partageaient la croyance, de tout ce qui manquait à leurs langues encore informes.

Sans se substituer aux idiomes qu'elle rencontra dans son expansion à travers les trois vieilles parties du globe, la langue de l'islam, celle des khalifes, si parfaite dans sa structure, si abondante en formes précises qui fixent les nuances et pour ainsi dire les demi-tons de la pensée, imposa à tous les peuples musulmans non-seulement son système graphique, ce qui est beaucoup déjà, mais encore, dans une proportion plus ou moins grande, ses noms d'action, ses substantifs abstraits, ce qui compose la partie métaphysique du discours, de telle sorte que toute proposition un peu étendue a besoin, pour être développée pleinement, de recourir à la langue philosophique et sacrée. Et cela suffit pour donner aux idiomes musulmans un air d'homogénéité; sous une commune tendance se cachent des origines diverses; le mot étranger, partout présent, est comme la bannière du conquérant sur les tours de la ville prise, comme le croissant d'or sur le dôme de Sainte-Sophie.

Lorsque les Turcs, en marche vers l'Europe depuis la fin du VII[e] siècle, acceptèrent cette croyance dont ils devaient être un jour les plus redoutables représentans, et vinrent élever entre l'Orient et l'Occident cette barrière si long-temps menaçante qui força les nations chrétiennes à s'ouvrir de nouvelles routes à travers l'Océan, ils subirent à leur tour ce joug intellectuel; leur idiome tartare fut adouci et bientôt fertilisé par l'idiome arabe, partout fécond, et qui a laissé dans celui des Espagnes des traces aussi ineffaçables que le

souvenir de la domination sarrasine, perpétué par tant de merveilleux édifices. La Perse, condamnée à être envahie successivement par les Macédoniens remontant vers l'Orient, par les Parthes descendus des bords de la mer Caspienne, par les khalifes qui s'élançaient à la fois au-delà de la mer Rouge et du golfe Persique, enfin par les Mogols sortis des environs du lac Baïkal, où les Turcs avaient jadis campé côte à côte avec eux, la Perse, soumise aux Ommiades dès le VIIe siècle, vit peu à peu sa vieille langue disparaître avec les Guèbres, qui fuyaient emportant le feu sacré, d'abord dans le Khorassan, puis à Ormuz, puis à l'ouest de l'Inde; et à ce langage mutilé, dont les radicaux appartiennent pour la plupart à celui des brahmanes, l'idiome de l'islamisme prêta ce dont il avait besoin pour faire face aux exigences d'une philosophie nouvelle et d'une religion devenue celle du peuple.

Toutefois, sous l'enveloppe d'une croyance commune, les trois grandes nations mahométanes conservaient chacune leur caractère particulier et individuel, qui, loin de disparaître sous le flot de l'invasion, se développa avec le temps d'une façon précise et se révéla bientôt dans le génie de leurs langues. Selon les aptitudes spéciales de son esprit, chaque peuple eut son rôle propre dans ce monde refait à neuf. L'Arabe, contemplatif, fanatique, ardent, mais avide de poésie et ayant en honneur l'art de bien dire, se chargea de conserver dans sa pureté primitive le dogme dont il était le gardien né, de l'appuyer et de l'élucider par les commentaires. L'esprit de tribu se porta vers les chroniques qui établissent l'ancienneté des familles; la vie errante et guerrière fit croître chez l'Arabe le goût des légendes héroïques, des récits à faire sous la tente. Sa langue dominatrice et inaltérée devint celle de l'islam par excellence, celle de l'histoire mahométane; elle fut l'expression d'une littérature mystique et passionnée qui contenait en germe presque tout ce que devaient produire celles des deux autres peuples. Moins chevaleresque, mais tout aussi porté à la propagande à main armée qui autorisait et provoquait les conquêtes, le Turc, face à face avec l'Europe, s'occupa du présent plus que du passé. Assis aux Dardanelles et sur les deux rives de la Méditerranée comme une sentinelle avancée de l'islam, il était plus jaloux de faire triompher le Coran que de l'expliquer. Sa langue, répandue dans un si grand nombre de provinces soumises l'une après l'autre à l'empire ottoman, fut celle de l'armée, et par suite celle du commerce, quand les pachas du grand-seigneur gouvernèrent les villes bâties sur les bords du Nil et de l'Euphrate. Elle

dut être moins étudiée, car elle était moins littéraire, moins savante, mais plus parlée que celle des Arabes à cause de son utilité pratique. Le Persan, déjà modifié par tant de révolutions, avait acquis par cela même un caractère plus souple, plus susceptible de s'approprier ce qui lui venait du dehors; dans ces sociétés changeantes, il apparaît comme le Grec de l'Asie. Mobile et facile à blesser dans son amour-propre, il donna dans le schisme shiite et se sépara des khalifes, comme le Grec s'était séparé des papes. Sa langue, douce et harmonieuse, variée dans ses formes, fut celle de la diplomatie et de la haute correspondance; elle prit de là une certaine allure de courtisan, tout en sachant se plier avec une facilité rare à la poésie mystique comme à la poésie légère, aux épopées de longue haleine comme aux petits poëmes de caravane; elle serait à la langue arabe ce qu'est la langue de Virgile à celle d'Homère.

A côté de ces trois principaux idiomes, il s'en forma, dans des conditions pareilles, un quatrième. L'Inde était un monde à part dans lequel l'islamisme, violemment apporté, introduisit avec une race étrangère une croyance et des mœurs nouvelles qui produisirent à la longue une population mêlée et une langue mixte. Dans le nouvel idiome, le verbe, base de toute langue, continua presque seul d'appartenir d'une manière nécessaire aux radicaux primitifs, tandis qu'autour de cette partie vitale du discours se groupèrent des expressions empruntées aux Afghans venus d'Arabie ou aux Mogols sortis de la Perse. Ce jeune dialecte de la grande famille musulmane, nommé hindoustani, fut assez lent à se former, bien que les Hindous racontent naïvement qu'il naquit presque tout à coup sous les tentes de Timour. Cette erreur vient du nom de *ourdou zaban*, langue du camp, qu'ils lui ont donné, sans doute parce qu'il acheva de se fixer dans les bazars où la population vaincue entra journellement en communication avec les cent mille cavaliers du conquérant mogol. C'est sur cette dénomination de *ourdou zaban* que se fonde un voyageur célèbre de ces derniers temps pour appeler *langue de corps-de-garde* l'idiome moderne de l'Inde, dont l'armée cependant n'est pas seule à se servir. Confiné d'abord dans les camps, où il jouait le rôle de *lingua franca* sous forme de patois, l'hindoustani se répandit peu à peu dans les masses à mesure que s'affermissait la conquête; de patois, il devint langue quand les écrivains hindous l'eurent soumis aux règles de la poésie. Sous les empereurs mogols amis des lettres, comme sous les petits princes musulmans qui s'établissaient çà et là dans l'Inde morcelée et s'entouraient d'une cour,

il s'enrichit de la traduction des principaux ouvrages arabes et persans, devenue nécessaire depuis que l'islamisme était représenté dans ces contrées par une langue reconnue nationale. Bientôt il produisit à son tour une littérature complète, toute de renaissance il est vrai, contrastant avec celle de l'Inde ancienne autant que la blanche mosquée avec la sombre pagode, mais professée par des poètes de renom dans plus d'une école brillante, et mise en lumière par des prosateurs sérieux, philosophes, chroniqueurs et érudits. Enfin, dans cette vaste contrée qui compte tant de patois formés des débris du sanscrit et plus d'une langue véritable, parlée par des nations d'une autre race, comme chez nous celles des Basques et des Bretons, l'hindoustani continua d'être sous la nation anglaise ce qu'il avait été sous les conquérans mogols, l'idiome militaire, l'idiome des cours musulmanes, et, dans plus d'une localité, il devint celui de la diplomatie, au préjudice du persan.

Si l'on songe qu'entre la première apparition des mahométans dans l'Inde, c'est-à-dire celle des Arabes (surnommés Afghans ou Patans), qui, dépassant la Perse sous le khalife Oualid en 711, s'élancèrent vers Dehli, et l'invasion définitive des Mogols en 1398, il s'écoula six siècles et demi, on comprendra parfaitement que durant cette longue période la fusion des deux peuples et des deux langues put se préparer. Au IXe siècle, les khalifes abassides régnaient même à l'est de l'Indus, englobant ainsi dans leurs possessions le pays des émirs du Scinde. De l'an 1000 à l'an 1183, la dynastie afghane de Gazni, dont Mahmoud fut le héros, étendit ses conquêtes au-delà de Dehli et d'Agra, et pendant ces deux siècles il y eut, entre les sectateurs du prophète et ceux de Vichnou, des relations multipliées et suivies qui affaiblirent peu à peu l'unité religieuse de la nation hindoue. La lutte eût été moins longue, si un peuple placé entre le Scinde, toujours franchi par les envahisseurs, et le Gange, dont les riches vallées appelaient l'invasion, vivant dans un cercle de montagnes groupées comme les tours d'une forteresse au milieu de l'Inde, n'avait défendu avec le courage du désespoir le sol et la religion de sa patrie. Ce peuple, c'étaient les Radjapoutes, fils de rois, race noble et hautaine, à qui la prétention d'une descendance illustre inspirait une valeur héroïque. Régis par le système féodal, toujours prêts à descendre de leurs donjons escarpés au son de la cloche de guerre, ces barons du moyen-âge asiatique maintinrent leur indépendance jusqu'à la fin du XIIe siècle, époque à laquelle, vaincus et non soumis, ils payèrent un tribut au sultan de Dehli, et lui four-

nirent un corps de cavalerie, comme plus tard les Mahrattes aux empereurs mogols. Durant ces guerres terribles, le dialecte radjapoute subit quelque atteinte; on découvre les traces de cette altération première en lisant les légendes, trop peu connues, rédigées vers ces mêmes temps par des bardes de la contrée. La plus populaire de ces légendes est le récit de la mort de Padmawati, reine de Tchitor, qui s'enferma dans une caverne avec treize mille femmes et y alluma un bûcher sur lequel elle et ses compagnes périrent toutes volontairement plutôt que de tomber entre les mains des musulmans vainqueurs. Ce dévouement des veuves hindoues, que les femmes souliotes ont si courageusement imité de nos jours, dans des circonstances analogues et sans le savoir, est devenu le thème favori de bien des poètes : des écrivains mahométans même ont chanté la mort de Padmawati; mais la plus ancienne de ces élégies guerrières, et la plus touchante aussi, est écrite dans un vieux dialecte de l'Inde, mêlé çà et là de mots empruntés au persan, qui apparaissent à travers un récit ferme, simple, concis, comme autant de blessures trouant la cuirasse du guerrier.

Au reste, quand un sultan de la dynastie patane monta sur le trône des radjas de Dehli, la langue brahmanique commençait à se démembrer comme un empire trop étendu et désormais affaibli. Pareil à une statue rendue fruste par le temps, à un monument gothique ou moresque dont les pendentifs et les découpures se détachent des voûtes, ce bel idiome perdait de la richesse de ses formes, se dépouillait de ces flexions multiples qui se développent sur le radical comme les branches sur le tronc, et font jaillir du verbe, comme d'une source inépuisable, toute une gerbe de pittoresques images. De langue vivante, procédant avec logique du connu à l'inconnu, portant fleurs et fruits, capable de produire des composés sans nombre, l'idiome brahmanique se faisait pour ainsi dire langue morte, prenant les mots tels quels loin de leur racine, élaguant les terminaisons grammaticales, s'imposant de ne plus rien créer par lui-même. Chaque province altérait à sa façon ce langage si parfait; il devenait rude et concis chez les Radjapoutes, énergique, mais sans grace, chez les Mahrattes, énervé et adouci au Bengale, plus correct, mais sans sonorité, dans l'Hindostan même. Tout annonçait dans la nation un état d'affaissement que trahissait l'épuisement d'une littérature jadis pleine de sève et de vigueur; mais comme un grand peuple ne tombe guère sans jeter un dernier éclat qui se reflète dans quelque poème capital, il se trouva en ces temps de désastres un

barde (*barda'i*) pour retracer en vers, dans une épopée de soixante-neuf livres, l'histoire de Prithwi-Radja. Ce poète, nommé Tchand, attaché en qualité de chroniqueur ou de ministre au dernier souverain hindou de Dehli, raconta les guerres du *roi des éléphans*, son maître, contre le *roi des chevaux*, prince patan, presque à la même époque où le sire de Joinville écrivait les hauts faits de saint Louis. Ils se servaient tous les deux d'une langue rude et informe; mais l'une se mourait avec la dynastie et la gloire nationale, tandis que l'autre, encore au berceau, s'essayait à des formes plus précises, mieux arrêtées.

Ce poème de Tchand, dont la bibliothèque de Bombay possède un exemplaire incomplet, écrit en caractères anciens et défigurés comme la langue elle-même, semblait destiné à clore, par un récit douloureusement historique, la série de chroniques fabuleuses, d'héroïques légendes qui sont la base des traditions indiennes, le *Mahabarata*, le *Ramayana*, le *Raghouvansa*. Il fut très probablement rédigé à la fin du XIIe siècle, quelques années avant que le nouvel idiome, né de l'islamisme, eût reçu sa sanction et donné ses prémisses de poésie. Un écrivain persan, plus célèbre en Europe que Firdouci lui-même, Saadi de Chiraz, le gracieux auteur du *Bostan* et du *Gulistan*, composa, dans un de ses nombreux voyages à travers l'Inde, les premiers vers *ourdou* que l'on connaisse (1). Ces vers furent écrits à Somnath, dans ce lieu de pèlerinage si révéré des Hindous, que Mahmoud le Gaznevide avait ruiné en 1022, près de cette même pagode dont les portes, jadis emmenées par les vainqueurs, viennent d'être pompeusement rapportées du pays des Afghans au milieu du peuple de l'Inde, comme pour lui faire comprendre que l'armée anglaise a entrepris sa dernière campagne dans le seul but de reconquérir cette relique chère à l'idolâtrie. Sans doute, il ne fallait rien

(1) Ce poète distingué passa plus de soixante ans à voyager et à écrire; il visita plusieurs fois Dehli, fut fait prisonnier par les croisés et employé par eux aux fortifications de Tripoli de Syrie. La biographie de Saadi a été donnée, avec de curieux détails et un portrait fait dans l'Inde, par M. Garcin de Tassy, professeur à l'école des langues orientales, dans un remarquable article inséré au no de janvier 1843 du *Journal Asiatique*. On trouve des renseignemens nombreux et variés sur le sujet qui nous occupe dans un savant ouvrage du même professeur, intitulé *Histoire de la littérature hindoue et hindoustani*. Le premier volume, publié en 1839, renferme une nomenclature et une biographie succincte de plus de sept cents écrivains classés par ordre alphabétique; le second, qui doit paraître prochainement, contiendra de nombreux extraits des principaux ouvrages écrits dans les deux dialectes modernes de l'Inde.

moins que l'exemple d'un des plus grands écrivains dont s'honore la littérature musulmane pour encourager dans une voie non encore explorée les poètes de l'Inde, habitués à étudier la langue arabe avec un respect religieux, à vouer à la pratique de la langue persane un culte exclusif. Familiarisé avec les ressources de l'art, initié à tous les secrets du rhythme, Saadi jugea que l'idiome moderne de l'Hindostan était mûr pour la poésie; il engagea ses coreligionnaires à doter leur patrie d'une littérature nouvelle qui lui fût propre. Kosrew de Dehli, qui avait connu le poète voyageur dans sa vieillesse, suivit ses conseils et essaya de marcher sur ses traces; toutefois il ne le fit qu'avec une timidité extrême, car on a de lui un *moukhammas* (espèce de ballade) où le cinquième hémistiche de chaque strophe est en persan, et un *gazal* (petite ode), pour ainsi dire bicolore, où le premier hémistiche de chaque vers seul est en hindoustani. Mais dans un âge avancé Kosrew écrivit des stances dont le souvenir s'est conservé parmi le peuple, et qu'on chante encore; on peut donc lui appliquer ce que disait Pétrarque d'un troubadour provençal, Arnaud Daniel :

Anchor fa honor con suo dir novo è bello.

Voué dans ses derniers jours à la vie contemplative, zélé dans la voie du spiritualisme, Kosrew, qui venait de saluer par ses vers une ère nouvelle, ne put survivre à un sofi dont il s'était fait le disciple, et mourut en 1315; on lui éleva une tombe, disent les biographes, parmi celles où reposaient les sages de son temps, dans un endroit délicieux de Dehli.

Ces premiers essais n'étaient significatifs que pour une partie peu nombreuse de la population; les individus et les peuples des provinces qui rejetaient l'islamisme, ou résistaient à l'invasion, continuaient d'écrire, comme ils le font encore aujourd'hui, dans ces dialectes appauvris, mais purs de tout langage étranger, sous l'invocation brahmanique de *Çri Ganeçaya nama* (honneur au dieu de la sagesse Ganeça), par opposition à la formule arabe *bism'illah*, etc. (au nom du dieu clément et miséricordieux). Fidèles à l'ancien système graphique et aux traditions d'un langage bien altéré, ils le vénéraient, comme Dante la langue de Virgile :

O gloria de' latin..., per cui
Mostro cio che potea la lingua nostra!...

Cependant, dans la première moitié du XVIe siècle, quand Baber

eut mis fin à la dynastie afghane, on vit cet idiome, flottant pour ainsi dire à la surface du vaste empire mogol, pénétrer dans les masses par l'effet d'une conquête mieux établie, s'infiltrer dans les vice-royautés les plus reculées par les gouverneurs et par l'armée; et tandis qu'il rayonnait ainsi, avec une intensité croissante, du centre de l'Hindostan vers les extrémités des provinces, les dynasties mahométanes qui s'établissaient successivement dans le sud, sur les bords de la Nerbouddah, contribuaient encore à le populariser. Surate eut ses poètes, son école littéraire, comme Dehli, comme Agra, comme Laknaw, et la nationalité hindoue, attaquée de deux côtés, s'affaiblit plus rapidement encore. Aussi, vers le commencement du XVII[e] siècle, la littérature musulmane avait-elle acquis dans l'Inde son entier développement; on eût dit que les empereurs mogols voulaient faire revivre sur les bords de la Jamouna quelque chose du souvenir des khalifes; tenant sans doute à faire oublier leur origine un peu barbare, ils abandonnèrent peu à peu le dialecte turc-jaghataï, dans lequel Baber avait rédigé ses mémoires, et qui était celui dont on se servait à la cour. Dans une capitale si splendide, siége d'un empire immense, autour de ce trône d'or où brillait l'*asile du monde*, le roi des rois, il fallait des poètes, et il s'en trouva. Akbar, assez tolérant pour un sectateur de Mahomet, donna l'élan; il comprit qu'une dynastie ne doit pas rester étrangère par le langage à la nation qu'elle gouverne. D'une part, il encouragea les littérateurs musulmans à s'approprier les ouvrages persans, à les faire passer dans leur langue; de l'autre, il favorisa les écrivains hindous rebelles à la croyance nouvelle et à l'idiome qui en était l'organe. D'ailleurs, ce grand prince avait près de lui Aboulfazil, qui, après avoir pris part à ses travaux comme ministre, se fit aussi son chroniqueur; ce fut à lui qu'il confia, conjointement avec quatre autres personnages distingués du temps (parmi lesquels on compte deux écrivains attachés à la foi brahmanique), la traduction des tables astronomiques d'Oulough-Beg. Aurang-Zeb, abhorré des Hindous, qu'il persécutait, et particulièrement des Mahrattes, qui se vengèrent sur ses successeurs de son odieuse tyrannie, eut un règne heureux et brillant, à la faveur duquel la langue musulmane prit une nouvelle consistance, et s'introduisit par le secours des armes dans plus d'une province à l'ouest de la presqu'île.

Ce qui se passait autour du palais des empereurs se reproduisait dans de moindres proportions auprès des vice-rois et des nababs indépendans. Chaque petite cour musulmane abritait son groupe d'écri-

vains qui se visitaient d'une province à l'autre, s'adressaient mutuellement leurs vers, et se consultaient sans orgueil sur les subtilités de l'art poétique. Les souverains de l'Inde des deux religions tenaient et tiennent encore à honneur de protéger les lettres et de posséder des bibliothèques, d'autant plus précieuses qu'elles consistent en manuscrits. C'est en partie de leurs dépouilles que se sont formées celles dont se glorifient à juste titre les sociétés asiatiques de Calcutta, de Bombay, de Madras, ainsi que la plus riche de toutes, celle de l'*East-India-House* à Londres. L'auteur de l'*Histoire des Mahrattes* a puisé les matériaux de son beau travail dans la collection du radja de Satara, et les précieuses chroniques soigneusement conservées dans les archives des petits princes de la confédération des Radjapoutes ont fourni au colonel Todd les élémens de ses importantes *Annales du Radjasthan*. Sous le règne de Mouhammad-Shah (vers 1710), le radja Djaïsing de Djaïpour faisait traduire en sanscrit les *Élémens* d'Euclide, et demandait aux gouverneurs de France et de Portugal de lui envoyer des savans. La reine de Cannanore, d'origine arabe, qui régit des états dont on ferait le tour à pied en moins d'une journée, a, comme les rois ses voisins, comme le puissant Nizam lui-même, ses manuscrits sur feuille d'ôle, ses livres en langues diverses écrits au poinçon et avec la plume de roseau. Les musulmans de la côte de Coromandel parlent avec emphase des richesses accumulées dans la bibliothèque du nabab d'Arcot, pauvre prince qui a défense de sortir de son palais de Madras et de paraître dans sa capitale, roi déchu que l'artillerie anglaise salue de vingt-un coups de canon quand il va rendre visite au gouverneur, et qui partage ses loisirs entre ses femmes, ses éléphans et son astrologue. Tipou-Saheb se permit d'avoir son poète lauréat (Haçan-Ali), qui a laissé, sous le titre de *Fath-Nama* (livre de la Victoire), le récit de ses guerres avec les Mahrattes et le Nizam d'Haïderabad. Un autre écrivain rima, à l'occasion du mariage de ce sultan, un petit poème dont la copie, richement reliée, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de Calcutta, où elle est allée se perdre avec bien d'autres livres, quand les états du Mysore furent absorbés dans les possessions de la compagnie des Indes.

Une autre preuve du goût que les souverains de l'Inde ont toujours eu pour les lettres, c'est le nombre assez considérable de ceux qui ont laissé des écrits. Le grand-mogol Shah-Alam II (qui régna de 1761 à 1806), aïeul du prince assis maintenant sur le trône nominal de Dehli, se plaisait à réunir autour de sa personne les litté-

rateurs hindous et musulmans, et à les entendre lire leurs vers; il voulut lui-même prendre rang parmi les hommes distingués qu'il attirait à sa cour par ses faveurs; on cite surtout de ce monarque deux pièces qui sont devenues des chants populaires. Le biographe Moushafi a caractérisé son talent poétique par cette sentence arabe qui n'est peut-être pas d'une vérité bien absolue : « Les discours des rois sont les rois des discours! » Mais on est moins choqué d'une pareille flatterie quand on songe qu'elle s'adresse à un prince à qui la fortune a donné de si terribles leçons. Il disait lui-même dans un de ses refrains : « Je passe le matin avec la coupe, le soir avec ma bien-aimée. Dieu seul sait ce qui doit arriver! » ce qui est moins d'un sofi que d'un épicurien. Le nabab d'Oude, Açaf-Ud-doullah, accueillit avec égards les écrivains chassés de Dehli par les désastres dont cette capitale devint le théâtre vers 1775, et ne fut pas le dernier en mérite dans cette pléiade de poètes expatriés qui donnèrent à sa cour un nouveau lustre. Deux rois de Golconde se sont fait remarquer aussi à des époques diverses par leur talent dans l'art d'écrire. L'un, Kouli-Coutb-Shah, qui régnait il y a près de trois siècles, est auteur d'un grand nombre de poésies recueillies à la manière européenne, sous forme d'œuvres complètes, en un gros volume qui, après la ruine de ce royaume conquis par Aurang-Zeb, disparut pour reparaître plus tard dans la bibliothèque de Tipou, où il ne devait pas rester long-temps. L'autre, Aboulhaçain-Shah, le dernier de la dynastie, rimait avec grace et facilité sur le trône chancelant d'où l'empereur mogol le précipita dans une prison qui devint son tombeau. Avec les deux fils du nabab Ashraf-Khan, forcés de fuir Delhi et de se retirer à Bénarès, cette Rome de l'Inde où les têtes découronnées trouvent toutes un asile, tant l'idée du pouvoir temporel s'efface devant les souvenirs religieux de l'antique cité, avec ces deux jeunes gens résignés à chercher une consolation dans la pratique des lettres, nous citerons encore Soulaiman Shikoh, grand-oncle du souverain actuel de Dehli. Après avoir traîné ses ennuis à Laknaw, à la cour de son frère Akbar II, il mourut à Agra en 1838, laissant, sinon à la postérité, du moins dans la bibliothèque du Nizam, un recueil probablement trop vanté par les biographes. Enfin Tipou, qui fut sans doute trop grand sabreur pour être bon poète, a écrit, dit-on, dans le dialecte du sud son volume complet, son *diwan* de chants détachés et d'élégies. On a encore de lui deux ouvrages rédigés en langue persane, dont l'un, le *Zabardjab*, traité d'astrologie, rentre mieux dans le caractère de Tipou, car les conqué-

rans sont tous un peu portés à demander aux astres le secret de leur destinée. En général, ces écrivains de haut parage prenaient pour rimer un surnom poétique (*takhallous*), tout comme le plus humble des poètes; ils n'avaient pas plus de honte de cacher leurs titres souverains sous cette devise littéraire que n'en éprouvaient nos princes dans les temps chevaleresques à entrer dans la lice des tournois sous des couleurs de fantaisie qui les couvraient du voile de l'incognito.

A l'autre extrémité de l'échelle sociale, comme pendant à ces nababs qui cherchaient pour la plupart dans la culture des lettres un aliment à la vanité ou un remède contre les ennuis et le chagrin, nous trouverions, en parcourant la foule, des poètes pauvres qui chantaient d'inspiration au milieu de rudes travaux, comme jaillit la source à travers les cailloux. Les consciencieux biographes n'ont pas dédaigné de placer leurs noms à côté, quelquefois même au-dessus de ceux des empereurs; aux époques et dans les pays où l'imprimerie n'existe pas, il y a certainement quelque gloire à survivre à son siècle, non sous la forme d'un in-8° de commande, mais dans le souvenir des peuples d'un autre âge. Ainsi le porteur d'eau Macsoud, tout en versant aux vendeurs du bazar de Dehli les flots limpides de son outre remplie à la Jamouna, leur débitait ses stances à flots aussi; il devint le poète favori des habitués de la place publique; ses chants, qu'apprit par cœur une foule amusée et fière peut-être d'avoir, comme les rois, son improvisateur toujours en verve, sont répétés encore de nos jours dans les foires et aux fêtes joyeuses du Hôli. Il y a cinquante ans, vivait à Dehli encore, dans cette ville de gais rimeurs et de rêveurs contemplatifs, le barbier Inâyat Ullah, qui, sans être homme d'imagination et de vrai talent comme le coiffeur d'Agen, le poète Jasmin, se fit remarquer par la vivacité de ses pensées et la facilité de sa versification. Épris de la dignité de sa profession autant que ses confrères d'Andalousie, il disait : « Mieux vaut être barbier, comme moi, que d'être cette jeune bayadère dont tout le mérite consiste dans la fraîcheur des joues, fraîcheur, hélas! que le temps flétrit si vite! » Mais à force de raser un sofi célèbre de son temps et de teindre deux fois par semaine la barbe de ce saint personnage, qui ne semblait pas avoir renoncé aux vanités du siècle, Inâyat, de barbier, devint philosophe et se voua à la vie contemplative. Le repriseur de châles Arif, Kachemirien de naissance, composait alternativement en persan et en hindoustani de jolis vers qu'il récitait dans sa boutique, et dont ses amis ont gardé la copie. Enfin, dans les rangs de l'armée, nous trouvons un jeune soldat dont

le nom, Courban (sacrifice), était comme le présage de la mort glorieuse qu'il devait trouver à Faïzabad, en combattant contre les Anglais.

Pour compléter cette liste des anomalies littéraires dont l'Inde musulmane fournit tant d'exemples, nous prendrons encore, au palais et dans les faubourgs, deux noms de femmes. Le visir Amad-Ulmoulouk, qui déposa son maître Ahmed-Shah, lui creva les yeux, et donna le trône à Alamguir II pour l'assassiner bientôt après, ce ministre ambitieux et cruel eut la fantaisie de faire prendre à sa femme légitime la Begam Gannâ (canne à sucre) des leçons de réthorique auxquelles, pour sauver le décorum, il assistait lui-même. Ces leçons firent de l'épouse du visir un poète assez médiocre, mais il est curieux de voir un mahométan de haut rang suivre l'éducation littéraire de sa femme légitime, et ne pas craindre de la voir occuper dans les biographies une place que des courtisanes seules lui disputeront; car en Orient aucune femme ne reçoit même les premiers principes d'une instruction élémentaire, si l'on excepte les almées, qui, vivant en dehors de la société, ont besoin, pour y entrer à un prix quelconque, de rehausser par les graces de leur esprit les charmes de leur personne. La Chine, qui ne compte qu'une *lettrée* célèbre, doit à ses courtisanes bien des drames réimprimés dans les collections choisies; et les chants érotiques, les élégies passionnées qui retentissent au son des instrumens dans les palais et les salons des nababs et des riches, les pantomimes si vives, si dramatiques parfois, qui tiennent en suspens tant de graves personnages accroupis sur de somptueux coussins, les jeux scéniques en honneur sur les bords du Gange et de l'Indus, sont souvent l'ouvrage des bayadères qui les exécutent. Aussi voit-on de toutes petites filles, destinées par leur naissance à cet humiliant métier, s'asseoir à côté des jeunes garçons, le livre à la main, dans ces écoles à peu près en plein air, où le vieux maître range ses élèves sous la galerie de sa maisonnette, à l'ombre de quelques mauvaises nattes percées. Ce fut sans doute ainsi que se forma la fameuse courtisane Môti; elle a laissé des vers spirituels et gracieux; son nom a survécu à sa fragile beauté, tant dans ses propres poésies que dans celles d'un jeune écrivain, Mirza-Mactoul, qui lui voua un fidèle amour, et lui consacra des stances dans lesquelles le mot *môti* (perle) revient, selon le rhythme, à des intervalles égaux, comme les brillans semés au pan de la robe de la danseuse.

En recueillant ainsi les noms de ceux et de celles que leur posi-

tion semblait devoir placer en dehors de la masse des écrivains, et qui, à la vérité, n'en forment pas le groupe le plus choisi, nous avons voulu faire comprendre combien le goût de la poésie était répandu dans l'empire du Grand-Mogol durant le XVIIe et le XVIIIe siècle. Mais qu'était cette littérature mixte et mêlée, née d'une inspiration étrangère, produite par une religion dont les traditions étaient ailleurs, à l'aide d'une langue formée de tous les idiomes musulmans entés sur des radicaux sanscrits, et qui se développait comme une plante parasite sur l'arbre humilié de la nationalité hindoue? C'était quelque chose de factice qui sentait la conquête ou au moins l'invasion, une imitation, souvent même une répétition de ce qu'avaient dit, dans un langage plus homogène ou plus parfait, les écrivains arabes et persans. Les poètes hindoustani, comme cela arrive toujours dans les temps de renaissance, où l'on prend des modèles loin du sol, semblent généralement moins préoccupés de mettre en lumière une pensée qui leur est propre que de remplir un cadre donné. Aussi ne trouve-t-on guère en eux cette originalité qui doit être le cachet de chaque littérature, comme elle l'est de chaque peuple; ils ne sont plus Hindous; leurs regards franchissent une vaste contrée peuplée de légendes, où chaque arbre est une divinité, chaque ruisseau un lieu de pèlerinage, où chaque pagode a sa chronique et ses miracles, pour chercher au-delà des mers la tombe du prophète. En s'interdisant avec rigueur la représentation, par la peinture ou la statuaire, de toute créature animée, les musulmans ont renoncé aux plus puissans effets de l'art; dans le cadre de leurs édifices aux lignes harmonieuses et hardies, il y a un vide sensible que ne comblent ni le luxe des arabesques ni la profusion des détails ingénieux; c'est la forêt avec ses fleurs, moins les oiseaux qui l'animent. De même, dans leurs poésies détachées, dans tout ce qui n'est pas poème et légende, récit élégiaque ou guerrier, il manque l'image de l'homme sous le point de vue de la vie intime, le côté dramatique et vivant, partout sensible dans les œuvres de la littérature brahmanique; de là résulte une nature de convention hors de laquelle l'écrivain cherche à s'élancer par l'hyperbole. Le caractère à la fois contemplatif et sensuel des musulmans se trahit sans cesse dans ces odes soutenues, où l'union avec Dieu est représentée sous l'allégorie d'un amour plus terrestre; l'intelligence du poète, singulièrement excitée, semble dans un état de délire voisin de celui que l'opium procure aux sens.

On conçoit dès-lors que les poètes hindoustani aient dû s'appro-

prier la métrique arabe avec de légères modifications, sauf à faire quelques emprunts aussi à celle des Persans; ils aiment le *cacidah*, espèce d'ode prolongée sur une seule et même rime, dans laquelle la pensée est tenue comme en suspens sur les deux termes d'une comparaison partagée entre les deux moitiés de chaque vers, le *masnewi*, plus animé, coupé par des repos où l'auteur prend haleine, et formé de lignes cadencées rimant par hémistiche, comme le vers héroïque anglais. Dans le *tardji-band*, la même désinence, soutenue pendant toute la strophe, est variée par la double rime de deux hémistiches jetés à des intervalles égaux et se dessinant sur un rhythme trop uniforme, comme le nœud plus serré sur l'écorce lisse du bambou. Le *moukhammas* est presque une ballade divisée par petites stances, dont le dernier vers répète une rime unique qui devient comme un refrain à l'oreille. Mais les littérateurs musulmans de l'Inde ont une prédilection particulière pour le *gazal*, ode assez courte qui ne dépasse guère quinze vers roulant tous sur une même rime; c'est dans ce cadre de quelques lignes que les Arabes surtout excellent à peindre avec la vigueur de tons qui leur est propre les yeux de la gazelle et la crinière flottante des cavales. Le poète assez fécond pour avoir épuisé, en rimant ses gazals, toutes les lettres de l'alphabet, enfile ces précieuses perles et en fait un chapelet; puis il donne le nom de *diwan* à cet édifice littéraire, le plus estimé de tous, qu'il a signé ingénieusement de distance en distance, en insérant son surnom poétique dans chacun des vers qui précède un changement de désinence. Toutefois, les faiseurs de *diwan* ont eu dans l'Inde une tâche plus facile que leurs modèles, libres qu'ils étaient de puiser à loisir aux triples sources de leur idiome renouvelé, et il résulte de cette surabondance d'expressions, parfois altérées dans leur orthographe, qu'à ces jeux d'esprit déjà familiers aux Orientaux ils ont joint trop souvent les jeux de mots. Alors le vers présente un mirage fatigant, un nuage d'images fuyantes; on y remarque au plus haut degré ce désolant papillotage, ce bavardage facile qui est l'écueil des langues méridionales, trop sonores et trop brillantes; ces strophes semblent plus faites pour être écoutées que pour être lues; elles rappellent certaines fleurs largement épanouies, mais inodores.

Doit-on conclure de ce qui précède que la littérature musulmane de l'Inde soit nulle et non avenue? Non. Les beaux édifices de Dehli et d'Agra, pour être frères puînés de ceux de Bagdad et du Caire, n'en sont pas moins, pris à part, dignes d'admiration. Sous le régime

brahmanique, à force de regarder à travers le prisme d'une religion panthéistique, l'imagination des poètes devenait sujette à des éblouissemens : toute la littérature de cette époque est pour ainsi dire sacrée, parce que tout émanait du pouvoir spirituel; mais sous le règne de l'islam, la puissance temporelle se fit sentir d'une façon sérieuse, et la poésie prit un autre caractère. A côté des traités philosophiques et religieux, à côté des hymnes en l'honneur du martyr Hucaïn, parurent des panégyriques, des chants joyeux, des élégies gracieuses; l'Inde eut autant de faquirs qu'elle avait eu d'ascètes, mais de plus des écrivains épris de la forme, aimant les lettres pour les satisfactions qu'elles donnent à l'esprit, sans y attacher l'idée d'enseignement. Le mouvement littéraire que le XVIIe et surtout le XVIIIe siècle virent se produire dans toute cette partie de l'Asie, et dont Delhi fut long-temps le centre, n'était pas sans rapport avec celui dont la France subit l'impulsion au commencement du règne de Louis XIV; il y eut des maîtres auxquels chaque écrivain se hâta de se rallier, des réunions pour ainsi dire académiques, dans lesquelles chaque poète lisait ses vers, que l'on applaudissait tout en disant bas, sans se l'avouer :

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.

Dans ces *gazals*, dans ces *marcyahs* (élégies), chacun prodiguait de son mieux les expressions emphatiques, les images prétentieuses, les coquetteries du langage; les beaux-esprits faisaient assaut; l'art était leur unique affaire; sans distinction de rang ni de fortune, ils admettaient parmi eux quiconque rimait avec grace, et formaient une société paisible qu'animait sans la troubler la verve plus piquante de quelques écrivains satiriques. Dans une de ces réunions qui se tenaient le 15 de chaque mois chez Mîr Taqui, le roi du *maçnewi* et du *gazal*, vers 1780, on vit entrer Dana, poète distingué, retiré depuis peu de la vie du monde et des affaires temporelles pour se vouer à la pauvreté spirituelle. On était au jour du Hôli, du carnaval indien, où le peuple aime à se déguiser de mille façons, et Dana se trouvait si singulièrement costumé, que Rafi Sauda, surnommé le Juvénal de l'Inde par les Européens, s'écria en le voyant : « Mes amis, voici quelqu'un déguisé en ours! » On ne dit pas que le pieux personnage se soit fâché d'une pareille apostrophe, qui mit en gaieté toute l'assemblée. D'ailleurs, Sauda pouvait se permettre certaines libertés; reconnu de son vivant même pour le prince des poètes, reçu avec distinction partout où l'appelait sa profession de militaire

dans les armées de Dehli, partout où il porta ses pas errans après la dévastation de cette capitale, il a eu les honneurs, sinon d'une édition, au moins d'une copie illustrée qu'on voit à la bibliothèque de Calcutta. A cette même académie, dont Mîr était l'ame, paraissait aussi un écrivain moins connu, Garib, qui se plaisait à étudier dans les bosquets les amours de la rose et du rossignol, si chantés en Orient, et qu'on surnommait, pour cette raison, *le libertin des jardins*. Mais avant Mîr Taqui, et durant les derniers jours de la splendeur de Dehli, le sceptre de la littérature musulmane était aux mains de Dard, poète à la fois gracieux et grave, considéré long-temps comme le guide des spiritualistes, et dont presque tous les écrivains de la fin du XVIII[e] siècle se vantent d'être les disciples. Après avoir été militaire, il *s'assit sur le tapis des derviches*, comme tant de personnages distingués de son temps, et institua ces réunions dont son élève Mîr fut le président après lui. L'empereur lui-même étant venu le visiter dans sa retraite, il le reçut à peine, tant était grande son insouciance des choses du monde. Fuyant la ville et ses pompes, il réunissait chaque mois des musiciens sur le tombeau de son père, et la foule s'assemblait autour de cet orchestre, qu'il dirigeait en personne. On nous excusera sans doute de citer ici une partie de ce que raconte de lui le biographe Ali-Ibrahim (1) : « .... Lorsque, par suite de nombreux malheurs et d'accidens successifs, Shahdjahanabad (Dehli), — qui était le lieu de réunion des notabilités en tout genre du quart habité de l'univers et la demeure des gens les plus distingués par leurs qualités et par leur naissance, — tourna sa face vers la destruction; lorsque chacun, tant parmi les grands et les petits que parmi les derviches assis dans l'angle de la pauvreté et les gens riches et puissans, ne pouvant supporter cet état déplorable, ne vit rien de mieux que de quitter cette ville infortunée, Dard, cet homme de famille illustre, souffrit patiemment les calamités qui étaient tombées sur sa patrie; il se résigna à ces évènemens fâcheux sans jamais abandonner sa ville natale. Il vécut là retiré du monde, et ne s'éloigna pas seulement à un demi-mille de Dehli. »

Ce passage donne une idée du style des écrivains musulmans de l'Inde; il est rare même qu'ils soient aussi simples; d'ordinaire, il leur faut des images et des périphrases. Un biographe parle-t-il de la mort d'un poète qui périt au retour de son pèlerinage à la Mecque, il dira : « Le vaisseau de la vie de ce personnage qui con-

(1) La traduction de ce passage est empruntée à un savant ouvrage déjà cité, l'*Histoire de la littérature hindoue et hindoustani*, par M. Garcin de Tassy.

naissait l'océan de l'élocution périt dans le tourbillon de la mort. » Cet autre n'a pas achevé paisiblement sa carrière, mais, « éloquent rossignol, il s'est échappé du filet de l'existence » en telle année de l'hégire. Toutefois, dans la satire, dans la poésie descriptive, lorsqu'ils écrivent d'inspiration, sur les choses de leur pays, quand ils échappent à cette préoccupation d'une littérature étrangère trop assiduement étudiée et trop fidèlement imitée, ces mêmes auteurs savent retrouver en partie la verve de leurs ancêtres. Ainsi Azfari de Dehli annonce le printemps par les lignes suivantes : « Le printemps s'avance avec force et bruit ; nous le voyons causer du plaisir aux jeunes têtes. Dieu soit notre sauve-garde contre les insensés ! Le printemps arrive; il vient réveiller le tumulte qui était assoupi. Le printemps fait voler sur vous sa poussière; voici que les enfans jettent des pierres dans le bazar.... Gare à votre tête !... Libertins, montez vite le vaisseau de l'ivresse; le printemps étale dans les jardins mille fleurs épanouies.... » Au retour de l'hiver, le sheik Mouhammad Baim, gouverneur de l'arsenal de Dehli, s'écriait : « L'hiver est si rigoureux cette année, qu'au matin le soleil lui-même tremble de froid ; bien plus, on dirait qu'il n'y a plus de soleil dans le ciel, et que le firmament cache ce réchaud dans son sein. Sur les étangs se déploie une couche d'écume verdâtre qui a l'apparence d'une couverture de cachemire; on passe le jour à se chauffer aux rayons du soleil, la nuit on s'enveloppe d'un épais tapis. Le ciel est toujours revêtu de son manteau de satin ; c'est la voie lactée qui apparaît sous le costume du brahmane (à la blanche écharpe). La cigogne vient à peine se poser sur la rivière, et s'envole bientôt à tire-d'aile. Le chemin dans lequel il est tombé une neige toute blanche ressemble au cardeur, quand il est recouvert de flocons de coton. Du ciel sort un bruit sourd; un vent froid et violent se fait sentir, qui secoue les arbres nuit et jour... Les plus riches s'enveloppent réellement de coton, comme la poire ou le raisin qu'on veut conserver... » A côté de ces lignes, auxquelles le rhythme donne un mouvement qui ne peut se transmettre par la prose, qu'on nous permette de citer par fragmens une satire du spirituel Sauda. Il attaque le chef de police (*kotowal*) de Dehli avec une franchise et une vivacité qui font de son petit poème une peinture de mœurs : « Qu'est devenu, ô mes amis ! cet ordre qui régnait jadis? Le voleur de citrons avait la main coupée; on enchaînait celui qui dérobait du bois, et, pour une citrouille prise, on mettait à mort le coupable. Il n'était pas question alors de suborner le kotowal ; le nom de voleur n'existait pas dans le monde.

Quel repos, quelle sécurité dans la ville!... Comme les mortels passaient doucement leur vie! Aujourd'hui, partout où l'on jette les yeux règne l'impudence, partout il y a des voleurs, des escrocs, des assassins. Devant la place du marché, la plaine de Talaori, si remplie de voleurs, a perdu toute sa célébrité.... Celui qui se rend au bazar pour trafiquer d'un *paiça* (un sou) perd son turban et reçoit des coups à la tête. Comment en serait-il autrement depuis que Saïda Kaphor est notre chef de police? Quand les voleurs reconnaîtront-ils l'autorité d'un homme pour lequel ils professent un si profond mépris?... Il est le soutien des perturbateurs, le frère de ceux qui nous pillent; il est lui-même un voleur. Devant sa porte, il a toujours des vauriens qui jettent la désolation de maison en maison. Non-seulement l'assassin arrive jusqu'à sa protection, mais encore il entretient des relations avec les petits escrocs. S'il voit sur la tête de quelqu'un un châle d'un grand prix, c'est comme si ce châle était la propriété de son père, son héritage!

« Au retour de la patrouille, le joueur de trompette fait résonner son instrument. « Écoutez, voleurs, en deux mots voici le décret : apportez au matin une part de vos travaux au chef de police! — Son espion le plus rusé, regardez bien, c'est encore un escroc, car tout ce qu'il a de gens employés à son service est passé maître dans l'art de voler... Mais malheur au propriétaire dans la maison duquel entrera leur maître! Qu'il ait bien soin, ce propriétaire, que tout soit caché chez lui depuis la boîte aux parfums jusqu'à la cassolette au bétel, car telle est l'agilité de leurs mains, qu'ils lui jetteraient de la poudre aux yeux, et celui qui demeurerait inattentif en leur compagnie perdrait jusqu'aux vêtemens qu'il porte sur lui... Parlerai-je de ce qui se passe au milieu de la ville? Chaque soir, c'est un tumulte comme si le jour du jugement était venu; la nuit, c'est une conversation de clairons, comme si les séraphins faisaient retentir leurs trompettes; les chiens font un tel vacarme en aboyant, que les trépassés en sont éveillés du sommeil de la mort!... Jeunes et vieux ne s'asseient plus le soir au banquet sans avoir fait des provisions de guerre; à l'éclat de l'aigrette d'or brillant sur le turban, le voleur arrive comme le papillon attiré par la bougie... Que les jeunes et les vieux portent leur jugement sur mes paroles; ai-je grand tort en tout ceci, quand telle est la haute capacité des voleurs, qu'ils se servent de la voie lactée comme d'une échelle pour escalader la maison des cieux? Et celui qui trouvera insignifiantes les plaintes de Sauda, celui-là en aura *dérobé* le vrai sens. »

La fée de l'Orient, la péri a souvent aussi inspiré les écrivains musulmans de l'Inde, ils l'ont adoptée avec les djins et les dives; c'est elle qui bâtit dans les airs les palais étincelans que voient dans leurs extases le buveur d'opium et le fumeur de hatchitch. Elle est le principal personnage d'une foule de petits romans en vers, vrais drames féeriques où les changemens à vue transportent le lecteur de la terre aux cieux, d'un jardin enchanté à un palais illuminé d'émeraudes. Ces contes sont de la famille des *Mille et Une Nuits* arabes; ils tiennent aussi par quelques côtés aux nouvelles fantastiques chinoises, aux légendes racontées par les Persans dans le caravanserail, aux contes de Perrault, à ceux que l'on répète en Occident autour du foyer. C'est dans le domaine de l'imagination que tous les peuples se retrouvent. Ceylan (Sarandip), limite extrême du monde connu et fréquenté par les anciens navigateurs de la mer Rouge et du golfe Persique, cette île, entourée de bas-fonds à sa pointe, hérissée de montagnes aiguës, peuplée de grands singes et habitée jadis par des sauvages cachés dans les forêts, a été souvent choisie par les écrivains hindoustani comme par leurs ancêtres, comme aussi par les conteurs arabes, pour le théâtre des merveilleuses aventures d'un héros imaginaire. Combien de mauvais génies et de péris bienfaisantes hantaient ces pics aériens, guettaient le voyageur dans les cavernes, sous les bois pleins d'ombre, ou les enlevaient dans les beaux nuages diaphanes suspendus comme un dais sur les hautes arêtes de l'île! Plutôt que d'analyser une de ces compositions insaisissables qui s'évanouissent comme la bulle de savon sous la main qui la touche, nous emprunterons à Mir-Goulami-Haçan quelques lignes de son histoire du prince Bénazir; c'est une danse de bayadères qu'on peut donner pour échantillon du style descriptif.

« ..... Ainsi l'allégresse se répand de tous côtés, et les bayadères commencent leur danse. Deux jeunes filles brillent dans l'assemblée; des anneaux sonores retentissent à la cheville de leurs pieds. Elles se baissent et se relèvent avec grace, elles se montrent les deux mains croisées sur le sein. Une boucle étincelle à leurs oreilles, l'anneau du nez s'agite à chaque pose nouvelle; tantôt le cœur est subjugué par leurs pieds en mouvement, tantôt c'est par le regard qu'elles captivent. Tour à tour elles laissent voir leur riante beauté, et cachent sous le voile le vêtement qui presse leur taille. L'une porte au visage l'ornement de la boucle suspendue aux narines, au poignet de l'autre resplendit le bracelet de neuf perles; celle-ci a noirci ses dents avec la poudre du *missy*, celle-là semble plus fraîche

que la rose; telles apparaissent ensemble au crépuscule du matin la nuit et l'aurore. Toutes ont le pur éclat des fleurs à peine écloses; le gracieux mouvement de leur cou captive et subjugue; tantôt elles promènent leurs regards au hasard, tantôt à la dérobée elles lancent de vives œillades. A chaque note perce en elles cette pensée : Prenons, prenons les cœurs! « Plus loin, le poète décrit ainsi les jeux des compagnes de la péri qui a enlevé le jeune prince : « Elles vont et viennent de tous côtés, elles errent au hasard avec toute la coquetterie de la première jeunesse. L'une frappe ses mains, l'autre fait claquer ses doigts; elles laissent éclater un rire bruyant et répètent de joyeuses chansons. Celles-ci sont assises nonchalamment sur leurs siéges, celles-là poussent des cris de joie et de plaisir; l'une agite les anneaux retentissans qui ornent ses poignets, l'autre lance des exclamations d'allégresse et de bonheur. L'une montre aux regards tous les anneaux qui la parent, l'autre la dentelle de sa robe légère, cette autre encore son voile transparent. Celle-ci, gracieusement assise, fume le houkka; celle-là, plus hautaine, brave l'amour... Ici, en voici une qui se plonge dans le bassin; là, c'en est une autre qui s'assied au bord du ruisseau et agite ses pieds à la surface. Celle-ci écoute les contes de sa perruche, celle-là fixe ses yeux sur son oiseau-moqueur. Plus loin, cette jeune fille frappe doucement sa voisine, cette autre s'assied et peigne sa chevelure; celle-ci cherche dans la boîte au *missy* la teinture dont elle entoure sa paupière, celle-là trace autour de ses lèvres la ligne noire. Ce sont les sœurs jumelles des roses; dans le jardin, c'est comme un parterre flottant. »

A côté de ces scènes gracieuses qui ressemblent si bien aux dessins de l'Inde, enluminés et rehaussés d'or, et auxquelles manque, comme dans ces tableaux, la variété des fonds et l'entente des plans, on doit placer les chants populaires. Par ce nom, je désignerai les élégies religieuses chantées dans les fêtes du Mouharram, les stances qui égaient les mascarades et les réunions du Hôli, les petits poèmes mis en musique que récitent langoureusement les bayadères en se balançant d'un pied sur l'autre, en élevant leurs bras nus ornés de bracelets, en écartant d'une main chargée de bagues le voile fixé dans les cheveux avec l'épingle d'or. Le plus souvent, ce sont des vers composés par d'anciens poètes dont le nom s'est perdu, des strophes écloses sur la place publique comme tant de beaux *romances* insérés de nos jours dans les recueils espagnols, parfois aussi des chansons improvisées, en l'honneur du maître qui donne la fête, par

les danseuses elles-mêmes. Ces dernières compositions, presque toujours assez profanes, sont la contre-partie des odes graves et pieuses que l'écrivain musulman aime à mettre en tête des ouvrages de longue haleine, comme une introduction, comme une paraphrase de l'invocation d'usage : « au nom de Dieu clément et miséricordieux. » En un mot, aux deux extrémités de cette littérature, on retrouvera l'amour divin et l'amour terrestre, parce que l'homme, quelle que soit sa croyance, va toujours, dans l'élan de sa pensée, de la terre aux cieux et des cieux à la terre.

Sous ce régime nouveau, l'Inde n'était plus, comme on le voit, le pays des croyances terribles et mystérieuses, des épopées gigantesques. Les brahmanes hautains, retirés dans le sanctuaire, dépouillés d'une influence conquise depuis tant de siècles par l'accaparement complet de l'enseignement et l'intelligence plus ou moins précise des traditions, les brahmanes, déchus dans l'Hindostan, regardaient sans doute en pitié ces rimeurs beaux esprits. Le flot de l'islamisme, qui avait inondé Dehli, l'ancienne Hâstinapour (ville des éléphans), et fait éclore autour d'eux des sages d'une nouvelle espèce, battait en brèche l'édifice de leur puissance. Durant cette période, où les empereurs mogols, dédaignant la pagode comme un temple de faux dieux, envoyaient les fidèles en pèlerinage à la Mecque et se tenaient ainsi en communion avec les états musulmans, les études brahmaniques brillaient encore d'un certain éclat dans la presqu'île, loin du siége d'un gouvernement hostile, chez les Mahrattes, dans le Travancore, à Maduré; mais comme les prêtres de Brahma s'étaient dispersés devant les cavaliers de Timour, ainsi, quatre siècles plus tard, devant les armées mahrattes qui incendiaient et pillaient les faubourgs de Dehli, se turent et s'enfuirent les poètes musulmans. A l'exception de Mîr-Dard, qui resta obstinément dans sa patrie, comme nous l'avons dit plus haut, tous les écrivains distingués de cette époque, et ils étaient nombreux, vinrent se réfugier à Laknaw, près du nabab Açaf Uddoullah. Les brahmanes étaient vengés. Les fugitifs furent généreusement accueillis par ce prince intelligent, qui, sauvant les débris de ce grand naufrage, donna à celui-ci une pension, à celui-là l'investiture d'un fief, à cet autre une place à la cour. A Laknaw se tinrent les dernières réunions littéraires, les dernières assises de ces adeptes de la gaie science; puis peu à peu, pour parler leur langage, les flambeaux de l'éloquence s'éteignirent, avec le siècle qui avait vu pâlir et s'effacer la gloire de leur patrie, à l'aurore de celui qui confirmait en Asie le triomphe des armées anglaises.

Vers ce même temps aussi, quatre biographes avaient eu l'idée de recueillir les noms et quelques fragmens des ouvrages de ceux à qui une époque à jamais passée devait son illustration; ils songèrent à rendre plus complets les travaux de ce genre entrepris avant eux. Quand le bruit se répandit dans l'Inde que des monumens littéraires allaient s'élever en honneur des écrivains morts et contemporains, ce fut à qui, parmi les auteurs secondaires et les rimeurs des provinces reculées, enverrait quelque échantillon de son savoir-faire, tant chacun était avide d'avoir une place dans ce *parterre de roses*, dans ce *jardin de l'éloquence*, comme on intitule généralement ces recueils en Orient. S'il existait de pareils ouvrages sur la vieille littérature hindoue, on éprouverait moins de difficulté à classer les anciens textes; mais l'orgueil de la caste brahmanique était au-dessus de ces petites vanités.

Avec le XIXe siècle commença dans l'Inde une ère nouvelle; la littérature musulmane ne périt pas à la chute des empereurs qui l'avaient long-temps favorisée; elle trouva aide et protection auprès des gouverneurs anglais, qui écoutaient en même temps les doléances des représentans du brahmanisme. Après tout, une conquête européenne n'entraîne pas la barbarie après elle; la politique prescrivait aux nouveaux maîtres de respecter les anciens usages; pour les bien connaître, il fallait les étudier dans les textes nationaux. Tout en favorisant les colléges brahmaniques de Poonah et de Bénarès, tout en maintenant les anciens pèlerinages (qui d'ailleurs rapportent à la compagnie un assez beau revenu), tout en poussant la tolérance jusqu'à encourager les cérémonies de l'ancien culte, ceux qui succédaient de fait aux empereurs mogols durent prendre les choses où elles en étaient et accepter la langue qui était la plus répandue dans toutes leurs possessions. Ce ne fut plus, cette fois, autour du trône où siége l'ombre d'un monarque, mais dans les villes centrales de ce nouveau pouvoir, que les écrivains musulmans reparurent; il y avait pour eux une place dans les écoles fondées par les Anglais pour l'enseignement, mieux dirigé, des indigènes. Calcutta surtout eut le privilége d'attirer, non pas précisément les poètes, car la prose dut l'emporter sur les vers dans l'empire reconstruit à neuf, mais les érudits, les hommes intelligens, habiles dans l'art d'écrire, dont le talent fut adapté à d'utiles travaux. Parmi les savans anglais qui s'occupaient, à travers toutes les provinces, du dialecte local ou de la langue primitive, il s'en trouva plus d'un qui s'attacha à la culture et à l'encouragement de l'idiome hindoustani. C'est ainsi qu'Afsos,

appelé dans la capitale du Bengale par lord Wellesley, rédigea, sous la direction du docteur Gilchrist, entre autres ouvrages importans, son *Araïsch-i-Mahfil*, statistique et histoire de l'Inde, livre précieux où des vers descriptifs pleins d'élégance se mêlent à une prose facile et remarquable par sa précision. Grace aux lignes rimées qui coupent le texte, ce travail devient plus littéraire encore que scientifique; mais on peut pardonner les ornemens du style et les élans un peu hardis de l'imagination à celui qui peint au passage tant de merveilleux édifices et de fabuleux évènemens. Un autre professeur du Fort-William, Mirza-Ali, agrandit la sphère de ses études, et, embrassant à la fois trois époques, il mit en prose *ourdou* et sous forme de roman la dramatique histoire de Sacountala, rédigea sur la version persane de Firischta les chroniques de la dynastie Bahmanie du Deccan, et déploya dans ses tableaux des *Douze Mois* (*Barah-Mâca*) la longue et curieuse série de fêtes qui se partagent l'année hindoue et musulmane. Ce sont là des ouvrages de bibliothèque, à côté desquels il faut placer ceux que les écrivains mahométans, sous la direction de leurs maîtres, traduisirent du persan avec un soin particulier : les chroniques d'Assam, où l'on trouve de précieux documens sur la géographie de cette contrée, peu connue en Europe, et sur les peuples qui l'habitent; l'histoire de Tabarî, les faits et gestes d'Akbar, en un mot tous les manuscrits célèbres en Orient, dans lesquels ont été consignées, à des époques diverses, les annales des grands empires. Un écrivain orthodoxe du royaume de Golconde, Jafar Scharif, donna dans son *Canoun-i-Islam* (*Règles de l'Islam*) l'ensemble des rites et cérémonies usités chez les musulmans du sud *depuis le moment de la naissance jusqu'à l'heure de la mort*. Dans les trois présidences, il parut aussi des travaux de linguistique; une grammaire en vers fut rédigée à Calcutta presque en même temps qu'une seconde en prose, écrite à Bombay et dédiée au gouverneur Elphinstone, et, dans ces dernières années, un professeur de Madras réunissait en un glossaire spécial tous les mots propres au dialecte du Deccan, tels qu'il les avait recueillis lui-même, en voyageant dans les provinces où s'est formée cette *langue d'oc* de l'Inde. Enfin, il y eut union complète entre l'Asie et l'Europe, entre les descendans des Mogols et les conquérans modernes, entre les deux littératures surtout, quand Mîr-Haçan-Ali, musulman-hindou distingué, vint occuper une chaire dans la Grande-Bretagne, au collège d'Addiscombe, et y épousa une femme anglaise, qui l'accompagna ensuite à Laknaw et consentit à s'enfermer dans son harem.

Ils ne changèrent de religion ni l'un ni l'autre. Haçan traduisit en hindoustani l'Évangile de saint Matthieu et *le Vicaire de Wakefield;* de son côté, M[me] Haçan, de retour en Europe après la mort de son époux, publia l'intéressant ouvrage intitulé *Observations on the Musulmans of India*, auquel celui-ci avait indirectement coopéré.

Cette mention des Évangiles nous amène à parler des travaux sérieux dont s'occupèrent bientôt en Asie les Européens et les indigènes, dans le zèle qui les animait pour leur religion respective. La presse offrait aux chrétiens une ressource immense que leurs adversaires ne négligèrent pas à leur tour. Non-seulement nos livres saints, traduits en langue *ourdou,* étaient répandus à profusion dans toute l'Inde par les missionnaires anglicans et américains, mais encore l'étude du sanscrit, régénérée par les soins du gouvernement britannique, ranimée par les savans de l'*Asiatic Society*, portait ses fruits : les textes anciens, les traités philosophiques, les livres de lois, les épopées brahmaniques, paraissaient au grand jour, dans de beaux livres lisiblement imprimés, corrigés et revus avec une incroyable exactitude par les lettrés de la caste sainte. Les musulmans, craignant que leur doctrine ne subît quelque altération par le contact de ces philosophies et de ces dogmes étrangers, cherchèrent à la manifester aussi au milieu des fidèles; deux éditions du Coran, traduit en hindoustani, dont l'une accompagnée du texte arabe interlinéaire, ne tardèrent pas à être publiées par les soins de quelques mahométans instruits et désintéressés. Plusieurs d'entre les vrais croyans avaient consenti à travailler eux-mêmes aux versions du nouveau et de l'ancien Testament, et ce fut peut-être ce relâchement visible qui porta le *saïyid* Ahmad à entreprendre dans l'Inde la sévère réforme pour laquelle il est appelé *l'émir des fidèles*. Depuis lors surtout, et par le moyen plus rapide encore de la lithographie, les sectateurs du prophète, enflammés d'une nouvelle ardeur, se donnèrent le plaisir de mettre au jour des traités religieux, des catéchismes, des dialogues, dans lesquels le chrétien et le mahométan sont aux prises; les argumens en faveur de l'islamisme sont si victorieusement posés, ou plutôt si faiblement combattus, que le Nazaréen reste assez souvent la bouche close. C'est quelque chose de divertissant que de lire, avec un *mounschi* (professeur) un peu exalté, ces textes, où le triomphe des doctrines de Mahomet se trouve complaisamment préparé d'avance.

Cependant de toute chose on peut tirer un enseignement; en voyant ces petits livres éclos de nos jours sous la plume des moul-

lahs, on comprend le rôle important que jouent les religions en Asie. Dans cette partie du monde, les esprits forts sont rares; on n'y connaît pas non plus cette étrange manie, trop commune parmi nous, qui consiste à respecter et à défendre volontiers toutes les croyances, excepté celle dans laquelle nous avons été élevés. Le christianisme gagne nécessairement du terrain à mesure que les populations deviennent plus éclairées, et les conversions nombreuses opérées surtout par les missionnaires catholiques prouvent que, pour les habitans de l'Inde, le sentiment religieux est un besoin. Là, on veut à toute force croire et pratiquer quelque chose, mettre les actes de sa vie sous la protection d'une divinité quelconque. Le sentiment que nous signalons se conserve d'ailleurs plus vivace encore par la lutte et l'opposition des religions diverses qui se trouvent en présence depuis des siècles. En y regardant d'un peu près, on verrait dans l'époque actuelle surtout les symptômes d'un réveil subit, dont la presse a été la cause dominante. Habitués jadis à disserter dans d'énormes et prolixes ouvrages écrits patiemment au sein de la retraite, en compagnie de quelques disciples choisis, les Hindous des deux croyances n'ont pas acquis tout d'un coup la rapidité de style, la vivacité de diction qu'exige le journalisme, la lutte de chaque jour, l'escrime quotidienne par laquelle on s'exerce à de plus sérieux combats; mais de temps à autre ils soulèvent et discutent des questions de doctrine et de dogme avec une énergie singulière, qui va jusqu'à la violence sous le *calame* un peu âpre des brahmanes. Derrière ces écrivains militans, placés pour ainsi dire en avant-garde et procédant à la manière européenne, viennent ceux qui, travaillant avec conscience, servent si bien les études orientales, tout en ne songeant qu'à servir la cause de leur religion, c'est-à-dire les érudits qui se livrent à la publication des livres sacrés de l'Asie. Par suite de ce mouvement ont reparu déjà multipliés par l'impression, soit dans la langue primitive, soit dans une traduction en langue moderne, un grand nombre de manuscrits que le temps menaçait de détruire ou au moins d'altérer prochainement.

Quoique nous nous bornions à parler ici de ce qui touche l'Inde musulmane, il nous sera permis peut-être de jeter un coup-d'œil hors de notre cercle et de citer, comme exemples de cette renaissance si remarquable, les ouvrages assez nombreux qui sortent de la presse lithographique établie par les brahmanes eux-mêmes dans leur collége de Poonah, les belles éditions sanscrites menées à fin avec le secours de ces mêmes prêtres à Calcutta, et la publication ré-

cente en gouzarati et en anglais de la réfutation d'un mémoire, lu à Bombay par le docteur Wilson, touchant les dogmes de Zoroastre. Les attaques de ce savant indianiste ont enfin mis en rumeur les Parsis, jusqu'ici peu soucieux de défendre une doctrine à laquelle ils restent fidèlement attachés. Cette polémique amènera sans aucun doute la reproduction complète des textes qui traitent de la religion si peu connue des anciens Guèbres, et ce sera une richesse de plus que nous devrons à l'Inde, devenue la patrie des descendans des mages (1), qui, à peine sortis des montagnes de la Perse, virent bientôt reparaître autour d'eux leurs ennemis les musulmans.

En traçant ce rapide aperçu de l'histoire de la langue et de la littérature nées de l'invasion mahométane, notre but était d'attirer l'attention sur un idiome parlé par la population entière de l'Hindostan et par un assez grand nombre de familles de toutes les provinces, et de montrer que, depuis cinq siècles, il a été assez cultivé pour prendre rang parmi ceux de l'Asie malgré son origine bâtarde. Il a eu sur la langue ancienne de l'Inde la même influence que l'islamisme, dont il est l'organe, sur la religion primitive, représentée par le sanscrit; on peut le regarder comme l'image d'un peuple composé désormais d'élémens bien divers, d'un pays où la mosquée lève ses minarets ornés du croissant parmi les pagodes chargées de statues monstrueuses. Bien qu'il ait sa place à la suite des idiomes appartenant à la famille musulmane, il se rattache encore à la véritable souche indienne, pareil en cela à la langue anglaise saxonne par ses racines et *romanisée* par la conquête normande. Survivant jusqu'au-delà du Gange à la dynastie des Mogols, il est un éclatant témoignage de l'établissement de la religion du prophète au sein et presque sur les ruines d'une croyance qui se perd dans la nuit des temps. C'est la voie par laquelle se sont répandues à travers un pays plein de légendes mystérieuses et sombres les traditions plus fraîches de la Perse et de l'Arabie; c'est enfin le lien qui rattache l'Inde par tous les points aux célèbres et lointaines contrées que baignent le Nil et l'Euphrate.

THÉODORE PAVIE.

(1) Les familles parsis, peu nombreuses, mais influentes par leur fortune, viennent de créer un fonds pour la publication d'ouvrages écrits en anglais, en langues orientales anciennes ou en gouzarati, qui est leur idiome moderne; le plus riche de ces sectateurs de Zoroastre, sir Djamsetji, a souscrit à lui seul pour la somme de trois lacks de roupies (750,000 fr.).

UN

FRAGMENT INÉDIT

DE PASCAL.

De toutes les découvertes, grandes ou petites, que j'ai pu faire dans ces derniers temps sur Pascal, voici, sans contredit, la plus inattendue. Il ne s'agit plus ici de lettres mystiques adressées à ses deux sœurs ou à M[lle] de Roannez, ni de quelques lignes destinées à une nouvelle Provinciale, ni de nouveaux débris du grand livre des *Pensées*, ni enfin de quelque ouvrage de la dernière époque de la vie de Pascal, de cette époque aujourd'hui bien connue et remplie de tant de monumens tous empreints du même caractère, celui d'une dévotion à la fois sublime et ridicule, qui répudie la raison, rejette la distinction naturelle du bien et du mal, du juste et de l'injuste, met l'existence de Dieu à croix ou à pile, nous abêtit pour nous faire croire et regarde le mariage comme un déicide. Je viens aujourd'hui éclaircir une tout autre époque de cette vie si tôt dévorée; je viens tirer de l'oubli un écrit d'un caractère bien différent, et dont le sujet semble plutôt emprunté à l'hôtel de Rambouillet qu'à Port-Royal.

Quel est donc ce sujet? — L'amour.

Oui, l'amour, et non pas l'amour divin, mais l'amour humain, avec le cortége de ses grandeurs et de ses misères, sublime et grossier tout ensemble, et s'adressant au corps et à l'ame. Tel est bien le sujet qui a inspiré à Pascal un discours à la manière de ceux du *Banquet*, mais d'un platonisme fort tempéré, discours écrit avec la liberté décente d'un philosophe et d'un homme du monde, et avec cette connaissance approfondie de la matière que les livres ne donnent point.

Il y a plus; ce singulier ouvrage contient jusqu'à des préceptes d'amour, bien différens, il est vrai, de ceux d'Ovide, mais qui, dans leur délicatesse même, n'expriment pas une médiocre expérience.

Je ne sais même si je m'abuse, mais en plus d'un endroit je crois sentir comme les battemens d'un cœur encore troublé, et dans l'émotion chaste et tendre avec laquelle l'auteur peint le charme secret de ce qu'il appelle *une haute amitié*, je crois surprendre l'écho involontaire et la révélation mystérieuse d'une affection que Pascal aurait éprouvée pour une personne du grand monde. On ne parle pas ainsi d'un sentiment aussi particulier, quand on ne l'a pas eu dans le cœur. Conçoit-on d'ailleurs un homme sérieux, comme Pascal, s'amusant à disserter sur l'amour pour faire parade de bel esprit? Pascal n'a jamais écrit que sous l'empire d'un sentiment irrésistible qu'il soulageait en l'exprimant. C'est l'homme en lui qui suscite et soutient l'écrivain. Ou je me trompe fort, ou ce discours trahit dans la vie intime de Pascal un mystère qui peut-être ne sera jamais entièrement expliqué.

Vous voilà bien surpris; je ne l'ai pas été moins lorsqu'au milieu d'obscurs manuscrits cet éclatant fragment m'apparut, comme une vision extraordinaire. Je crus rêver, et je me demandai si ces pages étaient bien du pénitent de M. Singlin, de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*. Mais le doute était-il permis? N'est-ce pas là sa manière ardente et altière, tant d'esprit et tant de passion, ce parler si fin et si grand, cet accent que je reconnaîtrais entre mille? A ce trait piquant et calculé vous soupçonneriez La Bruyère; mais à côté ce trait énergique et la grandeur de la phrase entière vous désabusent. Le sujet seul ne permet pas de penser à Bossuet. Reste Descartes; mais, je l'ai déjà dit, dans Descartes l'art a trop manqué au génie. Il faut donc que ce fragment soit de Pascal; il est signé de ce nom à toutes les lignes.

Et puis, ce n'est pas une simple conjecture de mon esprit. D'au-

tres avant moi, au XVIIe siècle, des gens liés avec Port-Royal, qui connaissaient Pascal et sa famille, les bénédictins, lui ont attribué ce fragment. Ceci m'amène à vous dire où et comment je l'ai trouvé.

Il y a à la Bibliothèque royale une masse de manuscrits assez peu connus, un fonds très riche et peu exploité encore, venu de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui, ayant été rassemblé, à ce qu'il paraît, après que tous les autres manuscrits de cette savante abbaye avaient été reconnus et classés, a pris de là le nom assez étrange de *Résidu de Saint-Germain*. Ce résidu contient des choses exquises. Guidé par un excellent catalogue, j'y rencontrai un manuscrit du XVIIe siècle, in-4°, n° 74, portant au dos : *Nicole, de la grace, autre pièce manuscrite*. Sur la première page est l'indication des écrits que cet in-quarto renferme : 1° *Système de M. Nicole sur la Grace*. 2° *Si la Dispute sur la Grace universelle n'est qu'une dispute de nom*. 3° *Discours sur les passions de l'amour, de M. Pascal*. 4° *Lettre de M. de Saint-Évremond sur la dévotion feinte*. 5° *Introduction à la chaire*. A la vue de ce titre : *Discours sur les passions de l'amour, de M. Pascal*, vous comprenez que je cherchai bien vite au milieu du volume; j'y trouvai le même titre avec cette légère variante : *Discours sur les passions de l'amour. On l'attribue à M. Pascal.*

Jugez à quel point ma curiosité fut excitée. Ce discours avait une vingtaine de pages; si donc il était authentique, c'était le plus étendu de tous les morceaux inédits de Pascal que j'eusse encore rencontrés. Ajoutez le prodigieux intérêt de la matière! Dès la première phrase, je sentis Pascal, et ma conviction s'accrut à mesure que j'avançais. Les preuves surabondent pour quiconque a eu un commerce intime avec les *Pensées*. Ce discours est inachevé, et comme le manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain n'est qu'une copie, et non pas un autographe, il y a deux ou trois phrases probablement mal copiées et qui sont défectueuses. Il est vraisemblable aussi que cet écrit n'était pas destiné au public, et que l'auteur n'y avait pas mis la dernière main; mais partout on reconnaît celle de Pascal, l'esprit géométrique qui ne l'abandonne jamais, ses expressions favorites, ses mots d'habitude, sa distinction si vraie du raisonnement et du sentiment, et mille autres choses semblables qui se retrouvent à chaque pas dans les *Pensées*.

Veut-on une démonstration presque matérielle? la voici. On lit dans ce fragment la phrase suivante : « Il y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse. » N'est-ce pas là la pensée développée au paragraphe II de l'article 10, pre-

mière partie de l'édition de Bossut? Et ailleurs : « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. » C'est pour la beauté ce qui est dit des hommes en général dans le paragraphe 1 de ce même article 10.

Mêmes pensées, mêmes termes, même esprit, même manière. Je ne veux pas pousser plus loin la démonstration. Ce fragment est donc bien de Pascal. On le croyait à Saint-Germain, l'ouvrage lui-même le prouve; ce n'est point une supposition vraisemblable, c'est un fait indubitable. Reste à savoir comment ce fait est possible. Où trouver dans la vie de Pascal la disposition d'esprit et d'ame qui aura pu lui inspirer ce discours? Voilà le problème qu'il s'agit de résoudre.

On ne connaît guère que deux hommes dans Pascal, le jeune savant qui s'épuise en travaux immortels, et le solitaire de Port-Royal écrivant les *Provinciales* et préparant les *Pensées*. Mais il y en a un troisième encore, l'homme du monde qui, sans tomber dans le dérèglement, a pourtant vécu de la vie commune, suivi le train ordinaire, participé à nos goûts, à nos passions, à nos fautes. On a bien dit quelque chose de cela dans ces derniers temps, mais on peut l'établir avec la dernière certitude.

Pascal, sorti d'une famille respectable, nourri des meilleurs principes, entouré des meilleurs exemples, avait, comme tous les honnêtes gens de son temps, un fonds de croyances religieuses qui sommeilla quelquefois, mais ne s'éteignit jamais. A Rouen, à l'âge de vingt-quatre ans, en 1646, sous l'influence de M. Guillebert, Pascal, jusqu'alors livré à l'étude des mathématiques, mais déjà malade, est pris d'un accès de dévotion. Il se convertit, comme on disait alors, et, avec l'ardeur qu'il portait en toutes choses et l'ascendant qu'il exerçait déjà, il convertit toute sa famille, ses deux sœurs, Gilberte et Jacqueline, et jusqu'à son père, Étienne Pascal. Cette ferveur religieuse dura et s'accrut toujours dans Jacqueline; mais, dans Pascal, elle s'affaiblit peu à peu, et parut même se dissiper entièrement, lorsqu'à Paris, en 1652, après la mort de son père, devenu maître de sa conduite et de sa fortune, il entra dans le monde. Il ne voulait d'abord qu'obéir à ses médecins, qui lui avaient interdit toute étude; puis, insensiblement, il prit goût à cette vie nouvelle et s'y engagea de plus en plus, jusqu'à ce que tout à coup, à la fin de l'année 1654, il tomba dans un profond ennui des dissipations où il avait perdu plusieurs années, et se retira à Port-Royal pour s'y donner entièrement à Dieu. C'est là ce qu'on appelle la seconde et dernière conversion de Pascal. Ce nouvel accès de dévotion, tout autrement

énergique que le premier, parce qu'il venait d'une bien autre expérience de la vie humaine, alla sans cesse augmentant et ne finit qu'à sa mort, en 1662. Il est certain pourtant qu'il y eut un intervalle de plusieurs années, de 1652 jusqu'à la fin de 1654, pendant lequel Pascal fut un homme du monde. Que fit-il durant ces trois années? Nous l'ignorons; mais nous connaissons Pascal, nous savons qu'il ne faisait rien à demi, et on peut affirmer qu'une fois entré dans la vie mondaine, il y dut porter son caractère, sa curiosité, son ardeur, le besoin insatiable d'arriver en tout aux dernières limites.

Mme Périer, dans la vie de son frère, jette un voile pieux sur ces années de dissipation; il lui a plu de s'en tenir à ces paroles fort peu significatives: « Les médecins crurent que, pour rétablir entièrement sa santé, il fallait qu'il quittât toute sorte d'application d'esprit, et qu'il cherchât autant qu'il pourrait les occasions de se divertir. Mon frère eut quelque peine à se rendre à ce conseil... mais enfin il le suivit... et il s'imagina que les divertissemens honnêtes ne pourraient pas lui nuire, et ainsi il se mit dans le monde. Mais, quoique par la miséricorde de Dieu il se soit toujours exempté de vices, néanmoins, comme Dieu l'appelait à une plus grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser... » Voilà le langage de la bonne sœur; en voici un autre, celui d'un homme parfaitement informé, l'exact auteur de l'excellent mémoire sur Pascal inséré dans le *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal, Utrecht*, 1740: « M. Blaise Pascal ne put goûter la retraite de sa sœur (Jacqueline), car il n'était plus le même qu'auparavant. Comme on lui avait interdit toute étude, il s'était engagé insensiblement à revoir le monde, à jouer et à se divertir, pour passer le temps. Au commencement, cela était modéré, mais enfin il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller cependant à aucun dérèglement. La mort de monsieur son père ne lui donna que plus de facilité et de moyens de continuer ce train de vie; mais lorsqu'il était le plus près de prendre des engagemens avec le monde, de se marier et de prendre une charge, Dieu le toucha... »

Même mémoire: « Sa sœur, la religieuse de Port-Royal, gémissait sans cesse de voir celui qui lui avait fait connaître le néant du monde s'y plonger lui-même de plus en plus et être près de se lier par des engagemens considérables. »

Il paraît que Pascal avait d'assez grandes habitudes de luxe, car, lorsque l'aventure de Neuilly lui arriva, il était dans « un carrosse à

quatre ou six chevaux, » dit le mémoire déjà cité, et, dit encore ce mémoire, « c'était là sa coutume. »

Puisque Pascal songeait à se marier, il est assez naturel qu'il ait fait attention aux femmes et recherché leur compagnie. Il était d'une excellente famille depuis long-temps ennoblie, en possession d'une assez belle fortune, célèbre depuis son enfance, et de toutes parts lié avec ce qu'il y avait de mieux. Son portrait est là pour nous dire quel était son noble visage; ses grands yeux lançaient des flammes; et dans ce temps de grande et romanesque galanterie à la Scudery et à la Corneille, Pascal, jeune, beau, plein de langueur et d'ardeur, impétueux et réfléchi, superbe et mélancolique, devait être un personnage original et intéressant. On était alors en pleine fronde. Le bel esprit, l'intrigue et l'amour rapprochaient tout ce qui était distingué. Des débris de l'hôtel de Rambouillet s'étaient formés l'hôtel d'Albret, l'hôtel de Richelieu, et beaucoup d'autres cercles alors célèbres. En 1652, Mme de Sablé, Mme de la Suze, Mme de Lafayette, Mme Scarron, Mme de Coulanges, Mme de Sévigné, et dans des régions plus élevées, mais voisines, Mme de Longueville, Mme de Guémenée, La Palatine, Mme de Lesdiguières, étaient ou dans l'éclat de la jeunesse ou très belles encore et passionnées pour la gloire en tout genre. Il est très possible que dans ce monde d'élite, où Pascal devait être admis et recherché, il ait rencontré une personne d'un rang plus élevé que le sien pour laquelle il ait ressenti un vif attrait qu'il aurait renfermé dans son cœur, l'exprimant à peine pour lui-même dans le langage ardent et voilé de ce discours énigmatique. L'amour alors ne passait point pour une faiblesse; c'était la marque des grands esprits et des grands cœurs. Rien donc de plus naturel que Pascal n'ait pas su ou n'ait pas voulu se défendre d'une impression noble et tendre, et que lui aussi, comme Descartes, il ait aimé.

Il faut certes que le goût du monde ait été bien fort dans Pascal pour qu'il ait résisté si long-temps aux avertissemens et aux vives instances de sa sœur Jacqueline, qui, depuis la mort de leur père, était entrée à Port-Royal à l'âge de vingt-six ans, et y était devenue religieuse au commencement de 1653, sous le nom de sœur Euphémie. Elle ne cessait de conjurer son frère de rompre tous ses liens et de se donner à Dieu. Enfin, en 1654, arriva l'accident terrible de Neuilly, qui pensa le tuer un jour de fête, au milieu de la dissipation. Pascal dut en ressentir un profond ébranlement. Et pourtant cela ne suffit pas à le détacher du monde sur-le-champ; il n'éprouvait encore que

des mouvemens passagers de repentir. Quand Jacqueline, dans une lettre précieuse du 25 janvier 1655 (*Recueil* d'Utrecht, page 263), raconte à sa sœur, Mme Périer, l'histoire de la conversion tant désirée de leur frère, les efforts qu'elle avait faits et qui étaient restés si long-temps infructueux, il lui échappe des paroles qu'il faut recueillir et peser : « Il fallait qu'il eût en ce temps-là d'horribles attaches pour résister aux graces que Dieu lui faisait et aux mouvemens qu'il lui donnait. » Si on ne doit pas prendre trop au tragique ces *horribles attaches* dont parle ici Jacqueline avec l'exagération janséniste, il est bien permis d'y soupçonner des habitudes tout-à-fait mondaines, bien que sans dérèglement, et peut-être une noble affection, une chaste et haute amitié. Mais en vérité j'ai honte de tant retenir le lecteur sur mes propres pensées, et je me hâte de lui livrer le fragment de Pascal, fidèlement transcrit sur la copie de la Bibliothèque royale.

DISCOURS

SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR.

L'homme est né pour penser (1); aussi n'est-il pas un moment sans le faire; mais les pensées pures qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont les plus convenables à l'homme et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble, cependant on les allie assez souvent; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion; c'est pourquoi, quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il n'y avait que l'une ou l'autre (2). L'âge ne déter-

(1) Voyez le passage analogue, *Pensées*, éd. de Bossut, 1re partie, art. IV, § 2.
(2) On reconnaît ici les habitudes de l'esprit géométrique.

mine point ni le commencement ni la fin de ces deux passions; elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusqu'au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années : cela est pourtant fort rare.

La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée dans le monde; pour moi, je ne voudrais la compter que depuis la naissance de la raison et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce temps l'on est enfant; or, un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint, il se perd : alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir; ils sont machines (1) partout. C'est pourquoi, l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes, parce que, les passions n'étant que des sentimens et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions de feu, car pour les autres elles se mêlent souvent ensemble et causent une confusion très incommode; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit.

Dans une grande ame, tout est grand.

L'on demande s'il faut aimer : cela ne se doit pas demander, on le doit sentir (2). L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte.

La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime.

(1) Un des mots favoris de Pascal. Voyez notre écrit, *des Pensées de Pascal*, p. 249.

(2) Seconde partie, art. 17, § 5. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Première partie, art. 10, § 4. « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment, etc. »

Il y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse (1).

Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles, mais le dernier a une souplesse de pensées qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusqu'au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans.

Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir! Car on possède à la fois la force et la flexibilité de l'esprit, qui est très nécessaire pour l'éloquence (2) de deux personnes.

Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau, sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer? En effet, l'on a beau se cacher, l'on aime toujours; dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela. L'homme n'aime pas à demeurer avec soi, cependant il aime; il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne le peut trouver que dans la beauté; mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance (3). Elle la restreint et elle l'enferme dans la différence du sexe.

La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos ames que nous

(1) Première partie, art. 10, § 2.

(2) *Sic*. Mot évidemment défectueux dans la copie.

(3) C'est la théorie de l'amour, telle qu'elle est exposée dans le *Phèdre* et le *Banquet* de Platon.

trouvons cela tout disposé, il ne faut point d'art ni d'étude; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs, et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller (1) leurs idées qui ne le voient pas.

Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos ames avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas que de recevoir de très grandes différences dans l'application particulière, mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nuement une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve, et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté, dont il cherche la copie dans le grand monde. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres.

La mode même et les pays règlent souvent ce qu'on appelle la beauté (2). C'est une chose étrange, que la coutume se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres et à laquelle il les rapporte; c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse plus belle et qu'il la propose comme exemple.

La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme. Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement. Si une femme veut plaire et qu'elle possède les avantages de la beauté, ou du moins une partie, elle y réussira; et même, si les hommes y prennent tant soit peu garde, quoiqu'elle n'y tâchât point, elle s'en ferait aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur; elle s'y logerait.

(1) La copie de la Bibliothèque royale donne : « Brouiller *et mépriser*. » *Et mépriser* est encore évidemment une erreur du copiste.

(2) Voyez dans les *Pensées* tous les passages analogues sur la force de la mode et de la coutume. Première partie, art. 9, § 5. « Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice. »

L'homme est né pour le plaisir, il le sent; il n'en faut pas d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son cœur sans savoir par où elle a commencé.

Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. Car qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai?

A force de parler d'amour, on devient amoureux : il n'y a rien de si aisé. C'est la passion la plus naturelle à l'homme.

L'amour n'a point d'âge; il est toujours naissant. Les poètes nous l'ont dit; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans lui rien demander, nous le sentons.

L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire; cependant il faut plaire, et l'on plaît.

Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-même comme pouvant remplir plusieurs places au dehors; c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés. Comme on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite, et on le reconnaît dans les yeux de la personne qui aime. Car les yeux sont les interprètes du cœur; mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche bien souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins, l'on va quelquefois bien au-dessus (1), et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon; il veut être seul; il faut que toutes les passions ployent et lui obéissent.

Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme; et les petites choses flottent dans sa capacité; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant

(1) Faire attention à ce paragraphe et aux deux qui suivent, consacrés au charme et à la puissance des hautes amitiés.

tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste (1) la force des preuves de ce que je dis.

Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit et il le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime. Ainsi l'on se peut croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont droit de nous condamner; au lieu que pour la beauté chacun a sa règle souveraine et indépendante de celles des autres. Néanmoins, entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument. Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes, et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner. L'on est aise de voir que mille autres sont méprisables, et qu'il n'y a que nous d'estimables.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude, on les perfectionne seulement. De là, il est aisé de voir que la délicatesse est un don de nature et non pas une acquisition de l'art.

A mesure que l'on a plus d'esprit (2), l'on trouve plus de beautés originales, mais il ne faut pas être amoureux; car quand l'on aime, l'on n'en trouve qu'une.

Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle fait une place vide pour les autres dans le sien? Cependant j'en connais qui disent que cela n'est pas vrai. Or, doit-on appeler cela injustice? Il est naturel de rendre autant qu'on a pris.

L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi, pour la solidité et la (3) du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime, et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autres; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense; l'esprit s'y porte de soi-même; la nature le veut, elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la

(1) C'est en cela aussi que consistaient la logique et la rhétorique de Pascal.

(2) Première partie, art. 10, § 1. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve plus d'hommes originaux. »

(3) *Sic*. Il y a un mot omis dans la copie.

nature humaine, et que l'on serait plus heureux si l'on n'était point obligé de changer de pensée; mais il n'y a point de remède (1).

Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment? L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment, et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde (2), l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces remuemens pour une personne qui le mérite si bien; l'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître; car comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action.

Jusque-là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation; aussi l'on est heureux. Car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de dire, il n'y peut pas durer long-temps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvemens dont il est agité.

Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté; l'esprit s'y plaît, et qui sait la procurer sait se faire aimer.

Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive (3)!

Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence d'action; les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins il faut deviner, mais bien deviner.

(1) Paragraphe médiocrement platonicien.

(2) Ceci rappelle l'amour « qu'on n'ose dire à celle qui l'a causé. »

(3) Cette exclamation ne part-elle pas du cœur, et n'exprime-t-elle rien de personnel?

Quand deux personnes sont de même sentiment, elles ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre, sans que cette autre l'entende, ou qu'il ose l'entendre.

Quand nous aimons, nous paraissons à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi, nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit; cependant, il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

Quand l'on aime, on se persuade que l'on découvrirait la passion d'un autre : ainsi l'on a peur.

Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

Il y a de certains esprits à qui il faut donner long-temps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister long-temps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus long-temps, et avec plus d'agrément; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté, et finissent bientôt.

Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect : l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste; on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela.

Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvemens de l'amour de leurs héros : il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes.

L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit.

En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit; il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit! Quelque vivacité que l'on ait, il est bon dans certaines rencontres qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion, et quand l'esprit le fait, il n'y pensait pas auparavant; c'est par nécessité que cela arrive.

L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien; mais il faut que l'amour soit bien fin et bien pur.

Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parens, ses amis : les grandes amitiés vont jusque là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on

ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime. L'esprit est plein, il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être sans excès : de là vient qu'on ne se soucie plus de ce que dit le monde, que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison. Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

Ce n'est point un effet de la coutume, c'est une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié des dames.

Cet oubli que cause l'amour et cet attachement à ce que l'on aime fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant; l'on devient magnifique sans l'avoir jamais été.

Un avaricieux même qui aime devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée. L'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'ame et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors. L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement; car l'amour et la raison n'est qu'une même chose : c'est une précipitation de pensée qui se porte d'un côté, sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et l'on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poètes n'ont donc pas de raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle. Il faut lui ôter son bandeau et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

Les ames propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en évènemens nouveaux. Comme le dedans est en mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe. La vie de tempête surprend, frappe et pénètre.

Il semble que l'on ait toute une autre ame quand on aime que quand on n'aime pas : on s'élève par cette passion et on devient toute grandeur; il faut donc que le reste ait proportion, autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable.

L'agréable et le beau n'est que la même chose, tout le monde en

a l'idée; c'est d'une beauté morale que j'entends parler, qui consiste dans les paroles et dans les actions du dehors; l'on a bien une règle pour devenir agréable; cependant la disposition du corps y est nécessaire, mais elle ne se peut acquérir. Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne ne peut y atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent. Dans l'amour, ces deux qualités sont nécessaires; il ne faut rien de force, et cependant il ne faut rien de lenteur. L'habitude donne le reste.

Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés, qu'ils se soutiennent sans que le respect étouffe l'amour.

Les grandes ames ne sont pas celles qui aiment le plus souvent: c'est d'un amour violent que je parle. Il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres. Ce n'est pas bien parler, ou du moins cela n'est pas vrai en tout sens. L'amour ne consistant que dans l'attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que, se déterminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose; mais ce n'est que dans le corps.

Il est de l'amour comme du bon sens. Comme l'on croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins, quand on a plus de vue, l'on aime jusqu'aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence.

L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit. Car il faut avoir l'esprit et la pensée de l'amour pour ce semblant. Et le moyen de bien parler sans cela? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses.

Il faut du feu, de l'activité, et un feu d'esprit naturel et prompt pour la première; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse: ce qui est plus aisé de faire.

Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire et de dire beaucoup de choses; mais quand on est près, on est irrésolu. D'où vient cela? C'est que, quand on est loin, la raison n'est pas si ébranlée; mais elle l'est étrangement en la présence de l'objet. Or, pour la résolution, il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement.

Dans l'amour, on n'ose hasarder, parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer; mais qui peut dire jusques où? L'on tremble toujours jusqu'à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé.

Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire. L'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin la dernière devient victorieuse de l'autre.

Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve de manque dans son cœur. Quelle joie de la retrouver! L'on sent aussitôt une cessation d'inquiétude.

Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, l'on sent bien une cessation d'inquiétude; mais il en survient d'autres.

Quoique les maux se succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir. Cependant, quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus, les présens touchent; et sur ce qui touche l'on juge.

Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion? . . .

. . . .

VICTOR COUSIN.

REVUE LITTÉRAIRE.

I. — TABLEAU DE LA POÉSIE AU XVIe SIÈCLE,

PAR M. SAINTE-BEUVE.

II. — LES BIOGRAPHES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Un homme très spirituel, et dont la conversation valait infiniment mieux que les écrits, M. Michaud, avait coutume de dire qu'au lieu de rendre assidument compte de tous ces chefs-d'œuvre frais éclos, qui ne doivent vivre qu'une saison, les critiques seraient mieux avisés, pour atteindre aux sujets originaux, de pousser quelquefois l'examen au vif sur certains livres vieillis, de remettre çà et là en vue quelque volume de date déjà ancienne. L'idée, en effet, ne paraît-elle pas piquante, de pouvoir ainsi sous jeu faire de la critique malignement contemporaine, et, en dépistant sans en avoir l'air le plagiat récent sous ses étalages d'invention, d'aiguiser encore la leçon par le contraste? La plume érudite et incisive d'un Nodier se plairait à ce cadre fait pour elle et y réussirait à merveille. En notre ère de hâte changeante et de fracas aussitôt suivi de silence, quinze ans dans les lettres, n'est-ce pas un siècle? Les livres d'il y a quinze ans sont donc pour la plupart de vieux livres, car on conviendra que le compte est vite fini de ceux qui ont gardé une place vive dans la mémoire. Or, ce serait suivre inexactement le malicieux conseil de M. Michaud que de choisir et de rappeler, comme exemple, le *Tableau de la Poésie au seizième siècle,* dont la publication première remonte cependant au plus fort de la mêlée littéraire qui éclata dans les dernières années de la restauration, je veux dire à 1828. L'ouvrage, en effet, ne reparaîtrait

pas aujourd'hui, sous une forme populaire et avec des additions considérables, qui en doublent l'étendue et en font un ouvrage véritablement nouveau, que ce ne serait pas là pourtant une œuvre vieillie. S'il est en effet un livre dont l'influence continue n'a pas cessé de ramener l'attentive sympathie du public et des érudits sur le passé poétique de notre vieille France, s'il est un livre resté cher à tous ceux qui gardent le culte de la lyre, c'est assurément celui de M. Sainte-Beuve. Le *Tableau du seizième siècle* avait, lorsqu'il parut, une double signification : c'était un important travail de critique savante et rétrospective, et en même temps, par occasion, un manifeste doctrinal, un acte de polémique littéraire. Aujourd'hui, on peut le dire, l'ouvrage conserve toute sa valeur comme histoire, mais, hélas! la plupart des questions de poétique récente qu'il soulevait, la plupart des applications contemporaines qui y abondaient, sont devenues aussi de l'histoire. M. Sainte-Beuve, avec cette perspicacité universellement compréhensive qui ne lui fait jamais défaut, ne garde là-dessus aucune illusion : il convient sans peine que, dans la rénovation poétique à laquelle nous avons assisté, c'est l'espérance surtout qui a tenu le dé, et qu'en somme il y a eu beaucoup *plus de fleurs que de moisson*. Voilà les tristes enseignemens de l'âge : ce n'est pas le cœur, quand il est bien fait, qui abdique de lui-même l'enthousiasme, mais l'expérience vient, qui peu à peu gâte cet enthousiasme, et l'use aux réalités de la vie. Nous en sommes tous là. Dans les lettres, pourtant, la foi est si belle, si nécessaire! Heureux ceux devant qui l'horizon recule indéfiniment ses espaces et semble se sillonner de feux précurseurs! Mais de toute manière, c'est plus que de la modestie au spirituel écrivain de parler comme il le fait : le poète des *Consolations* nous serait une objection sûre, si, tout en adhérant à l'ensemble de ces conclusions moroses, nous tenions à contredire le critique par un exemple.

Au surplus, c'est là un peu l'éternelle histoire des révolutions petites ou grandes : si certains résultats généraux et essentiels se trouvent finalement atteints, en revanche il faut compter sur bien des déceptions. Aussi, dans les éditions postérieures des écrits révolutionnaires, y a-t-il toujours à rabattre des premières espérances. C'est la faiblesse et en même temps l'honneur de notre intelligence d'aspirer toujours plus haut qu'elle ne touche, de concevoir en elle un idéal que l'œuvre ensuite ne réalise point : pour parler comme les philosophes grecs, l'homme est plus grand en *puissance* qu'en *acte*. En publiant aujourd'hui, sous une forme nouvelle, son essai sur la poésie au XVIe siècle, M. Sainte-Beuve est un peu dans la position où se fût trouvé Sieyès réimprimant sous le consulat sa fameuse brochure du *Tiers;* mais M. Sainte-Beuve a pris son parti en homme d'esprit, et plus d'une note dans son livre en témoigne. Heureusement, en dehors de ces rapports fortuits et tout-à-fait secondaires avec le mouvement poétique du temps, son travail garde, comme œuvre de critique fine, exacte, judicieuse, la valeur que les juges compétens se plurent à lui reconnaître tout d'abord. La phase la plus importante et la moins connue de l'histoire de notre ancienne poésie revit là

tout entière, et il se trouve que ce tableau, avec ses demi-jours et ses teintes fuyantes, a été fixé par une main habile et placé sous un jour heureux.

C'est une opinion fort accréditée aujourd'hui que la littérature de Louis XIV aurait pu, sans compromettre la magnificence de sa grandeur, emprunter davantage au XVIe siècle, et, sur les pas de La Fontaine et de Molière, garder des traces plus vives de la langue libre et flottante que parlaient Rabelais et Regnier. Si merveilleuse en effet que soit la prose de Pascal et de La Bruyère, on se prend quelquefois à regretter que, dans cette fusion des élémens qui la formèrent, Montaigne n'ait pas pris un peu plus sur la part de Balzac; le métal de Corinthe s'en fût trouvé plus parfait encore. Si peu de liens directs cependant que le XVIIe siècle paraisse avoir avec le XVIe, quelque dédain même qu'on y professe pour ces prédécesseurs immédiats, l'époque de perfection dut beaucoup plus qu'on ne l'a cru long-temps et qu'elle ne l'a cru elle-même à cette ère antérieure de tâtonnemens et d'efforts. N'est-ce pas l'école de Ronsard, par exemple, n'est-ce pas l'école traitée avec tant d'aigreur par Malherbe, avec tant de dédain par Boileau, qui, la première, entra avec décision dans ce culte des maîtres, dans cette admiration exclusive pour l'antiquité qui, repris et corrigés plus tard, défrayèrent la gloire du grand siècle? Et, par un contraste étrange, il se trouve que ces premiers *classiques*, ces premiers et systématiques représentans de l'école traditionnelle, les classiques de Louis XIV, les ont méconnus et reniés, tandis que notre jeune poésie émancipée, tout en repoussant au contraire la tradition, les revendiquait hier encore comme des aïeux directs, et essayait de renouer jusqu'à eux la chaîne interrompue du lyrisme. Il y a, on en doit convenir, de singuliers retours en histoire littéraire : ici évidemment on s'est attaché surtout à la forme, aux conditions extérieures de la poésie. Ce qui dégoûta le XVIIe siècle est précisément ce qui a séduit et attiré le nôtre, j'entends l'indépendance du rhythme, la libre évolution de la période poétique, le relief saillant de l'image. Les groupes littéraires ont donc aussi leur destinée, *habent sua fata*.

Dans les lettres, l'ingratitude envers les devanciers semble presque une loi fatale des ères tout-à-fait glorieuses; c'est plus tard seulement qu'on sent le prix de l'esquisse, même à côté du tableau accompli. L'orgueil particulier des aristocraties littéraires est de ne pas vouloir d'aïeux. Au surplus, les écrivains de Louis XIV trouvèrent ce mépris du passé tout établi, et ils n'eurent qu'à confirmer les dédaigneux arrêts de Malherbe, lequel, rencontrant à ses côtés l'ambitieuse école de la pléiade, alors plus modeste et adoucie dans les vers de Desportes et de Bertaut, et empruntant lui-même aux traditions de Ronsard la gravité et la noblesse, n'avait guère eu de bonnes raisons, ce semble, pour rompre aussi brusquement, aussi violemment avec des prédécesseurs déjà déchus. Boileau certes eut assez à faire, pour sa part, pour le goût, d'éteindre sous le ridicule cette fade et prétentieuse littérature de Louis XIII, ce mélange de marinisme et de gongorisme qui avaient failli arrêter dans son essor le génie poétique de la France : il lui fut commode de

faire de Malherbe un premier jalon, une barrière après laquelle rien ne comptait plus. Le gros du public, dont les opinions toutes faites charment la paresseuse indifférence, ne manqua pas d'accéder à cette proscription en masse, et dès-lors il n'y eut plus que quelques délicats et quelques malins à fureter ces trésors enfouis et trop mêlés de la vieille poésie indigène : La Fontaine pour butiner un conte naïf, Guy-Patin pour attraper une citation leste ou mordante, La Monnoye et Le Duchat enfin pour saisir à leur guise quelque trait d'érudition friande. Et, chose singulière, dans le retour postérieur et récent qui s'est accompli vers les monumens de l'ancienne culture nationale, c'est précisément le siècle le plus rapproché, le siècle confinant à Louis XIV, qui a été le dernier à retrouver quelque attention pour ses poètes. Il n'y a réussi que d'hier. Tandis que Rabelais et Montaigne ne cessaient pas de s'imposer à force de génie, c'est à peine en effet si quelques épigrammes de Marot, si une ou deux satires de Regnier représentaient, dans l'opinion courante, ce qu'il y avait eu alors d'inspiration lyrique et de vraie poésie. Bien qu'il dispensât des recherches, on ne lut même guère le choix judicieux, la petite anthologie que donna Fontenelle. Sa date voisine, le croirait-on, nuisit fort au XVIe siècle, car, aux yeux des érudits, c'est en vieillissant que les figures s'embellissent. On vit bien, plus tard, sous le couvert de la science, les Sainte-Palaye et les Barbazan remonter aux lais des trouvères, aux sirventes des Provençaux; mais il leur eût paru frivole de descendre à des âges si peu éloignés, de se commettre à des noms de si fraîche date. Plus d'un trouva sans doute que l'honnête Goujet dérogeait par ses notices, et que l'abbé Massieu avait bien raison de ne pas prolonger au-delà de Marot sa médiocre esquisse historique.

C'est ainsi que cette pauvre poésie du XVIe siècle s'est trouvée long-temps interceptée, écrasée entre l'indifférence des savans qui ne voyaient là qu'un sujet futile, et la fatuité mondaine qui, faisant durer les temps barbares jusqu'à Henri IV, considérait cela comme la pâture naturelle des pédans. Après le nivellement révolutionnaire qui rendait tout possible, on revint sans préjugé, sans rancune, à l'étude de nos anciens monumens littéraires; mais la poésie de la pléiade était en si mauvais renom encore que, malgré l'accès facile, personne ne s'y porta aussitôt. C'est alors que Méon et Roquefort reprirent tant bien que mal l'étude des rimeurs de la langue d'oïl, tandis qu'avec une bien autre aptitude Raynouard s'attaquait aux troubadours. Peu à peu pourtant l'impartialité étendit son cercle, et, la mode s'étant prise au moyen-âge, on put descendre jusqu'à la renaissance. Quand l'Académie française, en 1826, proposa pour prix d'éloquence un discours sur l'histoire de la littérature française au XVIe siècle, elle n'eut pas pleine conscience peut-être de la portée de son programme : elle céda à une de ces bonnes inspirations qui ne lui viennent pas tous les jours. C'était quitter enfin les voies usées, le thème banal des éloges; l'instinct, depuis, y a ramené. On eut, de ce concours, deux notices étendues qui, quoique couronnées, parurent piquantes, parce qu'elles ne se défrayaient pas seulement sur l'emphase. La vive et sémillante esquisse

de M. Saint-Marc Girardin, le morceau coloré et nourri de M. Philarète Chasles, ressemblaient si peu aux flasques déclamations qu'encourage d'ordinaire l'Académie, que, contre l'habitude, on en garde aujourd'hui encore le souvenir. Un jeune écrivain, presque inconnu alors et dont les initiales avaient seulement apparu çà et là au bas de quelques articles littéraires, songea aussi à entrer en lice; mais, ses recherches à peine entamées, M. Sainte-Beuve se sentit exclusivement retenu près des poètes de la pléiade par une naturelle prédilection: il poussa donc en tout sens, sur ce point particulier, ses intelligentes et sympathiques investigations. C'est de là qu'est sorti ce livre, qui n'en parut pas plus mauvais pour être resté infidèle au programme académique, pour s'être enfermé en un coin spécial, mais fécond, du sujet. On était au moment le plus animé de la querelle littéraire, et chacune des publications partielles de ces essais dans *le Globe* venait, pour le public ardent d'alors, confirmer des adhésions ou étayer des scrupules. L'auteur lui-même, tout en demeurant fidèle à son parfait discernement de juge et à ses goûts d'exactitude précise, puisait dans tout ce bruit extérieur, comme dans la propre vivacité de ses espérances, un tour animé qui se communiquait heureusement à ses appréciations, et qui donnait un caractère presque contemporain à cette évocation de la poésie des vieux jours. C'est que sous le prosateur du *Tableau* se cachait le chantre prochain de *Joseph Delorme,* c'est que le critique ici servait d'éclaireur au poète. De là, dans tout l'ouvrage, une certaine vie cachée, un je ne sais quoi enfin qui ne se rencontre guère en ces sortes d'écrits didactiques, et qui, même dans le calme d'aujourd'hui, ne messied pas.

Avant le livre de M. Sainte-Beuve, l'intervalle qui sépare la poésie du XVII[e] siècle de la poésie du moyen-âge était à peu près demeuré en friche pour les historiens littéraires. Après ces excellentes études, maintenant connues de tous, après ce que l'auteur vient d'y ajouter récemment de vues et de recherches nouvelles, ce serait un lieu commun de reprendre les détails. Bien des résultats positifs et nouveaux ressortaient déjà du premier travail de M. Sainte-Beuve; bien des points importans encore sont éclaircis et fixés, dans cette nouvelle édition, de manière à clore définitivement le débat.

Un des faits que constate le mieux M. Sainte-Beuve, c'est qu'avec l'école de Ronsard, quelque chose de distinct débute qui cessera à Malherbe, et cela est tout-à-fait à l'avantage du livre, car il se trouve de la sorte qu'une période à part y est traitée dans son ensemble, et que c'est au caractère même du sujet, et non au caprice de la chronologie, que l'ouvrage emprunte son titre et ses divisions. A proprement parler, c'est l'histoire de la pléiade, c'est la tentative de Ronsard et de ses amis qui est au premier plan du tableau que trace l'auteur avec tant de charme. Dans l'examen attentif et approfondi que *le Globe* consacra au brillant essai de M. Sainte-Beuve, lors de la publication première, M. de Rémusat établissait très ingénieusement que jusque-là la poésie française s'était exclusivement abreuvée à deux sources différentes, les traditions chevaleresques et les traditions bourgeoises, qu'aux

premières elle devait les accens amoureux de ses ballades, aux secondes le tour jovial et narquois de ses fabliaux. Durant le XVe siècle, ces deux tendances diverses apparaissent à merveille et se résument isolément dans deux hommes, Charles d'Orléans, le dernier des trouvères pour la galanterie, Villon, le dernier des jongleurs cyniques. Marot, au commencement de l'âge suivant, réunit en lui ces caractères opposés : quelque chose en effet de la sensibilité fraîche du châtelain de Coucy et de Quènes de Béthune, quelque chose de la verve osée et sans vergogne de Rutebeuf s'emmêle dans son talent et s'y fond avec une certaine gentillesse de style qui lui est tout-à-fait propre. Marot est une date importante. Avec lui, la poésie du moyen-âge finit, et jusqu'à Malherbe l'espace sera pris par ce premier essai de renaissance classique qui échouera, mais non sans puissance. C'est l'histoire de cette défaite qu'a voulu surtout retracer M. Sainte-Beuve. Comme le remarquait spirituellement M. Dubois, en annonçant un des premiers le livre qui lui était dédié, il y avait là quelque chose de la passion si tendre d'Augustin Thierry pour les vaincus, pour les races méconnues du moyen-âge. Les vaincus de M. Sainte-Beuve sont un peu, par son livre, redevenus les vainqueurs, les vainqueurs au moins du dédain et de l'oubli. Toute cette fleur de poésie, souvent charmante, aurait-elle donc disparu à jamais, et faudrait-il redire avec Villon :

Mais où sont les neiges d'antan?

Non, quelque chose en doit demeurer, et c'est dans le *Tableau du seizième siècle* qu'on retrouvera ce qui se peut sauver de ces brillans reflets, ce qui doit rester de cette première neige de la poésie, trop passagère, sans doute, mais où le rayon du matin se joue çà et là avec grace.

Le malheur de la pléiade est à la fois de s'être enchaînée à la tradition et d'avoir rompu avec elle : je m'explique. Excepté l'Espagne, qui a voulu rester indigène et qui n'a dû qu'à elle-même sa culture originale, comment les différentes littératures de l'Europe moderne ont-elles, après bien des tâtonnemens, été portées tout à coup à leur suprême hauteur, par la main de quelque homme de génie, sous les efforts de quelque école intelligente ? Qui a opéré ce miracle? Ç'a été le plus souvent la rencontre heureuse du génie traditionnel et du génie indigène. Voilà ce que ne firent point les amis de Ronsard. Le rôle de Dante et de Pétrarque les tentait, mais, en n'en prenant que la moitié, ils échouèrent. Comme eux, l'auteur de la *Divine Comédie,* comme eux, l'auteur des *Rimes,* professent le retour à l'antiquité, le culte assidu des maîtres. Avec quel enthousiasme l'Alighieri ne parle-t-il pas de Virgile, avec quelle respectueuse passion Pétrarque ne recueille-t-il pas les manuscrits égarés de la Grèce et de Rome! Comme eux encore, les fondateurs de la poésie italienne aiment l'idiome national et cherchent à le constituer. Du Bellay, dans son *Illustration,* n'a pas assurément pour le français plus d'amour que n'en montrait Dante pour cette langue *aulique* et *cardinalesque* dont il lui fallait trier habilement les mots dans les vocabulaires locaux des patois.

Jusque-là tout va bien; le rôle est pareil, et ce n'est pas même le talent qui fera défaut aux écrivains de la pléiade. Par malheur, la différence se manifeste sur un point capital, et c'est ce qui a conduit les uns au triomphe, les autres à l'abîme. Tout en s'imprégnant de l'antiquité, tout en trempant leurs armes dans ce flot préservateur, Dante et Pétrarque furent avant tout les hommes de leur temps; loin de repousser les légendes nationales, ils les cherchèrent avec empressement; loin de rompre avec leurs prédécesseurs, ils se firent honneur de les continuer : la *Divine Comédie* est, à la fin du moyen-âge, un résumé du moyen-âge; les poésies amoureuses où Laure est chantée ne sont que le dernier écho du culte de la chevalerie pour les femmes, du penchant des troubadours pour les galanteries, du goût si général alors des subtilités amoureuses. En un mot, Dante et Pétrarque correspondent parfaitement à leur époque et s'en inspirent. La pléiade au contraire repousse les antécédens, et, séduite par la gloire rajeunie des poètes de l'antiquité, tâche de renouer avec eux sans intermédiaire. Faire table rase peut être un bon début en philosophie; en littérature, c'est un procédé maladroit. En se privant de la veine si originale de l'ancienne poésie française, en voulant faire souche absolument nouvelle, l'école de Ronsard consomma beaucoup de talent, de génie même, dans une œuvre impossible. Avec un tour d'imagination très heureux dans le rhythme, avec une merveilleuse souplesse de facture et de versification, elle périt par un contact qui donne forcément la mort à toute poésie, le contact de l'érudition. De là une poésie factice et conventionnelle, une poésie d'art où l'inspiration directe disparaît, où, sous l'habileté du metteur en œuvre, on cherche vainement l'émotion de l'homme. Et que dire, en effet, de ces écrivains à peine sortis des siècles mystiques, et qui cependant sont beaucoup plus païens que chrétiens? C'est de Bion, de Moschus, d'Anacréon qu'ils s'inspirent incessamment; des profondeurs du moyen-âge, au contraire, de ce moyen-âge auquel ils tiennent encore plus qu'à demi, aucun accent ne leur arrive. A ces symptômes, on reconnaît trop la pléiade, hélas! une vraie pléiade savante du temps des Ptolémées. Ronsard, dans son choix, avait eu la main malheureuse : à quoi servaient, en effet, ces allures d'indépendance, si elles ne devaient cacher que l'imitation? Et à quoi bon encore, sous la grace, déguiser le pédantisme? Sur toutes ces lyres, souvent charmantes, de Du Bellay, de Belleau, de Baïf, sur celles plus tard de Desportes et de Bertaut, trop souvent le même et monotone accent retentit. Diffusion et uniformité, c'est le double à peu près, en poésie, de ce qu'il faut pour se perdre : l'école de Ronsard, on le voit, ne pouvait échapper à sa destinée. Aussi, quelque aigreur tranchante qu'y mette Malherbe, si rogues même et si dégoûtées que paraissent ses décisions, on est bien forcé de convenir, avec M. Sainte-Beuve, que son entreprise, autorisée du bon sens, était *juste par le fond*. La gloire lui restera donc d'avoir le premier donné une bonne théorie du style. Seulement on peut dire qu'avec un tour d'imagination plus inventif, plus hardi, Malherbe se fût peut-être souvenu davantage de cette riche facture et de ce style coloré qui avaient tenu trop de place, toute la

place dans la précédente école; alors peut-être il eût osé mettre plus de distance encore entre le vers français et la prose.

M. Sainte-Beuve n'a pas cru sa tâche achevée par le tableau de ce singulier mouvement lyrique : pour peindre dans leur ensemble, pour retracer au complet les efforts de l'imagination poétique en cette époque agitée, il lui fallait encore la montrer à ses débuts dans deux autres voies où elle devait, durant les deux siècles suivans, rencontrer la plénitude de la gloire. On a nommé le roman et le théâtre, c'est-à-dire les genres où la France ne s'est pas vu disputer le sceptre, les genres de Corneille et de Lesage, de Molière et de Prévost. L'obscure histoire de notre scène nationale, depuis Louis XII jusqu'à Richelieu, depuis les mystères et les sotties jusqu'au *Cid,* en passant par l'école gréco-latine de Jodelle et par la phase gréco-espagnole de Hardy, toute cette histoire étrange, compliquée, curieuse, est racontée par M. Sainte-Beuve avec l'art achevé, avec l'entente délicate qu'on lui sait. Quelque solennelle et bizarre tirade de Garnier n'est là que plus piquante à côté des farces bouffonnes de Larivey. Mais en somme on admire davantage encore l'intervention subite de Corneille au sortir de ces informes essais : c'est là une bonne préface, la meilleure introduction à la lecture du *Cid.* — Pour le roman, M. Sainte-Beuve trouve à *Gil-Blas* des antécédens moins indignes, et le *Gargantua* lui est, en passant, une occasion d'apprécier, dans quelques pages parfaites, l'original génie de Rabelais. Bayle, en un bon jour, ne s'en serait pas mieux tiré.

A cette série d'études diverses qui se relient entre elles et qui forment un ensemble excellent, M. Sainte-Beuve a beaucoup ajouté, pour les détails, dans l'édition d'aujourd'hui. Des intercalations piquantes, des citations nouvelles et encadrées à leur place, des notes plus nombreuses, quelques rectifications çà et là, tout un travail enfin de révision sévère et consciencieuse ajoute beaucoup à l'intérêt de cette définitive réimpression. Toutefois, M. Sainte-Beuve n'a pas voulu déranger l'économie originaire, la distribution primitive, les naturelles proportions de son livre. Aussi est-ce à la suite de l'ouvrage, et seulement comme appendice, qu'ont été insérées les études particulières sur quelques poètes du XVIe siècle, qui sont d'une date plus récente, et que les lecteurs de la *Revue* n'ont certainement pas oubliées. Elles gagnent au rapprochement, car c'est un plaisir de retrouver isolément, et étudiées de plus près, saisies en leur grandeur naturelle, les physionomies qui déjà vous avaient frappé dans le tableau d'ensemble. Là, on visait surtout à l'exactitude des poses relatives, à l'effet réciproque des groupes, en un mot, à la vérité de la composition; ici, au contraire, c'est la ressemblance des figures, c'est le caractère individuel qu'on a surtout tâché d'atteindre. Si certains traits appuyés ont été adoucis, si quelques coups de pinceau trop tranchans ont été fondus dans des teintes plus douces, les grandes lignes cependant se trouvent maintenues, le dessin général demeure le même. Après la peinture de la bataille, les portraits des combattans, Mignard après Van der Meulen. On aime cette galerie de figures reposées à côté de ce tableau où respirent les passions de la lutte : c'est un contraste qui plaît.

Quoi qu'en puissent dire certaines vanités blessées, c'est la sympathie qui est le fonds même, le fonds nécessaire de la critique. Cette vive susceptibilité des nuances, cette aptitude à goûter les variétés les plus contraires du talent, ce fin discernement de l'homme dans l'œuvre et de l'œuvre dans l'époque, cette faculté surtout à se pencher affectueusement vers l'écrivain étudié et à interpréter ses sentimens avec bienveillance, qui a eu tout cela à un plus haut degré, qui a mieux réuni ces rares qualités que M. Sainte-Beuve? J'en suis convaincu, pour ma part, ce n'est pas seulement à l'intérêt du sujet, ce n'est pas seulement au talent de l'écrivain que le *Tableau de la poésie au seizième siècle* doit ce charme de lecture qu'il a gardé et qui fait presque forcément défaut aux ouvrages d'érudition; l'amour que M. Sainte-Beuve porte à ses acteurs y est bien pour quelque chose, car il a fait circuler la vie dans son livre. L'idée aussi de rattacher le mouvement lyrique de la restauration au lointain essor de l'école de Ronsard dut être un aiguillon pour le critique. La poésie moderne traitait la poésie de la pléiade comme une sœur aînée, qui, jeune, brillante, douée, s'était laissé aller au suicide. Aujourd'hui, cette parenté que quelques-uns n'avaient prise d'abord que pour un ingénieux paradoxe d'érudition, cette parenté ne paraît que trop évidente à tous; car, par malheur, la similitude se prolonge. Sans doute, nos poètes ne se sont pas enfermés, comme leurs aïeux du XVIe siècle, dans la lettre morte de l'érudition, dans les données maintenant stériles des littératures païennes : ce que l'inspiration, au contraire, a de plus fécond les a animés tour à tour, et on les a entendus chanter l'ame humaine, Dieu, la nature, dans une langue assouplie, fixée, et qui ne fuit plus comme alors sous la main capricieuse des temps. Sans doute, c'est beaucoup en poésie que le fonds des sentimens, que l'originalité des idées, et assurément le lyrisme d'aujourd'hui a là-dessus tout avantage sur celui des Du Bellay et des Tahureau. Il y a aussi des ressemblances heureuses sur quelques points : l'éclat de la couleur, par exemple, et la hardiesse du rhythme. Mais ailleurs les rapports se continuent trop. Ce qui a perdu la pléiade, n'est-ce pas la diffusion des idées, la prodigalité des images, le manque perpétuel de sobriété et de correction? Des facultés vraiment puissantes ont été gaspillées dans les puérilités bizarres de la forme, dans l'uniformité redontande des métaphores? En un mot, le goût, la modération, la patience, la retenue ont fait défaut. Je ne suis pas sûr, pour mon compte, que la poésie actuelle se soit complètement préservée de ces séductions perfides. Dans l'avenir, les ciseaux de la critique auront peut-être aussi leur tour avec elle; mais, si sévère qu'on suppose la main qui appliquera un jour à nos contemporains le procédé d'élimination et de choix dont M. Sainte-Beuve a donné le judicieux exemple à l'égard de la pléiade, il est sûr qu'elle épargnera chez le poète des *Consolations* plus d'une page sentie, plus d'une fraîche inspiration qui feront redire au lecteur ce mot d'un poète du temps de Ronsard :

> Et nous aimons les douceurs
> Dont ta muse est arrousée.

Ce n'est pas notre faute si on rencontre partout les traces lumineuses de M. Sainte-Beuve dans l'histoire de la littérature française; mais, avec l'auteur de *Port-Royal*, la transition n'est pas difficile du XVIe siècle au XVIIe, de la pléiade à Mme de Sévigné, sur laquelle il existe précisément du spirituel écrivain quelques pages exquises (1), une étude achevée, qu'il semble opportun de rappeler au moment où biographes et apologistes font tout à coup irruption, avec bruit, autour de cette mémoire modeste. C'est encore M. Sainte-Beuve, je crois, qui glisse, en une note de son *Tableau du seizième siècle*, ce mot piquant que, « quand une femme écrit, on est toujours tenté de demander en souriant : — Qui est là derrière? » Si la question était faite à propos de Mme de Sévigné, il faudrait répondre que ce quelqu'un qui est derrière, c'est son cœur. Mme de Sévigné n'a rien absolument d'un auteur : elle serait épouvantée d'*être entre les mains de tout le monde;* son précepte ordinaire est qu'il faut accepter le style tel qu'il vient et ne pas viser à écrire des lettres *belles*, car « elles ne peuvent plus l'être dès qu'on y *songe*. » Or un auteur ne *songe* précisément qu'à cela. La gloire lui est donc venue d'elle-même, sans fracas, sans qu'elle y songe, et c'est peut-être la seule femme célèbre dont on puisse dire que son talent n'a pas été séparé de son bonheur. Une si délicate modestie a d'autant plus de séduction que cette plume merveilleuse créait un genre vraiment original et y abondait avec toute sorte de charmes. La correspondance étudiée de Voiture et de Balzac appartenait exclusivement à la littérature : en trouvant le ton du naturel et de la grace, Mme de Sévigné porta les lettres dans la vie même, dans la famille. La société, avec elle, eut sa langue, le monde son style.

Toute une renaissance inattendue et sans motifs (il s'en fait souvent de pareilles en histoire littéraire) a eu lieu depuis quelque temps à propos de Mme de Sévigné. En moins de deux années, il lui est en effet survenu coup sur coup trois apologistes et autant de biographes, sans compter les éditions qui allaient toujours leur train. C'est l'Académie qui a mis tous les apologistes en verve, et elle en est responsable; c'est le hasard qui a suscité simultanément tous ces biographes, et l'on est libre de s'en prendre au hasard.

L'Académie française avait proposé, pour prix en 1840, l'éloge de Mme de Sévigné, s'obstinant à ne pas reconnaître que, dans nos mœurs actuelles, cette vieille et banale forme de l'*éloge* est un véritable non sens. Il est vrai que cette fois il est difficile de dire comment on s'y fût pris pour ne pas faire un éloge, et, puisqu'il faut toujours croire les intentions bonnes, nous admettrons volontiers que ç'a été là une pure courtoisie académique. Trois morceaux, provenant de ce concours, sont sortis des cartons de l'Institut, l'un pour solliciter la sanction du public après celle de l'illustre corps, l'autre pour appeler de la préférence donnée au discours voisin, un troisième enfin pour protester sans doute contre le mauvais goût des juges qui l'avaient éliminé. Mme Amable Tastu, M. Ch. Caboche, M. F. Collet, c'est-à-dire un

(1) Au tome Ier des *Critiques et Portraits littéraires*.

lauréat, un accessit, un concurrent déconvenu, voilà les rivaux qu'il faudrait apprécier. Mais, comme ce n'est pas notre rôle d'arracher ou de distribuer des couronnes, nous n'en dirons qu'un mot en passant. Il n'y a que le secrétaire perpétuel, d'ailleurs, pour se jouer à plaisir de ces difficultés académiques : ne pas séparer l'esprit railleur de l'urbanité, glisser l'épigramme sous l'éloge et laisser deviner ce qu'on pense précisément par ce qu'on omet de dire, c'est là un art trop délicat pour qu'on s'y risque après M. Villemain. Rien ne nous impose, d'ailleurs, ces malicieuses réserves, ces délicates précautions. C'est presque faire un compliment à un poète que de dire du mal de sa prose : aussi ne cacherons-nous pas à Mme Tastu que notre préférence est pour ses vers. Quand le rhythme n'est plus là pour la soutenir, elle perd cette ferme élégance, ce langage châtié, qui donnent du charme à quelques-unes de ses poésies. Le discours sur Mme de Sévigné, auquel l'Académie française a eu la chevaleresque prévenance de décerner le prix, ne nous paraît pas rappeler suffisamment les agrémens, si peu cherchés, du modèle qu'il s'agissait de faire connaître. C'est une étude correcte, consciencieuse, mais quelque peu terne, et où le lieu commun tient trop de place. Je voudrais qu'une femme, à propos de cette autre femme illustre, eût rencontré davantage de ces mots qui peignent, de ces remarques vraies qui abondent chez Mme de Sévigné. J'aime, par exemple, Mme Tastu, quand elle fait cette réflexion, si appropriée au sujet : « Comme dans l'agile souplesse d'une danse légère, il y a beaucoup de force dans une grace parfaite. » Par malheur ce ton est rare. M. Sainte-Beuve, tout à l'heure, nous a donné du goût pour les vaincus : aussi préférerais-je à l'éloge couronné le morceau de M. Caboche, lequel a seulement approché du prix, si M. Caboche ne s'était pas cru astreint à entremêler ses ingénieux aperçus d'une pompe oratoire qui en atténue beaucoup la valeur. Il respire toutefois dans ces pages un goût si réel, une connaissance si sérieuse, je dirais presque une passion si vraie de la langue et des écrits du XVIIe siècle, qu'on oublie volontiers ce qu'une critique morose y pourrait signaler d'inexpérience et de taches çà et là. Quelque sympathique compassion qu'inspire naturellement une défaite, il serait cependant difficile de ne pas adhérer au jugement tacite de l'Académie sur la composition (c'est le mot) de M. F. Collet : l'Académie n'en a rien dit, et le plus sage peut-être eût été de faire comme elle. Cet éloge, en effet, de Mme de Sévigné n'est qu'une déclamation mal digérée, où l'érudition se mêle assez maladroitement à l'emphase.

En somme, on le voit, cette forme du panégyrique a assez mal inspiré les concurrens, et rien n'est fait pour durer des pages trop nombreuses que l'Institut a provoquées dans cette occasion. Mme de Sévigné, d'ailleurs, n'en devait pas être quitte pour tout ce bruit soudain, pour toutes les phrases solennelles qui se sont débitées alors autour de son nom. La veine, une fois ouverte, ne s'est plus arrêtée, et, après la rhétorique des apologistes, est venue l'érudition des biographes. Y avait-il lieu à une biographie étendue, renseignée, savante même de l'auteur des *Lettres?* Oui peut-être, mais à l'expresse condition qu'en si gracieuse matière, l'exactitude n'interdirait pas l'agrément.

Qui n'aime ces histoires particulières des grands écrivains, où l'on se trouve introduit dans l'intimité même de l'homme, où l'on est initié de près à tous les secrets du talent? La plupart des maîtres illustres de notre littérature classique ont maintenant la leur, et Mme de Sévigné, autant que personne, était en droit d'obtenir à son tour la sienne. Toutefois, pour l'aimable auteur, il semble qu'on fût dans des conditions à part. Faire, en effet, l'histoire de Corneille, de Molière, de La Fontaine, c'est retracer surtout l'histoire de leurs écrits; donner la biographie, au contraire, d'une femme qui n'a laissé que des lettres, c'est peindre une vie où le commerce du monde et les affections du cœur ont tenu toute la place.

Quoi de moins compliqué, en effet, que cette existence de Mme de Sévigné, uniforme et vide si on compte les évènemens, animée et remplie si on regarde les sentimens? Elle le dit elle-même, ce n'est pas là qu'il faut aller chercher les *grands mouvemens*, les péripéties dramatiques. Il y a deux portions très distinctes, selon nous, dans la carrière de Mme de Sévigné. La première, quoique la vertu n'y exclue pas la sensibilité, nous paraît ressembler à beaucoup de biographies; la seconde, où le cœur triomphe, est vraiment grande et originale dans sa simplicité : la mère a son tour après la femme. Mariée jeune à un mari libertin et dissipateur qui se fit tuer en duel pour une galanterie, veuve à vingt-cinq ans, admirablement belle, partout goûtée pour son esprit, recherchée, entourée, poursuivie par ce que la cour avait de plus parfaits gentilshommes, répandue dans les meilleurs lieux, bien en cour, adorant ses enfans, aimée pour la légèreté badine de son humeur, tendre quoique enjouée de ton, écrivant à son précepteur Ménage ou à son cousin Bussy des billets coquets et finement maniérés, Mme de Sévigné, pendant toute cette période première, ne fut pas autre chose qu'une femme du monde, adorable, adorée, aimant le plaisir, mais scrupuleusement fidèle à ses devoirs. Quoiqu'elle eût traversé les mœurs de la fronde, elle n'en avait pas gardé le goût de l'intrigue et des aventures. Une mascarade à l'hôtel de Rambouillet, une promenade au cours, un ballet chez la reine; Turenne, qu'elle admire et dont elle craint les déclarations; Fouquet, qu'elle aime en ami et qui voudrait davantage; son fils, qui est aux études, sa fille, déjà jolie, qu'elle montre avec orgueil; les réunions, les visites, les affaires, les comptes qu'il faut vérifier avec le bon abbé de Coulanges, le voyage d'été aux Rochers, le retour l'hiver à Paris, voilà ses occupations, voilà ses passe-temps.

Avec l'âge, tout change. Son cœur, au lieu de se fermer, se *desserre*, comme elle dit, son besoin d'aimer augmente, sa tendresse se double; les leçons de la vie lui avaient appris qu'après l'épreuve, ce qu'il y a de plus sûr encore et de plus doux en ce monde, c'est une affection sainte; et cette affection vive, dévouée, toujours en éveil, elle l'avait placée tout près d'elle, sur sa fille. Cela devient peu à peu une passion véritable, un penchant sacré et irrésistible que rien ne réussit à interrompre, et dont l'absence ne fait qu'augmenter la flamme. Orpheline dès sa jeunesse, indignement trompée par son mari, Mme de Sévigné semble doubler son amour de mère de l'amour qui lui

avait manqué à elle-même. Maintenant les orages sont passés; elle n'a plus de ces cruelles angoisses à traverser, comme le procès de son ami le surintendant, comme les calomnies odieuses de ce faquin de Bussy, qui l'a touchée par sa disgrace. L'éloignement et la santé de sa chère Mme de Grignan, les dissipations de son fils le chevalier, qui succède à son propre père auprès de Ninon, mais qui ne tardera pas à devenir dévot, à se *chamarrer d'un brin d'anachorète,* tels sont les derniers soucis de Mme de Sévigné sur le penchant de la vie. Des lettres attendues ou écrites, une conversation avec le vieux cardinal de Retz ou avec La Rochefoucauld, des lectures sérieuses, l'inaltérable amitié de Mme de La Fayette, quelques voyages aux Rochers, ou à Grignan, des liaisons de plus en plus suivies avec Port-Royal, enfin des ouvertures marquées vers la religion, la seconde Mme de Sévigné (si l'on veut me passer ce mot) est là tout entière. Rien de plus simple, sans doute, rien de moins apprêté, et cependant là est sa grandeur, là est son génie. L'amour de sa fille, c'est alors toute sa biographie, et cette biographie pourtant est touchante jusqu'au sublime. C'est que cet amour lui inspire, pendant vingt-cinq ans, une correspondance de famille qui est restée un chef-d'œuvre dans les lettres : feuilles légères, écrites au courant de la plume et qui ne contiennent guère que des nouvelles mondaines et des témoignages affectueux; feuilles immortelles, car ces bruits de salon sont la plus piquante chronique du grand siècle, car ces assurances d'attachement sont l'histoire d'une noble passion dans un grand cœur. Si on ajoute que ces lettres sont du plus merveilleux style qu'on connaisse, franc, vif, plein d'abandon, de tour, de couleur, de prestesse, très souvent spirituel, quelquefois magnifique, toujours facile et agréable, léger, courant, moqueur, plus piquant même par ses airs de négligence, libre, varié et incessamment flexible, on comprendra le succès d'un recueil qui paraît d'autant plus littéraire que la prétention littéraire y apparaît moins. Dans un morceau sur Mme de Sévigné, fort peu connu, et que le comte de Sesmaisons publiait à la veille de 89, il y a un joli mot qui explique bien la grace particulière, l'irrésistible attrait de ces sortes de talens spontanés et inconnus à eux-mêmes : « Mme de Sévigné, dit-il, a ignoré son génie; c'est Psyché qui vit avec l'Amour sans le connaître. » Les femmes qui ont écrit depuis n'ont guère eu la même discrétion.

Nous avons dit que, depuis un an, Mme de Sévigné avait trouvé à la fois trois biographes. M. le vicomte Walsh vient le premier en date, je crois. Son livre est le plus superficiel, le plus fautif de tous, sans comparaison, et cependant il s'en est fallu de bien peu qu'il ne fût, et de beaucoup, le meilleur. Pour cela, il eût suffi à M. Walsh de s'effacer encore davantage et de laisser ses perpétuelles citations s'expliquer les unes les autres aux lecteurs, sans tous ces encadremens de prose lâche, sans toutes ces transitions verbeuses, entre lesquelles elles font tristement contraste. M. Walsh assure qu'il lui a fallu, pour voir la fin de son œuvre, travailler pendant huit mois le jour et la nuit; c'est que M. Walsh copie bien lentement.

L'érudition de ce volume n'a pas coûté grands frais à l'auteur; s'il s'agit de

l'histoire contemporaine, la *Biographie Universelle*, s'il s'agit de Mme de Sévigné, les *Lettres*, voilà au complet l'arsenal scientifique de M. Walsh. Aussi les erreurs ne lui coûtent guère : on en pourrait relever bon nombre. Est-il question, par exemple, de l'abbé Arnauld, aussitôt le pauvre abbé est confondu en une seule et même personne avec Arnauld d'Andilly, son père. M. Walsh, en gentilhomme de l'ancien régime, se pique bien de savoir les généalogies, mais il est trop bon catholique sans doute pour descendre à des généalogies de jansénistes. Les hommes bien appris ne disent l'âge des femmes que pour les rajeunir : toutefois, la courtoisie de M. Walsh est un peu trop rétrospective. A quoi bon répéter jusqu'à trois fois, de peur qu'on ne s'y trompe, que Mme de Sévigné est née en 1627, quand il est avéré, par son acte de baptême, qu'elle est de 1626? Encore serait-il bon de savoir la date de naissance de l'héroïne à laquelle on consacre tout un volume. Ces airs d'ignorance de cour et de légèreté mondaine paraîtront surannés à quelques-uns. Pour écrire la vie d'une personne aussi distinguée que le fut Mme de Sévigné, il ne suffit pas de jeter les citations au hasard dans un délayage honnête et sentimental, il ne suffit pas de faire de cette femme spirituelle une *châtelaine* qui a de preux *devanciers*, et qui est fière du *casque de chevalier* de ses aïeux. Cela est bon tout au plus pour les jeunes pension. naires des couvens royalistes. Lorsqu'on touche à l'endroit le plus délicat du XVIIe siècle, à la grace même dans sa fleur, il serait d'un ton plus réellement aristocratique de ne pas faire des femmes d'alors des *illustrations*, et de ne pas parler à ce propos de *nuages assombris* et d'*animation de la vie*. Le goût le moins timoré se choque de voir transporter ainsi le patois moderne dans les lointaines et glorieuses époques qu'il en faudrait au moins préserver. M. Walsh, en plein Louis XIV, trouve même moyen de faire une longue allusion à Mme Lafarge. En somme, dans tout ce livre, fort estimable par la chevalerie des sentimens, mais par là seulement, il n'y a de remarquable que les citations. C'est une médiocre édition des lettres de Mme de Sévigné, mêlée, coupée, saccagée. Cela ne compte pas.

Le livre de M. Aubenas ne ressemble aucunement à celui de M. Walsh, et nous l'en félicitons. C'est un travail patient, consciencieux, et tout-à-fait digne d'estime. Si l'auteur quelquefois s'attarde un peu trop aux épisodes et perd du temps, on le suit, en revanche, avec intérêt dans tout ce qu'il dit de Mme de Sévigné, dans tous ces détails de vie privée et mondaine où il l'accompagne pas à pas avec une scrupuleuse et attentive persévérance. En ce qui touche le sujet même du livre, il y aurait peu à reprendre : M. Aubenas est si au courant, il est entré si avant dans l'intimité de la spirituelle marquise, il est si soigneux à en noter les moindres particularités, qu'il serait difficile de le trouver en défaut. Je ne sais guère à lui reprocher (et le reproche n'est pas grave) qu'un peu trop d'optimisme à l'égard de sa séduisante héroïne; le procédé a même en lui ses inconvéniens : ainsi, quand M. Aubenas la justifie obstinément dans les plus petites choses, à propos des pendaisons de Bretagne par exemple, il se trouve que l'extrême insistance

qu'il y met éveille le doute. Je ne voudrais pas assurément me faire le garant de Bussy, car il y aurait trop à faire; mais il me semble pourtant que c'est aller un peu loin que de ne lui reconnaître ni ame ni cœur : Mme de Sévigné était moins dure, et M. Aubenas eût été plus équitable de s'inspirer de son indulgence. Il y a une ou deux vétilles de détail sur lesquelles je veux chicaner l'auteur. Dans ces sortes de monographies, l'extrême exactitude est de mise, et il y a toujours à améliorer pour les réimpressions. A un endroit, M. Aubenas dit qu'en 1649, Renaud de Sévigné était *déjà séduit complètement* à Port-Royal : c'est là une erreur empruntée à Petitot; cette liaison avec les jansénistes n'eut en effet lieu que plus tard, après la fronde. Enfin (dernier et mince détail que je veux encore relever), il n'est pas vrai que Mme de Sévigné ait posé en 1650 la première pierre d'un nouvel édifice à Port-Royal-de-Paris : c'est à Port-Royal-des-Champs au contraire, et seulement vers 1672, que cette solennité eut lieu.

Voilà des minuties; mais si, quant à l'exactitude des faits, on n'a guère à relever, chez M. Aubenas, que des péchés aussi peu graves, on ne saurait, par contre, adhérer toujours à ses jugemens sur les hommes et les choses du XVIIe siècle. Depuis le spirituel essai de Rœderer, on a beaucoup abusé de l'hôtel de Rambouillet : dans ces derniers temps, tout le monde s'en est mêlé et a renchéri en réhabilitation sur le voisin, pour tâcher de faire mieux. M. Aubenas donne dans ce travers, et va jusqu'à dire que l'hôtel de Rambouillet n'eut rien de *précieux :* c'est le dernier mot du paradoxe. Qu'on loue l'influence aimable du *salon bleu;* qu'avec des exemples comme ceux de Mme de La Fayette et de Mme de Sévigné, on trouve que les précieuses n'étaient pas trop pédantes et mijaurées; qu'on dise qu'il y avait là beaucoup d'esprit, que le monde en a depuis gardé une certaine élégance toute française, fort bien; mais il est bon de ne pas aller plus loin. Quoi qu'on fasse, le centre du bel esprit maniéré, de l'affectation, de la recherche, était là. L'hôtel de Rambouillet, au surplus, porte malheur à l'estimable biographe de Mme de Sévigné : dire que le sonnet y fut *perfectionné*, c'est mettre en oubli toute l'école du XVIe siècle; l'hôtel de Rambouillet, au contraire, gâta le sonnet, qui devint dès-lors sophistiqué, entortillé, et qui ne fut plus bon qu'à exprimer ce que Mme de Sévigné appelle *le délicat des mauvaises ruelles*. J'insiste sur ces contradictions, parce que, tout en indiquant une sérieuse étude du sujet, le livre de M. Aubenas trahit aussi une connaissance insuffisante, une pratique trop peu prolongée de la société du XVIIe siècle. Une assertion encore qui me choque, c'est de faire de Boileau et de Molière les *exécuteurs littéraires* de Louis XIV, c'est de dire que ce prince *faisait combattre* l'hôtel de Rambouillet. Le rôle de Boileau et de Molière fut exclusivement individuel, et Louis XIV, jeune encore, ne s'occupa guère, n'eut pas à s'occuper de l'hôtel de Rambouillet, dont le temps allait finir et qui tombait de lui-même. En général, toute cette théorie sur la transition de la période de Mazarin à celle de Louis XIV est outrée et factice.

Puisque je suis en veine de reproches, je ne m'en tiendrai pas à l'histoire,

et je dirai un mot du style. Un style simple, élégant, convient et suffit à ces sortes de notices. Ici il est à craindre que M. Aubenas n'ait pas assez mis à profit son commerce prolongé avec l'écrivain le plus naturel, le plus juste de ton, le moins embarrassé du XVIIe siècle. Autrement il ne se fût pas risqué à parler de la *taciturnité* de Mme de Grignan et du caractère *impressionable* de Mme de Sévigné : ce sont là autant de notes fausses qui arrêtent et blessent. Sans compter les périodes pénibles et mal construites, on pourrait relever plus d'une incorrection formelle. Ainsi : « L'aïeul était frère *avec* la grand'mère; » et ailleurs cette phrase, qui n'est même pas construite : « Il en demanda pardon, mais une excuse à sa manière. » On trouverait fastidieux sans doute que ces remarques se prolongeassent davantage, mais il importe, il est urgent que la critique maintienne quelquefois ses droits d'investigation dans les détails : autrement tout serait permis.

Malgré les réserves qu'on vient d'émettre, il est évident que le livre de M. Aubenas mérite d'être adjoint, comme appendice utile et commode, au recueil des lettres de Mme de Sévigné. Il est plein de recherches intéressantes; le côté provençal surtout, toute l'histoire de la maison de Grignan, est là au complet et élucidé beaucoup mieux qu'ailleurs. Le mal est que M. Aubenas ait un peu trop traité le pur Louis XIV et les délicatesses de cette société polie, avec des tournures plus provençales que françaises. Ce qui manque dans son ouvrage, c'est précisément ce qui abonde chez Mme de Sévigné, la netteté, la légèreté, la grace.

Si on ne trouve guère plus de fleurs chez M. Walckenaër, il s'y rencontre au moins une entente bien autrement approfondie et complète de ce qui touche, même de loin, au XVIIe siècle. Tous ces gens-là sont pour lui des gens de connaissance, des amis. Il les arrête familièrement et se plaît à causer avec eux : comme Brossette, il est dans l'intimité de Boileau; comme Maucroix, il sait l'intérieur de La Fontaine. Mais, en son récent travail sur Mme de Sévigné, M. Walckenaër ne suit pas la même méthode didactique, sévère, que pour son histoire estimée du grand fabuliste. Ici il se donne les coudées franches, ou plutôt il fait comme son cher La Fontaine allant à l'Académie, il prend le plus long. Je me rappelle à ce propos un mot piquant de Mme de Sévigné, qui n'a sûrement pas échappé à son nouveau et savant biographe, mais qu'il se gardera bien de citer. « J'aime, dit-elle, les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte ni à droite ni à gauche, et où l'on ne reprend point les choses de si loin. » Je me figure l'impatience de Mme de Sévigné lisant cette histoire, où elle n'est qu'un prétexte pour traverser le XVIIe siècle : plus d'une fois elle eût jeté le livre de dépit.

M. Walckenaër n'a encore donné que les deux premières parties de son ouvrage, et pour *long-temps,* dit-il lui-même, il s'en tiendra là. Or il faut savoir que ces deux tomes compacts ne conduisent pas Mme de Sévigné jusqu'au mariage de sa fille, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où sa véritable correspondance commence, où elle parle de son temps, de ses amis, d'elle-même.

N'est-ce pas un peu là l'histoire de ce héros de Sterne qui ne naît que vers la fin de l'ouvrage? Au lieu d'aller droit son chemin et de pousser vivement sa ligne, M. Walckenaër s'amuse à considérer tout ce qu'il rencontre, à accoster et à suivre tous ceux qui se présentent à lui. C'est, si j'ose le dire, une flanerie perpétuelle, où le lecteur se laisse assez volontiers prendre. Seulement, quand le souvenir de Mme de Sévigné revient, cela taquine, et l'on saute des pages, bien des pages, souvent sans la rencontrer encore. Vous êtes dans un labyrinthe; Ariane même n'y manque pas, mais une Ariane sans fil. Le plus souvent ce sont des éclaircissemens sous forme négative: Mme de Sévigné a *été étrangère* à ceci, Mme de Sévigné n'a *pas pris part* à cela, et c'est aussitôt un prétexte pour raconter au long la chose. Voilà la marquise qui se sauve aux Rochers; on croit l'y accompagner, on croit y trouver des loisirs et chercher sous les ombrages « les feuilles qui chantent. » Pas le moins du monde, et M. Walckenaër va vous raconter sans pitié tout ce qui s'est fait en Europe pendant cette absence. On a là en détail les listes (et elles sont longues) des amans de Ninon et des maîtresses du grand roi. Enfin la régence, la fronde, le ministère de Mazarin, la jeunesse de Louis XIV, sont racontés avec leurs luttes, leurs intrigues, leur splendeur, leurs hontes même. En résumé, cette époque mélangée et bizarre offre tant d'appât à la curiosité, les faits laborieusement recueillis par M. Valckenaër sont souvent si curieux, que, tout en protestant contre l'intempérance de cette érudition discursive, on se trouve induit à la goûter, à s'y oublier. Le patient écrivain a fureté tous les recoins, dépisté toutes les curiosités, ouvert tous les pamphlets, recueilli tous les bruits de la ville et de la cour, et de tout cela il a composé un vaste répertoire que le hasard lui a fait ranger et étiqueter dans l'oratoire de Mme de Sévigné. — Pour conclure, on entreprend, avec M. Valckenaër, une excursion curieuse à travers le XVIIe siècle; mais trop souvent on se retourne en vain pour chercher Euridice absente. Tous ceux qui auront pris part à ce voyage d'observation à travers le monde littéraire et politique de cette grande époque, demanderont à le continuer : le docte cicerone aurait mauvaise grace à se faire prier trop long-temps.

L'histoire littéraire tirera certainement profit de ces études diverses et de valeur bien inégale; mais Mme de Sévigné, il faut le dire, reste son meilleur biographe à elle-même. Les poètes intéressent le public aux œuvres de leur imagination, les philosophes aux spéculations de leur esprit; Mme de Sévigné a su exciter la sympathie en ne parlant que d'elle-même et des siens, non pas au public qui ne connaît tout cela que par indiscrétion, mais à ses amis, mais à sa famille. On cherchera toujours la vie de l'aimable écrivain bien plutôt dans sa correspondance que dans les histoires qu'on fera d'elle. Ses lettres sont faites pour vivre autant que la langue française. Tout le secret de son génie est dans ce simple mot d'elle : « Ce qui est faux ne dure pas. » Mme de Sévigné durera parce qu'elle est vraie.

CHARLES LABITTE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1843.

L'Angleterre et la France conserveront un long et heureux souvenir de la royale entrevue dont elles ont été, pour ainsi dire, témoins. Les deux pays se sont hautement associés aux deux royautés qui les représentent, et le sentiment national a répondu sur l'une et l'autre rive de la Manche aux sentimens qu'au milieu des splendeurs d'Eu se témoignaient réciproquement et avec effusion la royauté de 1688 et la royauté de juillet.

Certes, il n'y avait rien là de longuement et laborieusement préparé, rien dont la diplomatie ait le droit de s'enorgueillir, comme si c'était sa conception et son œuvre. L'évènement est d'autant plus significatif et important, qu'il a été spontané et naturel. La reine Victoria, en demandant l'hospitalité avec une noble franchise, et Louis-Philippe en allant au-devant de la jeune reine avec une affection empressée et presque paternelle, ont proclamé à la face de l'Europe qu'il n'y avait aucun nuage entre les deux pays, et que la politique n'opposait aucun obstacle sérieux aux relations de bon voisinage et d'amitié entre les deux souverains. C'est là ce qui importe aux amis de la liberté et de la paix du monde. L'entrevue d'Eu a été sans doute un fait complètement en dehors de la politique proprement dite; mais ce fait n'est pas moins pour nous un heureux symptôme : il nous fait espérer que les deux grands gouvernemens constitutionnels rentreront dans les voies d'où, dans leur intérêt bien entendu, ils n'auraient jamais dû sortir, et qu'ils peuvent de nouveau s'entendre pour arriver à une solution pacifique et digne des grandes questions qui sont encore pendantes en Europe.

L'Espagne est toujours agitée par quelques poignées de factieux. Tous les amis du désordre empruntent le drapeau des *ayacuchos*, et à leur tour les débris de ce parti cherchent à profiter de tous les auxiliaires que l'émeute, quelque nom qu'elle prenne, trouve toujours dans un pays que l'anarchie et

les discordes civiles déchirent depuis trente ans. Espartero a méconnu toute grandeur morale dans le malheur comme dans la prospérité. Arrivé sur la terre de l'exil, il ne lui restait qu'une noble résolution à prendre, qu'un bel acte à faire : c'était d'abdiquer toute prétention à la régence, et de conjurer ses amis, ses partisans, de ne point prolonger pour lui une lutte intestine, et de se soumettre au gouvernement de la reine. Il a préféré les pompes d'une réception officielle, les complimens de la commune de Londres, sans comprendre que, s'il appartenait aux Anglais d'offrir ce noble accueil à l'homme qui avait été leur ami, il lui appartenait à lui, Espagnol, d'éviter des honneurs et des manifestations qui pouvaient tourner la tête à ses partisans et prolonger des luttes sanglantes dans son pays. Qu'espérait-il ? Que le gouvernement anglais prendrait au sérieux la déconvenue du régent, et qu'il ferait blanc de son épée pour le replacer sur les marches du trône d'Isabelle? Si cette chimère a pu un instant éblouir son esprit, elle a dû bien vite se dissiper. En vérité, le gouvernement anglais a autre chose à faire que d'épouser cette sotte querelle. Libre au *common-council* de donner des banquets et de porter des toatss. Toujours est-il que M. Aston (il paraît que le ministère anglais admet la doctrine de l'expiation) a été chargé de déclarer à Madrid que l'Angleterre reconnaissait le gouvernement établi, c'est-à-dire la déchéance d'Espartero. Nous avions eu raison de dire que dans quelques semaines l'ex-régent serait à Londres un homme oublié comme bien d'autres. C'est la force des choses.

Les troubles de l'Espagne, quelque déplorables qu'ils puissent être, ne paraissent pas pouvoir compromettre le triomphe du parti modéré. C'est une minorité peu importante qui résiste au vœu presque unanime du pays. En attendant, chaque jour qui s'écoule est un jour gagné pour la cause constitutionnelle, c'est un jour perdu pour les hommes de troubles et de désordre, car le moment décisif approche; nous voulons dire la réunion des cortès. L'avenir de l'Espagne est au fond de l'urne électorale. S'il n'en sort pas de nouvelles tempêtes, les orages partiels qui troublent dans ce moment la paix publique s'apaiseront tout naturellement, par la seule force morale, sans que l'Espagne ait encore à gémir de luttes sanglantes et toujours pénibles, alors même que la victoire reste à la cause de la constitution et de l'ordre. Il ne manque au ministère Lopez ni les lumières, ni les bonnes pensées, ni le désir de se signaler par de grandes et utiles entreprises. L'administration, la législation, l'industrie, l'éducation nationale, fixent également l'attention des hommes d'état qui tiennent provisoirement les rênes du gouvernement espagnol. Les mesures préparatoires qu'ils se sont empressés d'ordonner ne méritent que des éloges et sont en quelque sorte un gage du bien que l'Espagne pourrait attendre d'eux le jour où ils auraient les moyens d'accomplir leurs projets.

Les rassemblemens des *repealers* ne discontinuent pas en Irlande; O'Connell déploie toujours la même énergie. Il n'est avare ni de promesses et d'assurances aux Irlandais, ni de sarcasmes et de menaces indirectes aux

Anglais. A l'entendre, la cause de la séparation est gagnée; le parlement irlandais, on peut le considérer comme rétabli, il ne s'agit plus que de préparer la salle des séances. Les Irlandais accourent à la voix du *libérateur*, ils écoutent avidement, ils applaudissent avec enthousiasme, ils ne refusent pas d'augmenter le fonds commun par leurs souscriptions. Tous ces faits sont sans doute fort graves, fort dignes d'attention, et il y aurait légèreté à croire qu'ils sont absolument sans danger pour le pays qu'ils agitent; mais quel sera enfin le terme de cette agitation ? l'issue de ce débat ? Encore, à proprement parler, il n'y a pas là de débat. A peine si le gouvernement a dit quelques paroles calmes, froides, d'une bienveillance sincère, mais quelque peu hautaine. On peut dire que jusqu'ici, au lieu d'un débat, il n'y a qu'un interminable monologue, dont O'Connell fait tous les frais. Le talent de l'orateur est grand, sa verve est inépuisable, son imagination est riche, et sait mettre ses trésors au service d'une rare habileté; toujours est-il néanmoins qu'une nation, quelque excitée qu'elle soit, ne peut pas vivre de *meetings*. C'est trop si c'est sérieux, ce n'est pas assez si ce n'est qu'un amusement. Dans le premier cas, au bout des *meetings*, il y a la révolte; dans le second, la lassitude et le ridicule. O'Connell ne veut certes pas déshonorer sa vieillesse en jouant en Irlande, de comté en comté, une longue comédie; il ne veut pas davantage appeler les Irlandais aux armes pour tenter un déchirement violent de l'empire britannique. Que veut-il donc? et que peut-il faire, si le gouvernement anglais persiste à demeurer spectateur impassible de cette agitation, *auditor tantum* de tous ces discours qui ne sont plus désormais et nécessairement que des lieux communs?

Il est des pays où, dès qu'une idée est la pensée de tout le monde, dès qu'un sentiment est devenu une passion populaire, il n'y a plus de puissance humaine qui puisse prévenir une explosion, à moins qu'une concession, qu'une transaction ne vienne refroidir les masses, en calmant les esprits les moins ardens, les imaginations les moins vives. Il ne reste alors qu'un petit nombre de têtes exaltées qui persistent dans une agitation stérile et sans but, car la multitude satisfaite, loin de les suivre, ne tarde pas à condamner des hommes dont l'exaltation lui paraît une folie d'abord, bientôt un crime. L'idée du *repeal* est-elle réellement en Irlande la pensée de tout le monde, un sentiment profond, ardent, national? Les Irlandais ont-ils pris cette pensée aussi au sérieux qu'on le dit? Nous sommes quelquefois tentés d'en douter. Il est certain que l'Irlande est mécontente de sa situation, de sa situation sociale, industrielle, politique; il n'est pas moins certain que sur plus d'un point ce mécontentement est parfaitement justifié. Mais quand ils applaudissent au projet du *repeal*, quand ils y applaudissent avec cette vivacité qui est un des traits distinctifs de leur caractère national, obéissent-ils à un sentiment propre, à un sentiment général, irrésistible, à un sentiment de tous les jours, de tous les instans, qui forme l'entretien de toutes les familles, l'enseignement que les parens transmettent à leurs enfans? Ou bien ne font-ils autre chose que d'applaudir avec une joie frénétique à une pensée

qui les amuse par cela seul qu'elle chagrine les Anglais, à un projet qu'ils ne prennent pas au sérieux, mais dont ils estiment utile et prudent de se faire une arme? Il faudrait, pour répondre à cette question, une étude approfondie de la situation morale de l'Irlande. Nous dirons seulement que cette agitation prolongée, qui ne paraît troubler que la surface du pays, donne à penser; si l'agitation pénétrait jusqu'au fond des ames, et que cependant O'Connell pût à son gré, en même temps, soulever et contenir la tempête, nous serions forcés de convenir qu'il fait tous les jours un miracle.

L'Orient n'offre en ce moment aucun fait saillant, remarquable. Il n'est pas moins certain que les cabinets européens, en particulier celui des Tuileries et celui de Saint-James, auraient de graves reproches à se faire, s'ils détournaient un seul instant leurs regards de l'empire ottoman et de toutes les provinces qui le composent. La Russie persévère plus que jamais, et toujours avec une rare habileté, dans ce travail tortueux et souterrain qui doit peu à peu préparer à la Turquie le sort de la Pologne et de tant d'autres pays que les czars ont su ajouter à leurs immenses possessions. Ce que veut la Russie aujourd'hui, c'est de bien faire sentir aux sujets de la Porte qu'ils n'ont rien à espérer, rien à craindre que de Saint-Pétersbourg, que la puissance du sultan n'a plus rien de réel, et que les cabinets européens ne sont appelés à exercer dans les affaires d'Orient qu'une influence secondaire et subordonnée à l'influence russe. Les Orientaux finiront par le comprendre et en demeurer convaincus. Comment pourrait-il en être autrement? Depuis 1840, n'est-il pas évident que l'Autriche et la Prusse ne sont plus à l'endroit de l'Orient que les acolytes de la Russie, prêtes, si le cabinet de Saint-Pétersbourg s'obstine et menace de se fâcher, à tout signer et à tout approuver? Depuis les affaires de la Syrie jusqu'aux derniers évènemens des provinces du Danube, les preuves abondent de cette omnipotence russe à Vienne et à Berlin. Si M. de Metternich n'a pu, avec sa vieille autorité et son habileté consommée, y mettre un frein et conserver les traditions de la maison d'Autriche, qui le pourra après lui? Restent l'Angleterre et la France. L'Angleterre se trouva jetée, par le traité du 15 juillet, dans une voie incroyable. L'Orient, à la vue de ce traité, dut perdre le fil des complications européennes qu'il a déjà tant de peine à saisir. L'Angleterre, arrivée à faire cause commune avec la Russie, dut paraître aux sujets de la Porte un fait prodigieux, et certes ce ne fut pas la puissance anglaise, mais la puissance, l'influence, l'habileté du cabinet russe, qui durent paraître alors gigantesques, irrésistibles aux yeux des Orientaux. C'est là une opinion dont ils ne reviendront pas de long-temps. La Russie a le droit de s'applaudir de sa politique. Ce n'est pas à elle qu'on pourrait adresser des reproches; ce n'est pas elle qui a méconnu ses vrais intérêts. La France, seule, isolée, que pouvait-elle? Par son attitude, elle a fait ce qu'elle pouvait, lorsque les intérêts européens étaient, pour ainsi dire, jetés à la mer par ceux qui auraient dû s'unir étroitement à la France pour les préserver du naufrage.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui plus que jamais nécessaire d'avoir les

yeux ouverts : la Russie continue son œuvre, joue son rôle; il serait ridicule de s'en plaindre, mais il serait plus ridicule encore que les autres puissances n'eussent pas le talent ou le courage du rôle qui leur appartient.

La diète suisse a terminé l'affaire des couvens d'Argovie. La transaction que nous avions indiquée a été en effet conclue; le canton d'Argovie rétablit un couvent de femmes, et la diète sanctionne la suppression de tous les autres couvens argoviens.

Le royaume des Pays-Bas éprouve quelque embarras dans ses finances. L'état n'est pas grand, la dette est énorme, et le commerce hollandais, malgré son habileté, trouve aujourd'hui partout de redoutables concurrens. Nous concevons les anxiétés et les inquiétudes du ministre des finances néerlandaises. Après tout, néanmoins, les capitaux de la Hollande sont si considérables, et sa loyauté si connue, qu'on ne saurait concevoir le moindre doute sur la solution de ces difficultés. Le gouvernement ne manquera pas des ressources nécessaires, et les créanciers de la Hollande n'ont absolument rien à craindre.

L'ambassade que notre gouvernement a résolu d'envoyer à la Chine ne tardera pas à partir. Il paraît que le personnel en est nombreux, et que M. de Lagrénée sera accompagné non-seulement des personnes qui devront faire partie de l'ambassade, si effectivement le caractère d'ambasseur est déployé, mais aussi de trois ou quatre délégués du commerce français. M. le ministre des affaires étrangères et M. le ministre du commerce ont dû se concerter à cet effet. C'est là une mesure de prudence qui sera généralement approuvée. La Chine, malgré tout ce qu'on a écrit sur cet immense empire, est un monde encore inconnu pour nous. Le commerce qu'on y a fait jusqu'ici était tellement spécial et limité, qu'on ne peut rien en inférer pour un commerce plus étendu, pour des échanges plus variés, si effectivement on peut en établir sur ce vaste marché. Des relations commerciales plus intimes sont-elles possibles pour nous? A quelles conditions? Pour quels objets? Quelles concurrences aurons-nous à redouter? Quels besoins pouvons-nous satisfaire? Quels moyens d'échange pouvons-nous accepter? Quelles seront les garanties pour les personnes, pour les choses? Quelles seront les localités qu'il nous sera loisible d'aborder? Que sais-je? Il est une foule de questions, toutes d'une haute importance, que M. le ministre du commerce a sans doute fait préparer, et que nos villes commerçantes désirent voir résoudre. La Chine peut offrir une brillante perspective au monde commercial. Un territoire immense, de très riches produits, une population innombrable, sont, sans contredit, d'excellentes conditions pour un marché; mais que de mécomptes sont possibles! Que de circonstances qui peuvent rendre les premières tentatives d'échange désastreuses! N'allons pas renouveler à la Chine les folies que l'Amérique du Sud fit commettre à tant de capitalistes et de fabricans.

A l'intérieur, la curiosité ne trouve pas d'alimens, et ce n'est pas sans peine que la presse parvient à remplir ses colonnes quotidiennes. Disons, pour dire quelque chose, qu'un nouveau journal de l'opposition vient de pa-

raître à Mâcon. On dit que cette feuille paraît sous les auspices de M. de Lamartine, et qu'elle peut ainsi mieux que toute autre faire connaître à la France la pensée politique de l'illustre orateur. Quoi qu'il en soit, la feuille de Mâcon a pris soin d'instruire ses lecteurs des motifs qui l'ont déterminée à se placer dans les rangs de l'opposition. Laissons les lieux communs et quelques phrases banales sur les lois de septembre et l'attitude générale de notre gouvernement. Les autres motifs d'opposition, les voici : la loi de régence. Que lors du débat on ait adopté sur la question de la régence un système contraire au système que le gouvernement proposait, nous le concevons facilement, et nous sommes loin d'en faire un reproche à l'opposition; c'était son droit. Il nous est moins facile de comprendre que, la question ayant été résolue par les chambres, on prenne cette loi pour motif d'opposition en 1843. C'est trop ou trop peu. Autre motif : en 1831, Casimir Périer, M. Thiers et quelques autres hommes de gouvernement opinèrent en faveur de l'hérédité de la pairie. A la vérité, cette hérédité fut abolie, et depuis lors oncques il ne fut question dans les chambres de pairie héréditaire; à la vérité, il est notoire, il est certain, à Mâcon comme à Paris, que nul ne songe à proposer aux chambres l'abrogation de l'article 23 de la charte; c'est égal, quelques discours de 1831 sont un motif d'opposition en 1843. Dans quels rangs avez-vous donc milité de 1831 à 1843 ? Le dernier motif n'est pas moins curieux : les fortifications de Paris. Mais si nous avons bonne mémoire, la question des fortifications a été emportée contre une masse assez considérable de conservateurs par le secours de la grande majorité de l'opposition. Nous le rappelons à l'honneur de l' opposition, c'est essentiellement par son concours que cette grande entreprise a été votée et qu'elle sera bientôt achevée. En votant les fortifications de Paris, l'opposition a prouvé que rien ne lui coûtait pour assurer l'indépendance nationale, et qu'elle pouvait tout sacrifier à ce grand intérêt, même ses antipathies politiques contre le cabinet qui proposait la mesure. En votant les fortifications, l'opposition, qu'on accuse d'humeur belliqueuse, a plus fait pour la paix du monde dans un jour que ne feront pendant toute leur vie ceux qui lui reprochent cette grande et patriotique résolution. Dès-lors, n'est-il pas singulier que ceux qui ne voulaient pas des fortifications de Paris trouvent dans ces fortifications un motif de passer à l'opposition qui les a votées? Ce n'est donc pas à l'opposition que nous connaissons qu'ils passe, à la grande opposition qui a pour chef M. Barrot, mais à une petite opposition sans chef, sans organisation. Soit.

La feuille de Mâcon a eu une bonne fortune; ç'a été de pouvoir, dans son premier numéro, donner le discours que M. de Lamartine avait prononcé dans le conseil-général de Saône-et-Loire en faveur de la réforme électorale. Il est certes heureux pour un journal de pouvoir le premier ouvrir ses colonnes à la parole toujours éloquente, souvent magnifique, du député de Mâcon; mais, pour le fond, qu'y avait-il là de neuf, d'intéressant pour le pays? La question elle-même? Elle est bien rebattue. Le débat qu'on soulève? Mais ce débat n'est nulle part dans le pays; il n'existe qu'à Mâcon, dans le

conseil-général de Saône-et-Loire. S'il est vrai que les conseils-généraux ont le droit de débattre ces questions de politique générale, il faudra bien en conclure que la question n'en est pas une pour tous les conseil-généraux, qui n'ont pas même imaginé d'en faire un sujet de délibération. La levée de boucliers de Mâcon ne sera qu'un argument pour le cabinet. Il y a plus : elle sera un avertissement pour les conservateurs, pour tous les conservateurs, même pour ceux d'entre eux qui ne sont pas les amis dévoués du ministère. Dès que ces questions vitales sont soulevées, les rangs se resserrent, l'armée se fortifie; avant tout, on veut éviter une défaite, dût la victoire profiter à des généraux qu'on aime peu. M. de Lamartine apporte à l'opposition un magnifique talent; peut-il lui apporter également un esprit pratique et une direction éclairée?

TROUBLES DANS LE PAYS DE GALLES. — REBECCA ET SES FILLES.

Dans le même temps qu'O'Connell organisait toute l'Irlande dans une vaste association pour lui donner une législature indépendante de celle de l'Angleterre, une autre partie importante du royaume-uni se mettait, de son côté, en état d'insurrection ouverte. Pendant plusieurs mois, nous avons vu la principauté de Galles, ordinairement si paisible, abandonnée presque sans défense au libre arbitre d'une nouvelle jaquerie; nous avons vu de grandes villes impunément envahies en plein jour, la justice distributive du peuple rendue en plein champ par des juges improvisés, et les lois défiées et violées publiquement par une population jusque là renommée pour son amour de l'ordre et son esprit d'obéissance. Le gouvernement anglais n'a pu clore la session parlementaire sans appeler l'attention du pays sur une situation aussi anormale, et les troubles de la principauté de Galles ont occupé dans le discours de la reine autant de place que ceux de l'Irlande. Toutefois, monsieur, la situation respective de ces deux pays ne saurait être mise sur la même ligne, et une seule considération suffirait pour en faire ressortir la différence. Ainsi, il n'y a eu en Irlande aucun acte de force ouverte, aucune atteinte directe à la légalité; dans le pays de Galles, au contraire, la loi a été ouvertement et matériellement violée, et cependant Rebecca est loin de préoccuper et d'inquiéter le gouvernement anglais autant qu'O'Connell. C'est que les troubles de la principauté tiennent à des causes purement locales, qui n'ont aucune action même dans les comtés limitrophes, et il est à remarquer que c'est précisément dès l'instant où on a voulu les faire sortir de leurs premières limites pour leur donner un caractère politique et une portée plus générale, qu'ils ont commencé à décliner et qu'ils ont rencontré moins de sympathie et plus de résistance. Cependant, si ces singuliers évènemens ne

tiennent point une grande place dans la politique proprement dite, ils se rattachent intimement à l'état social et économique de la Grande-Bretagne, et sous ce rapport ils offrent un spectacle digne d'attention, comme ils présentent aussi, sous un autre aspect, des scènes de mœurs pleines d'intérêt et d'originalité.

Il faut, monsieur, relire les romans de Walter Scott pour trouver quelque chose qui ressemble aux exploits de Rebecca et de ses filles. Vous vous rappelez ce livre admirable, *Ivanhoë*, et le charme romantique avec lequel y sont racontées les prouesses de Robin-Hood. Vous n'avez pas oublié comme le célèbre *outlaw* rendait la justice naturelle sous le grand chêne de la forêt de Sherwood, et comme le son de son cor semblait faire sortir un homme de chaque tronc d'arbre. Je crois n'avoir pas besoin de vous dire que je ne me sens aucune admiration romantique pour les équipées de miss Rebecca et de ses aimables filles; je ne doute pas que, lorsque plusieurs centaines d'années auront passé sur leur histoire, on ne puisse, si on s'en souvient encore, y trouver matière à un roman fort agréable; mais il faut pour cela qu'il y ait prescription. Dans ce temps-là aussi, Rebecca ne fera sans doute qu'un seul être, n'importe de quel sexe; aujourd'hui Rebecca peut dire : *Ego sum legio*. C'est un mythe évidemment composé de plusieurs personnes; chaque chef de bande prend le nom générique. Les journaux ont annoncé, ces jours derniers, qu'on avait pris la véritable Rebecca, mais je crois bien que pour une qu'on a cru prendre, il en renaîtra vingt autres. Rebecca, comme vous savez, n'a de féminin que la jupe; ce nom est venu au premier chef de bande de ce que, pour ne pas être reconnu dans ses expéditions, il s'accoutrait en femme, avec une robe ou une camisole. Ses gens firent de même, d'où ils furent appelés les filles de Rebecca.

Si j'ai rapproché les exploits de Becca de ceux de Robin Hood, ce n'est donc pas, ainsi que je vous le disais, pour leur donner une couleur poétique, et pour les justifier aux yeux des amateurs du genre pittoresque, mais seulement parce que, dans le pays de Galles, ces bandits redresseurs de torts ont acquis une sorte de popularité, et n'apparaissaient aux yeux des classes ignorantes que comme les instrumens de la justice naturelle et du droit primitif. Le caractère biblique qu'ils donnaient à leurs exécutions frappait même les imaginations religieuses, et leurs rangs se grossissaient d'une foule de fanatiques. La devise de Becca et de ses filles était le verset 60e du 24e chapitre de la Genèse : « Et ils bénirent Rebecca, et lui dirent : Tu es notre sœur; sois fertile par mille millions de générations, et que ta postérité possède *les portes* de ses ennemis. » Ailleurs, dans une de ses proclamations, Rebecca disait : « Le peuple est avec moi. Quand je rencontre sur ma route les chaufourniers couverts de sueur et de poussière; quand je vois les charbonniers se rendant tout déguenillés à la ville, je sais qu'ils sont à moi, qu'ils sont les enfans de Rebecca. Quand je contemple les femmes des fermiers portant de lourds paniers au marché et pliant sous le faix, je sais bien que ce sont mes filles. Si je me dirige vers une ferme, et que je voie toute une famille manger du pain

d'orge et boire du petit-lait, sûrement, me dis-je, ce sont des membres de ma famille, ce sont des fils et des filles opprimés de Rebecca. »

Rebecca avait aussi des procès-verbaux des séances de ses conventions nocturnes, et datés de *la première année des exploits de Rebecca, anno Domini* 1843. Dans ces *meetings,* on s'engageait à *révéler toutes les corruptions* à Rebecca, pour qu'elle en fît justice, et à porter tous les sujets de griefs devant le tribunal de la dame (*the lady*). Souvent, avant de faire une exécution, on en donnait avis, et l'homme condamné par ce tribunal secret recevait un avertissement en ces termes : « Vous êtes prévenu d'avoir à quitter votre logis, parce que Rebecca et ses filles se proposent de détruire toute la maison et ce qui leur tombera sous la main. »

Les expéditions s'accomplissaient ordinairement dans le plus grand secret et avec une rapidité magique. On donnait de fausses alertes et de faux avis à la troupe, et pendant que les dragons accouraient à toute bride au lieu indiqué, l'œuvre de destruction se faisait sans obstacle à quelques milles plus loin. Les gardiens d'une barrière entendaient tout à coup donner du cor, et à l'instant ils voyaient une centaine d'individus, avec la figure noircie, sauter par-dessus les haies ou sortir de dessous terre, et après avoir nettoyé la place et rendu le chemin libre, disparaître avec autant de rapidité. D'autres fois, les dragons passaient tranquillement sur la route; tout était silencieux et paisible en apparence; puis à peine avaient-ils disparu, qu'une fusée volait en l'air, des feux éclataient sur les collines, et Rebecca et ses filles faisaient leur apparition fantastique.

L'origine et les causes de cette croisade populaire, entreprise contre les barrières, ont besoin d'être expliquées, car elles tiennent à un état de choses tout particulier, et qui n'aurait point parmi nous de termes de comparaison. Comme vous le savez, monsieur, il y a en Angleterre fort peu de ce qu'on appelle la centralisation. L'esprit provincial, l'esprit de comté y règne encore dans toute sa force; l'ancienne division en paroisses s'y est maintenue intacte jusqu'à ce jour. Aussi, tout ce qui est du ressort administratif y a-t-il un caractère essentiellement local; la police et les travaux publics, par exemple, rentrent presqu'entièrement dans les attributions des magistrats des comtés et des autorités des paroisses. Ainsi, pour ce qui concerne les routes, une fois que les autorités locales ont passé par la formalité d'une autorisation du parlement, et obtenu ce qu'on nomme un *private bill*, elles disposent arbitrairement de la concession et de l'exploitation. Les routes, comme presque tous les travaux publics, se font par soumission et par entreprise, et l'exploitation en est affermée à des compagnies. Les soumissionnaires couvrent leurs frais de construction et d'entretien à l'aide d'un impôt prélevé à des barrières établies à différentes distances sur les routes (*turn-pikes*). On conçoit que ces impôts, aisément supportés dans les parties les plus riches du pays et dans le voisinage des grandes villes, soient très onéreux pour une population pauvre principalement composée de petits fermiers. La culture de la terre, dans les comtés du pays de Galles, se fait principalement à l'aide de la chaux,

et, dans cette contrée de petite culture, chaque fermier a coutume d'aller lui-même chercher sa pierre et son charbon, et de l'apporter à des fours à chaux établis dans la campagne. Pour éviter l'impôt des barrières, on plaçait ces fours hors du voisinage des routes, et on y arrivait par des chemins de traverse; mais les concessionnaires des *turn-pikes* portèrent plainte, et ils obtinrent l'autorisation d'élever des barrières sur ces chemins de traverse. Ce surcroît d'impôt sur les matières premières augmenta considérablement les frais de la culture, et acheva de ruiner les petits fermiers. Les chemins de traverse, comme les grandes routes, furent couverts de barrières; les fermiers, avec leur misérable charrette, ne pouvaient parcourir la distance de deux milles sans en rencontrer sur leur passage, et, quand ils voulaient les éviter en faisant des détours, ils étaient condamnés à de fortes amendes. Chaque fois qu'il y avait une foire dans quelque village, tous les abords et toutes les issues possibles étaient mis à contribution; on environnait le village d'un cordon de barrières pour arrêter quiconque voulait éviter les routes, et le fermier, arrivant avec son bétail, ou son cheval, ou sa charrette, rencontrait inévitablement devant lui une ceinture de chaînes tendues. Cet abus avait été porté si loin, que, dans une délibération des magistrats d'une paroisse visitée par Rebecca et ses filles, il a été résolu de supprimer treize barrières sur quinze.

Il ne faut donc point s'étonner que ce soit contre les barrières que la rage et la vengeance des petits fermiers se soient d'abord tournées. C'était un grief de tous les jours, de tous les instans, une exaction poussée aux dernières limites, qui pressurait de tous les côtés le petit cultivateur, et se dressait devant lui presque à chaque pas. J'ai dit que, dans les parties les plus riches du royaume, l'impôt des *turn-pikes* était facilement supporté. Il faut bien, après tout, qu'il y ait des impôts, et on n'a pas fait un paradoxe en disant que les impôts étaient un signe de la prospérité publique. Si, en Angleterre, on paie les barrières, on n'y paie pas l'octroi; la forme ne change rien au fond. Si donc le système des *turn-pikes* rencontre dans le pays de Galles des obstacles qu'il ne rencontre pas dans les autres comtés, c'est d'abord parce qu'il y est plus oppressif que partout ailleurs, et ensuite parce que les fermiers de ce pays sont dans une condition très inférieure à celle des fermiers de l'Angleterre proprement dite, et à peu près sur la même ligne que ceux de l'Irlande.

La multiplicité des fermages et l'excessive concurrence pour la possession de la terre, voilà, monsieur, les principales causes de la misère des fermiers de l'Irlande et du pays de Galles. En Irlande, une grande part de la responsabilité de cet état de choses pèse sur le *landlord*, parce que, presque toujours absent de ses propriétés et résidant en Angleterre, il n'a aucune relation personnelle et immédiate avec ses fermiers; il exploite la terre comme une maison : il la loue à des entrepreneurs. C'est ainsi qu'on trouve en Irlande une classe intermédiaire entre le propriétaire et le fermier, une classe régulièrement constituée et connue sous le nom de *middlemen*. Pour une rente

annuelle fixe, le *landlord* abandonne à un étranger, à un industriel, l'exploitation de sa terre; peu lui importe ce qu'elle devient et ce que deviennent les malheureux qui la cultivent : pourvu qu'au bout de l'an il touche sa rente, prélevée en Irlande et dépensée en Angleterre ou sur le continent, il ne s'inquiète pas du reste. Le *middleman*, de son côté, ne cherche qu'à exploiter le plus lucrativement possible la terre qui lui est livrée et à la mettre à la plus haute enchère. N'ayant dans la terre elle-même aucun intérêt permanent, il ne s'occupe qu'à lui faire produire immédiatement tout ce qu'elle peut donner, sans s'inquiéter de l'épuiser; et n'ayant aussi avec les fermiers que des relations éphémères, n'étant pour eux qu'un étranger, il les pressure sans merci et sans remords, et quand il a terminé son exploitation, quand il a fait rendre à la terre son dernier fruit et à l'homme sa dernière obole, il résilie son bail et rend au *landlord* des terres appauvries et des tenanciers affamés.

Je ne sache pas que jusqu'à présent le système des *middlemen* ait été introduit dans le pays de Galles; mais ce qu'il y a de commun entre ce pays et l'Irlande, c'est l'excessive division de la terre. Dans l'Angleterre proprement dite, dans le Suffolk, le Norfolk, le Lincolnshire, le Yorkshire, et aussi dans les comtés du sud, les fermiers ont généralement mille, deux mille ou trois mille acres de terre à la fois; il est très rare d'y en voir qui aient moins de deux cents acres. Dans le pays de Galles comme en Irlande, il n'y a que de petits fermiers. Chez ces deux populations pauvres et enracinées dans le sol, l'ambition de posséder une parcelle de terre est un besoin inné, invincible. Tout paysan veut être fermier; tout fils de fermier veut être ce qu'a été son père : alors on voit une ferme de vingt-cinq acres se diviser en quatre ou cinq parts, et successivement la détresse suivre la progression du morcellement de la terre.

De là vient que la terre est l'objet d'une concurrence sans limites. Par l'effet de cette concurrence, le prix des fermages s'élève de plus en plus. Chaque fois qu'une ferme se trouve inoccupée, il se présente immédiatement une foule de soumissionnaires, prêts à passer par toutes les conditions qu'on voudra leur imposer. Il serait injuste ici d'accuser l'avidité du propriétaire; le plus souvent ce sont les fermiers qui haussent eux-mêmes le prix des baux en poussant les enchères. Ils les poussent indéfiniment, bien au-delà de ce que leurs ressources leur permettent réellement d'offrir. Comme c'est leur seul moyen d'existence, rien ne leur coûte pour se l'assurer. Ils veulent à tout prix être fermiers, et ne pas être laboureurs; mais, en réalité, ils ne sont que des laboureurs au service du propriétaire, et quand, à la fin de l'année, malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent réussir à payer leur rente, comme ils n'ont que des baux annuels, ils sont forcés d'abandonner ce coin de terre, sur lequel ils se sont inutilement épuisés. Ajoutez à cela la différence des dialectes, qui fait que l'habitant de la principauté, ne comprenant pas l'anglais, ne peut émigrer même d'un comté à un autre pour chercher du travail, et vous aurez une idée des causes qui entretiennent la misère dans cette population presque entièrement isolée.

Voilà pourquoi l'impôt des barrières pèse sur le fermier du pays de Galles bien autrement que sur celui des comtés anglais. Cependant l'esprit de révolte ne s'est point circonscrit dans la classe des fermiers, il s'est répandu aussi dans la classe industrielle, et dans la population des mines et des forges, très nombreuse dans le pays de Galles. Les fermiers ont trouvé des auxiliaires tout prêts dans les masses d'ouvriers que la détérioration du commerce du fer avait laissés sans travail. L'Angleterre, ici encore, a subi la peine de cette concurrence effrénée qu'elle apporte dans toutes les branches de l'industrie. Pour le fer, par exemple, ce ne sont pas les marchés qui lui ont manqué, car les pays étrangers sont encore forcés de reconnaître sur ce point la supériorité de sa fabrication et de lui faire des commandes; mais, pour un acheteur nouveau qui se présentait, il surgissait tout à coup cinquante nouveaux vendeurs, et pour un seul marché vingt nouvelles usines. On a justement comparé ces luttes avides de la spéculation aux batailles qu'on voit dans les rues quand on jette au milieu de la foule des pièces d'argent. Ainsi le commerce du fer en Angleterre, depuis quinze ans, loin d'avoir diminué, n'a fait qu'augmenter d'année en année, et cependant la ruine des fabricans a suivi presque la même progression. En 1827, l'Angleterre produisait 690,000 tonnes de fer brut; en 1832, la production était montée à 750,000, et on considérait déjà cette augmentation comme énorme. Ce fut à cette époque que le système des chemins de fer commença à se développer, et ouvrit aux produits anglais de nouveaux marchés dans le monde entier. L'Amérique, l'Europe, l'Asie même, firent des demandes multipliées à l'Angleterre. Il y eut d'abord hausse de prix, puis redoublement de production; mais la production ne s'arrêta pas, lors même que les demandes s'arrêtèrent, et elle alla toujours en augmentant jusqu'au moment où elle ne trouva plus de débouchés. En 1839, elle fut de 1,249,000 tonnes; en 1840, de 1,400,000, et même en 1842, quand le commerce poussait de tous côtés des cris de détresse, et quand 190 forges et usines suspendaient leurs travaux, la production était encore de 1,220,000 tonnes. Ainsi, de 1826 à 1833, en cinq ans, l'augmentation ne fut que dans la proportion de 12,000 tonnes par an, ce qui fut considéré comme énorme; mais dans les huit années suivantes, de 1832 à 1841, elle a été de 81,250 tonnes par an, et elle n'a abouti qu'à la ruine d'une grande partie des fabricans. La moitié du capital disponible de l'Angleterre a été, pendant ces huit années, enfoui dans les fondations de nouvelles usines. Une mine a été ouverte dans chaque montagne, des sociétés par actions se sont formées de toutes parts, et les spéculateurs ont agi comme si la demande extraordinaire qui se faisait subitement devait durer éternellement; mais, les marchés une fois inondés, les chemins de fer une fois construits, la commande s'est arrêtée. Les usines, de leur côté, ont continué de produire à perte; les plus solides ont résisté, les plus faibles ont succombé, et succombent chaque jour, et c'est ainsi qu'elles jettent sur le pavé des milliers d'ouvriers sans ouvrage.

C'est parmi cette population inoccupée et sans ressources que Rebecca a

trouvé de nouvelles recrues, et, en étendant le cercle de ses auxiliaires, elle a étendu aussi le cercle de ses griefs et de ses projets de réformes. Après avoir réclamé la suppression des barrières, les révoltés ont demandé l'abolition des taxes d'église (*church rates*) et de l'impôt fixe qui a remplacé la dîme. Puis, insensiblement, miss Rebecca s'est transformée en miss Walker, et la Bible a fait place à la charte. C'est dès ce moment, comme je vous le disais en commençant, que les rebeccaïtes ont perdu du terrain; tant qu'ils n'ont voulu réformer qu'un système d'octroi, on les a trouvés assez innocens, on était même porté à les prendre pour des opprimés; mais quand ils ont voulu se mêler de réformer l'église et la constitution, on a cessé de s'intéresser à leur cause.

Ce qui doit nous paraître, en France, le plus étrange, c'est l'impunité prolongée qui a semblé encourager les exploits des insurgés. Ainsi les rebeccaïtes ont pu tranquillement élever en plein champ, en commémoration de leurs faits et gestes, trois colonnes de plus de vingt-cinq pieds de hauteur, l'une portant le nom de Rebecca, une autre celui de la fille de Rebecca, et la troisième celui de miss Cromwell. Presque chaque jour on peut lire dans le journal le *Times* le compte rendu régulier de leurs *meetings*. Le *reporter* ou correspondant du *Times* s'est fait en Angleterre une véritable célébrité par la hardiesse, l'activité et l'intelligence qu'il a apportées dans l'exercice de ses fonctions. Un jour, il s'aventura audacieusement au milieu d'une réunion secrète de rebeccaïtes, déclina sa qualité de correspondant d'un journal de Londres, et offrit de se faire l'organe des plaintes de la principauté. Sa proposition fut longuement débattue en dialecte du pays, puis mise aux voix, et enfin acceptée. La réunion se tenait dans une grange, éclairée seulement par une chandelle, de sorte que presque tous les visages restaient dans l'obscurité. Les fermiers, au nombre de plusieurs centaines, étaient soit assis sur des bancs, soit couchés au milieu de la paille. Le président se leva et donna lecture d'un acte d'association qui montre combien ces hommes apportaient de réflexion et de décision dans leurs desseins. Cette association prenait le nom de *Union des fermiers*, et était formée sur le plan de toutes les assemblées délibérantes. Les principales dispositions de l'acte étaient : qu'il serait nommé, à la majorité des voix, un président, un vice-président, et un secrétaire, qui rempliraient leurs fonctions gratuitement et seraient renouvelés tous les six mois; que, si un membre de l'union se présentait à une séance en état d'ivresse, il serait expulsé; qu'il serait interdit, sous peine d'amende, de jurer ou de se servir d'un langage grossier; qu'une correspondance régulière serait établie avec les unions qui se formeraient sur le même plan; que nul individu au-dessous de l'âge de dix-huit ans ne serait admis dans l'union.

Après la lecture de cet acte, le président mit aux voix diverses résolutions, entremêlées de maximes telles que celles-ci : Une armée de principes pénètre là où une armée de soldats ne peut pénétrer, — un pouvoir usurpé est toujours faible. — Puis les fermiers réclamaient : l'abolition des taxes d'église,

le changement de la loi des pauvres, le règlement des relations entre les propriétaires et les tenanciers. Tout cela, comme vous le voyez, est bien loin de la suppression de quelques misérables barrières sur des chemins vicinaux.

Le langage de ces conciliabules a généralement un caractère de simplicité assez pittoresque. « Un privilége donné aux hommes sur les animaux, disait un des fermiers, est de pouvoir parler, au lieu de se battre. C'est pourquoi il faut que nous parlions pour exposer nos maux. » D'autres parlaient par paraboles, et l'un d'eux disait : « Il y avait un gentilhomme qui avait un beau cheval qu'il montait depuis longues années, et un soir il fut fort surpris de voir que son cheval cherchait à le désarçonner et à lui rompre le cou. Rentré chez lui, il ordonna à son valet de l'abattre; mais une vieille femme qui était de la maison lui dit : Ne le tuez pas avant d'avoir regardé si rien ne le blesse; car, s'il vous a bien servi pendant long-temps, pourquoi aurait-il changé sans raison ? On chercha, et on trouva sur les flancs du cheval deux larges blessures saignantes; on chercha encore, et on trouva sous la selle deux grands clous qui déchiraient la chair du cheval. Alors le maître, au lieu d'abattre son cheval, le fit soigner et guérir, et le monta aussi sûrement qu'auparavant. C'est ainsi que Rebecca a souffert jusqu'à ce que sa chair fût déchirée profondément, et à la fin elle désarçonne son maître; mais il vaudrait bien mieux soigner ses blessures et redresser ses torts, et tout le monde y gagnerait. »

La morale de cette fable sera-t-elle suivie ? je l'ignore. S'il ne s'agissait, maintenant encore, que de supprimer quelques *turn-pikes* sur les routes, le remède serait facile. Mais, comme vous avez pu le voir, les nombreuses questions qui ont été soulevées à cette occasion ont donné à l'insurrection du pays de Galles une signification plus étendue. Je ne crois pas que ces troubles puissent avoir encore une longue durée; ils n'auront probablement pas plus de résultats que ceux dont les comtés manufacturiers de l'Angleterre furent l'année dernière le théâtre; cependant ces sortes d'éruptions qui éclatent si fréquemment sur la surface de la Grande-Bretagne, bien que passagères et en apparence peu dangereuses, n'en sont pas moins des symptômes d'un malaise intérieur et profond. On peut remédier à des griefs politiques avec des réformes; mais ce sont les maladies sociales qui engendrent les révolutions.

****

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

(NOUVELLE SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.

ERRATUM.

Dans la *Réponse* de M. Alfred de Musset à M. Charles Nodier, page 718, ligne 19, au lieu de : Pour n'avoir rien répondu, lisez : Pour n'avoir rien *ni* répondu, etc.